

Iago l'innocente

**K.H. Scheer et C. Darlton -
Perry Rhodan - 128**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

K. H. SCHEER 128 CLARK DARLTON

PERRY RHODAN

IAGO L'INNOCENTE



K. H. SCHEER 128 CLARK DARLTON

PERRY RHODAN

IAGO L'INNOCENTE





CHAPITRE PREMIER

Homer G. Adams en avait terminé avec son exposé. Il se tut et jeta un coup d'œil sur son auditoire. Aussitôt, Perry Rhodan se leva. Sans le moindre commentaire, il se mit à faire les cent pas dans son bureau.

Le chef de la Compagnie Générale Cosmique, ce trust quasi omnipotent considéré comme le pilier de soutènement de l'Empire solaire, observa un instant le Stellarque d'un air pincé. Puis il se prit la tête entre les mains et s'abîma dans une profonde méditation.

Brusquement, Rhodan arrêta ses allées et venues et vint se planter devant la table basse. Ses yeux flamboyaient de colère. D'un geste furieux, il souleva la pile de plastofeuillets posée devant Adams, et la rejeta violemment sur la table.

— Adams, vous me décevez ! dit-il à mi-voix, mais le ton trahissait une menace sous-jacente. Je vous ai toujours considéré comme le génie financier de la Galaxie, l'homme dont l'intuition et l'esprit d'anticipation ne pouvaient être comparés à aucun autre. Et voilà que vous me soumettez un plan superficiel, dépourvu de toute idée ingénieuse et de toute perspective fonctionnelle... !

Homer G. Adams releva la tête. Il avait soudain l'air d'un chien battu dont le regard semblait implorer le pardon.

— Monsieur, je...

Rhodan lui coupa la parole d'un geste violent du bras. Sa colère n'était pas encore passée, mais il réussit néanmoins à la dompter.

— Reconnaissez au moins que, pour le moment, il n'est pas possible de retirer l'argent dupliqué de la circulation — et que, politiquement parlant, une dévaluation complète serait extrêmement dangereuse.

Adams haussa les épaules. Il retrouva une partie de son assurance et

répondit d'une voix ferme :

— Seul un traitement radical peut encore nous sauver, Monsieur. La dévaluation absolue de notre argent et le lancement d'une nouvelle monnaie...

Le front de Rhodan s'assombrit de nouveau.

— ... provoqueraient non seulement le chaos économique, mais aussi une catastrophe politique, compléta-t-il d'une voix dure. Allons-nous publier notre banqueroute dans toute la Galaxie à grands coups de tambours et de trompettes ? Allons-nous annoncer aux Francs-Passeurs, aux Arkonides, aux Akonides et autres Bioposis que, du jour au lendemain, leurs avoirs en dépôt dans nos banques ne sont plus que de la roupie de sansonnet ? Et surtout, allons-nous ruiner toute l'industrie privée de l'Empire ? Sans compter que la dévaluation radicale que vous préconisez réduira tous les citoyens terraniens à la mendicité... ! Si nous agissons comme vous le préconisez, Adams, les mondes de l'Empire se détacheront de la Terre et prendront des crédits là où on leur en proposera. Cela reviendrait à liquider l'humanité au profit des autres races.

— Il vous suffira d'envoyer votre flotte spatiale contre les mondes qui veulent se détacher de la Terre, Monsieur ! riposta Adams.

Perry Rhodan regarda son ministre des Finances d'un air déconcerté, comme s'il ne le reconnaissait plus. Il ne savait plus que lui dire. Lui qui, jusqu'alors, avait été son conseiller le plus fidèle et le plus judicieux ! C'est d'ailleurs ce qui l'incita à faire preuve de modération.

— Adams, j'ai l'impression que vous êtes en train de perdre le sens des réalités. Votre système nerveux vous joue certainement de mauvais tours, sinon vous ne m'auriez jamais donné un tel conseil. Comment pourrais-je lancer contre les mondes de l'Empire cette Astromarine qui a été construite précisément pour les protéger et protéger leurs habitants ? Est-ce donc le déclenchement d'une guerre civile que vous prônez ? (Il se laissa tomber dans un fauteuil libre.) Et maintenant, écoutez-moi bien, car je me rends compte que je dois prendre moi-même en main toute cette affaire.

Il brancha l'enregistreur à cristal mémoriel et se croisa les bras.

— Ces dernières semaines, quelqu'un a glissé dans notre système monétaire des billions de solars qui n'y étaient pas auparavant. Tant que le marché financier sert uniquement de support à notre propre régulation, nous ne pourrons jamais saisir le volume exact des sommes d'argent falsifié. Il n'est pas possible non plus de vérifier l'origine des dépôts de vraies ou de fausses coupures dans les banques ni l'identité des porteurs, car même nos appareils de contrôle les plus perfectionnés sont incapables de faire la distinction entre les billets originaux et les billets dupliqués.

« Il ne nous reste donc qu'une seule possibilité.

«En premier lieu, il nous faut tout faire pour garantir l'argent légalement gagné par les fonctionnaires, les employés, les travailleurs, les industriels, les commerçants et les artisans, cet argent qui est le fruit de leur travail. Dans cet objectif, il faut le plus rapidement possible ouvrir des comptes de contrôle étatiques dans les banques de l'Empire. La mobilisation de tous les cerveaux et calculateurs électroniques devrait permettre de réaliser cette opération en une journée. Tous les revenus seront basculés sur ces comptes de contrôle soit par virement ou mandat, soit par versement direct, et resteront provisoirement gelés et bloqués, exception faite du minimum nécessaire à la vie courante. De cette manière, les citoyens de l'Empire qui gagnent leur vie par leur travail ne souffriront pas de préjudices financiers. Dès que nous aurons imprimé les nouvelles coupures, les propriétaires de comptes de contrôle pourront disposer de la totalité des sommes qui y ont été versées.

« Le problème est totalement différent, il faut le reconnaître, pour les billions inconnus qui se trouvent déjà en circulation. Comment en effet leurs propriétaires pourront-ils justifier de leur origine ? Ont-ils gagné cet argent légalement ou se le sont-ils procuré par des voies illégales ? Voilà qui sera très difficile à déterminer. Du reste, j'espère que le flot de fausse monnaie pourra être bientôt tari à sa source. »

La tête d'Adams tomba lourdement sur la table. Ses doigts tremblants ne cessaient de remuer ; il paraissait dans un état de nervosité extrême.

Rhodan lui posa la main sur l'épaule.

— Allons, Adams, du courage ! Il arrive à tout le monde de faire une erreur, et je n'ai sans doute pas assez tenu compte du surmenage nerveux auquel Vous avez été soumis ces derniers temps.

Le chef de la C.G.C, releva lentement la tête. Ses yeux étaient cernés de rouge et son regard avait quelque chose de traqué. Tout son corps tremblait, ce qui n'échappa pas au Stellarque.

— Je vais appeler un médecin, dit Rhodan compatissant.

Mais Adams secoua la tête.

— Non, je vous en prie, Monsieur... Je crois tout de même qu'il faut que je prenne quelques jours de détente. Il ne serait pas raisonnable que je reste à ma place dans l'état où je suis. Je ferais plus de mal que de bien.

Rhodan approuva d'un signe de tête.

— Okay. Je pense que c'est une bonne solution. Dans ce cas, il faut que vous vous soumettiez à un traitement énergétique de relaxation et de psychothérapie. Que penseriez-vous de la maison de repos de Guam ?

Les yeux d'Homer G. Adams se mirent à briller. Rhodan eut l'impression de lire sur la physionomie de son ministre des Finances quelque chose comme une jubilation cachée. Mais au fond, peut-être se faisait-il des illusions ? Cependant, une chose était certaine, le mal nerveux dont souffrait Adams était manifestement plus profond encore qu'il ne l'avouait lui-même.

— Oui, je pense aussi que c'est la meilleure solution, Monsieur, répondit-il. Je vais partir aujourd'hui même. Voudriez-vous s'il vous plaît m'accorder un congé officiel ? J'aimerais que tout soit fait dans les règles de l'art.

Rhodan se mit à rire.

— Mais, mon cher Adams, c'est bien naturel ! Vous avez tant fait pour l'Empire dans le passé que vous auriez mérité plusieurs années de congé. Or, si je ne me trompe, vous n'en avez jamais réclamé jusqu'à présent, pas même une journée, n'est-ce pas ?

— N... non, Monsieur, répondit Adams.

— Bien ! (Rhodan se leva de son siège en même temps que son ministre des Finances.) Prévenez votre suppléant et sauvez-vous vite !

Vous êtes en congé jusqu'à complète guérison, vous m'entendez ? Ne revenez pas avant qu'on ne vous ait remis parfaitement sur rails ! ajouta-t-il en manière de plaisanterie.

Adams secoua la tête d'un air distrait.

— Et emmenez avec vous Marat et McKay ! ajouta Rhodan.

— Les deux fouineurs ? s'écria Adams dans un brusque accès de violence.

— J'y tiens absolument ! affirma le Stellarque d'une voix ferme. Marat et McKay sont des hommes d'exception, d'anciens officiers de la Défense qui ont été obligés de quitter le service de la D.G. pour cause de blessures graves. Si quelqu'un peut empêcher que l'on vous enlève ou que l'on vous échange contre un doublon, c'est bien eux ! Au fait, où sont-ils en ce moment ?

— Ils attendent dans l'antichambre, Monsieur, répondit Adams d'une voix maussade.

— Je vais aller leur parler un instant, de façon à ce que l'on vous importune le moins possible.

Perry Rhodan brancha l'intercom.

— Demandez aux deux « ombres » de me rejoindre dans mon bureau, je vous prie, Miss Stapledon !

*

* *

Jean-Pierre Marat et Roger McKay entrèrent à pas feutrés dans le bureau de Rhodan. Le Stellarque ne put s'empêcher de penser au surnom que l'on donnait officieusement à l'« Agence d'investigations Interstellaires » : le Jaguar Noir.

« Incontestablement, se dit-il, ce surnom est dû à l'aspect physique de son chef, Marat. » En effet, avec son épaisse toison de cheveux

noirs comme l'ébène, ses sourcils broussailleux en forme de V et son visage aux traits fortement marqués, le Franco-Terranien donnait l'impression de réunir en lui un faisceau de forces contenues et de tempérament dompté. Roger McKay en revanche pouvait tout au plus être comparé à un grizzly de par sa démarche légèrement vacillante, et, ce qui frappait le plus en lui, c'étaient ses membres tout en longueur et la taille inhabituelle de ses mains et de ses pieds. La partie droite de son visage semblait légèrement figée, ce qui était un vestige de la grave blessure qu'il avait subie et qui avait entraîné la pose d'une prothèse de l'os malaire en plastométal et de muscles en fibres synthétiques.

Rhodan accueillit les nouveaux venus d'un sourire chaleureux. Il avait une confiance entière en eux et savait que son ministre des Finances ne pouvait avoir de meilleurs protecteurs.

Avec le temps, il avait appris à connaître les habitudes de McKay. Aussi fit-il servir une bouteille de vieux whisky et offrit-il des cigarettes. Puis il fixa Marat droit dans les yeux.

— Je viens d'accorder un congé à Monsieur Adams. L'homme est à bout de nerfs. Dans cet état, il ne peut plus m'être d'aucune utilité. Je dirais même : au contraire...

Marat ébaucha un petit sourire.

— Vous avez une idée, Marat ? demanda-t-il.

— Puis-je me permettre de parler à cœur ouvert, commandant ?

— Je vous en serais très reconnaissant.

— Parfait, répondit le détective en posant sa cigarette dans le cendrier. Vous savez que mon associé et moi, nous faisons jadis partie de la Défense Galactique. Le dur apprentissage auquel nous avons été soumis et l'expérience acquise depuis nous ont donné un certain regard pour certaines choses. A mon avis, Monsieur Adams n'est pas seulement à bout de son rouleau sur le plan psychique, mais aussi dans un état de ramollissement physique très avancé. Il me fait l'effet d'un homme qui a été plongé pendant une année entière dans un profond sommeil, puis a été réveillé brusquement et mis à l'épreuve sans transition aucune. Voici ce que je veux dire par là : il est impossible que l'affaire de la fausse monnaie soit seule responsable de cet affaiblissement extrême ; l'homme doit porter en lui le germe

de cette dégradation totale depuis un certain temps déjà. Peut-être souffre-t-il d'une maladie organique qui n'a pas encore été décelée.

Rhodan acquiesça d'un signe de tête, perdu dans ses pensées. Puis soudain il tressaillit.

— Vous avez raison, c'est bien l'impression qu'il donne. Mais votre diagnostic ne tient pas, Marat ! Vous savez sûrement qu'il porte un activateur cellulaire... ?

— En effet.

— Moi aussi, j'en porte un, poursuivit le Stellarque. Et depuis que je l'ai, je n'ai plus jamais été malade, ni physiquement, ni psychiquement. Il en est de même pour tous les autres porteurs d'activateur. Il est donc absolument impossible qu'Adams attrape une maladie organique. Une maladie psychique, je vous le concédais peut-être, mais en aucun cas une maladie purement organique. Vous avez dû vous tromper, Marat !

Le détective haussa les épaules.

— Pourtant, on ne peut pas exclure totalement cette hypothèse, commandant ! répondit-il sur un ton peu convaincant et sans se donner la peine de réprimer ses doutes.

Perry Rhodan sourit d'un air compréhensif.

— Je comprends votre méfiance, Marat. Mais ne vous cassez pas la tête à ce sujet. Adams va partir aujourd'hui même pour la maison de repos de Guam. Vous connaissez peut-être cet établissement très particulier ? Il est spécialisé en neurochirurgie psychovégétative ; le corps tout entier peut y être traité et guéri par cette thérapie qui s'applique à l'ensemble de l'individu. Au cas où Adams souffrirait aussi d'une maladie organique, cela ne peut pas échapper aux spécialistes de cette maison. (Il s'interrompit un instant, puis reprit :) Je voudrais vous prier tous les deux de continuer à servir de gardes du corps à Adams. Ne le quittez jamais des yeux. Dans une clinique précisément, les possibilités de permutation ne manquent pas. Il va de soi que je tiendrai également les médecins sous contrôle.

Marat fit la moue.

— Vous êtes sûr qu'Adams est d'accord avec les dispositions que vous venez de prendre, commandant ?

— Non, riposta ouvertement Rhodan. Elles lui déplaisent même souverainement. Mais un jour viendra où il se rendra compte que nous ne pouvions agir autrement, que nous n'avions pas d'autre choix. Ne vous laissez jamais entraîner à vous écarter de lui, au grand jamais ! Adams n'est pas le premier venu, il a plus d'un tour dans son sac ; malheureusement, il se croit infaillible et il est donc tenté de dédaigner sa sécurité. Je suis entièrement derrière vous et je vous donne carte blanche pour toutes les mesures que vous serez amenés à prendre. En cas de nécessité, adressez-vous à Mercant, à Bull, à Atlan ou à moi par télécom. Vous avez bien compris ?

Marat se leva.

— Oui, commandant. J'ai parfaitement compris.

Il fit signe à son associé. McKay reposa son verre sur la tablette en jetant un coup d'œil désolé sur la bouteille de whisky encore à moitié pleine. Puis il serra la main du Stellarque et suivit Marat dans l'antichambre.

Adams les y attendait, sans cacher son impatience.

— J'ai déjà appelé un appareil pour nous conduire aux îles Mariannes, Messieurs ! bougonna-t-il. Hâtez-vous, je vous prie !

*

* *

L'appareil en question était un jet exosphérique à huit places équipé d'un propulseur mixte antigrav et à impulsion.

Il faisait partie du parc de véhicules de l'Administration Centrale et avait été mis à la disposition du ministre des Finances et de ses deux accompagnateurs.

Aussi le décollage ne suscita-t-il pas de remue-ménage particulier.

Deux fonctionnaires de la sécurité de l'astroport contrôlèrent les bagages des voyageurs avec des appareils de détection ultrasensibles auxquels ne pouvait échapper ni une bombe ni aucun objet dangereux. Une fois le contrôle terminé, le robot de surveillance s'écarta et fit monter les trois hommes.

Le pilote accueillit ses passagers et leur montra tous les équipements de service de son appareil. McKay s'empressa de mettre le distributeur automatique de boissons à l'épreuve, tandis qu'Adams s'installait dans le fauteuil-contour et fermait aussitôt les yeux.

Cinq minutes plus tard, l'engin décollait à la verticale, propulsé par un puissant jet d'énergie. Dès qu'il eut atteint une altitude de dix mille mètres, le propulseur à impulsion s'activa et emporta l'appareil à la limite supérieure de l'exosphère. Parvenu à trois cent quarante kilomètres d'altitude, le jet accéléra jusqu'à atteindre la vitesse de dix-huit mille kilomètres à l'heure.

La première étape était prévue aux Mariannes. L'appareil se posa sur l'île de Guam. Un glisseur de la flotte d'interception conduisit Adams, Marat et McKay en dix minutes au port civil des sous-marins de l'île. Les trois hommes furent alors confiés aux bons soins du service normal des passagers.

Ils passèrent les deux heures d'attente auxquelles ils furent soumis dans la tour vitrée de l'hôtel du port. Le ministre des Finances mâchonnait nerveusement un cigare éteint en buvant de temps en temps une gorgée de jus de fruit. Il paraissait complètement absent, totalement indifférent au magnifique paysage offert par le jeu des vagues et des coloris gris-vert de l'océan Pacifique.

Marat par contre semblait boire littéralement des yeux le spectacle de la mer, comme un assoiffé face à un lac inaccessible. La mer l'avait toujours fasciné, et dès qu'il en trouvait le temps, il allait se réfugier auprès de l'élément qui était à l'origine de toute vie sur la Terre. C'est à peine si les citernes antigrav et les engins de ligne hypervéloces gênaient le spectacle. Le ciel et la mer dominaient tout le paysage. Telles des toiles d'araignées à la fine texture, les môles portuaires s'étraient dans le lointain et s'évanouissaient parfois, happés par la brume et les embruns. Un chant clair résonna quelque part dans les hauteurs, et aussitôt une formation très serrée d'objets brillants comme du métal se laissa tomber à la manière des faucons et disparut sous la surface de l'eau. Ces images faisaient partie du quotidien terranien.

Les forces de défense de la Terre étaient sans cesse sur le qui-vive. Les positroniques calculaient sans interruption de nouvelles versions d'attaques ennemies, parmi lesquelles évidemment de véritables invasions. Dans ces cas-là, Marat le savait, on ne livrerait pas de combat officiel sur le monde central de l'humanité où la densité de la population était importante. En revanche, des unités secrètes stationnées dans les océans et prêtes à réagir instantanément mettraient les envahisseurs à l'épreuve aussi longtemps qu'il le faudrait, jusqu'à ce qu'ils aient complètement perdu le moral.

Ces pensées firent naître un sourire douloureux sur les lèvres de Marat. Il savait que les unités secrètes terriennes pouvaient conduire la contre-attaque face à n'importe quel envahisseur, mais il fallait toujours craindre que l'ennemi ne se venge sur la population civile sans défense.

Enfin une sorte de baleine d'un vert brillant apparut à l'extrémité du môle. C'était le sous-marin qui devait emporter les trois hommes et d'autres patients vers l'établissement hospitalier installé dans les profondeurs de l'océan.

Au même instant, un haut-parleur annonça l'arrivée du submersible. Les voyageurs en attente dans l'hôtel se mirent en route. Une douzaine d'ascenseurs antigrav les amena au niveau de la salle de départ, un hall immense au plafond voûté où ils durent encore passer les dernières formalités avant que soit dégagée l'entrée de la bande transporteuse qui les conduisit à l'intérieur d'un tunnel brillamment éclairé, donnant sur l'embarcadere de leur sous-marin.

Ils furent accueillis par des hôteses aimables et souriantes qui les invitèrent à les suivre.

Adams, Marat et McKay furent conduits dans une cabine de luxe réservée à leur intention. Trois des quatre murs étaient occupés par des écrans qui leur donnaient l'impression de nager en plein océan, au milieu d'innombrables poissons que l'on discernait avec une précision extrême au point qu'un observateur naïf aurait pu penser sans doute que de puissants projecteurs éclairaient les fonds marins. En réalité cependant, les synthétiseurs d'images ne faisaient que convertir les impulsions enregistrées en impressions optiques. Les antennes captant les impulsions travaillaient selon le principe de la réflexion d'une combinaison d'ondes par laquelle même de minuscules lambeaux de varechs étaient enregistrés d'après nature, avec le respect rigoureux de leur taille, de leur forme et de leur couleur.

Soudain, McKay prit la parole.

— Nous nous trouvons pour ainsi dire au-dessus d'un site historique, commença-t-il à expliquer. Au-dessous de nous s'étend l'ancien territoire du continent immergé de Lémuria.

— Où avez-vous appris cela? demanda Adams aux aguets.

— Qui sait, Monsieur Adams ? Je suis peut-être un agent des Téfrodiens, répondit le détective en souriant. A ce titre, il est normal que je sache comment se présentait le monde de mes ancêtres à l'époque du tamanisme...

Le visage du ministre des Finances, déjà blafard de nature, prit une teinte verdâtre. Ses membres tremblaient si fort que les talons de ses chaussures hoquetaient sur le sol.

Marat jeta un regard de reproche à son associé.

— Excusez-le, Monsieur Adams, dit-il ensuite en se tournant vers son protégé. Mon associé a une prédilection pour les plaisanteries macabres. Bien entendu, nous avons acquis nos connaissances de la manière la plus légale qui soit. Le Stellarque avait déjà raconté quelques-unes de ses aventures au cours de la séance du Parlement dans la Grande Salle solaire de Terrania, et le Maréchal solaire Mercant a complété le récit par la suite. Vous n'avez rien à craindre, nous n'avons pas été remplacés par des doublons.

— Je n'ai jamais pensé à une chose pareille ! hurla Adams d'une voix perçante.

Roger McKay ricana et vida son verre de whisky d'un trait sans se laisser le moins du monde impressionner par le regard désapprobateur de son collègue.

La voix métallique d'un robot jaillit des haut-parleurs du bord.

« Votre attention, s'il vous plaît ! A tous les passagers de la *Géraldine*, je signale que nous nous trouvons au-dessus de la Fosse de Guam. Dans une demi-minute, nous procéderons au remplissage des ballasts. Une demi-heure plus tard, le submersible atteindra une profondeur de neuf mille mètres environ, et il poursuivra son voyage au ras du fond. Je me permets de vous signaler que ce trajet

représente une des curiosités les plus remarquables de la planète. Si vous avez envie de voir le film qui a été tourné sur ce voyage, vous pourrez le demander aux distributeurs automatiques à votre arrivée à la maison de santé de Guam. Les frais seront passés en compte par la direction de l'établissement. Terminé. »

Un faible ronronnement parcourut la membrure du navire. Jean-Pierre Marat ferma les yeux et crut entendre le mugissement des masses d'eau s'engouffrant dans les ballasts. En même temps, il sentit une légère oscillation, aussitôt corrigée par les compensateurs automatiques. La proue de la *Géraldine* piqua du nez à angle aigu et le processus de plongée s'accéléra sous la poussée des puissants propulseurs de poupe. « Au fond, se dit Marat, dans son principe, la manœuvre d'immersion d'un sous-marin ressemble à la plongée d'un vaisseau spatial dans l'atmosphère, à cette différence près que la résistance et la pression de l'eau sont notablement plus fortes. » Les sous-marins du xx^e siècle n'auraient jamais osé plonger à de telles profondeurs, la pression de l'eau les aurait vite transformés en feuilles de plastométal. Pour échapper à ce phénomène inhérent aux abysses de l'océan, il avait fallu passer à l'emploi de terkonite énergétiquement renforcée dans la construction des corps hyperbares.

Au bout de vingt minutes, les premiers rochers aux formes bizarres apparurent sur les écrans muraux. Des hordes de poissons à photophores semblaient foncer directement vers l'intérieur de la cabine. Marat savait à quel point cette impression pouvait être trompeuse. Présenter les sujets particulièrement intéressants par l'intermédiaire de dispositifs de grossissement optique faisait partie en quelque sorte du service dû à la clientèle.

« En fait, se demanda Marat, comment osait-on, dans la situation actuelle, soumettre le ministre des Finances de l'Empire solaire à un tel voyage à travers les grands fonds marins dans un submersible normal ouvert au commun des mortels ? C'était d'une légèreté impardonnable. Si les agents des Maîtres Insulaires voulaient l'éliminer, ils auraient tout loisir de le faire ici, dans cet espace clos renfermant des millions de cachettes. »

Pourtant, quelques minutes plus tard, force lui fut de réviser son opinion. Trois ombres en forme de dauphins glissèrent sans bruit le long de la coque de la *Géraldine*. A les voir ainsi filer à toute allure sur l'écran, la majorité des passagers les prendraient sans doute pour des poissons des grands fonds marins ; mais Marat ne connaissait que trop les navires de patrouille de la Marine terranienne. Ces embarcations

mesurant seulement dix-huit mètres de longueur et quatre de diamètre étaient équipées des derniers-nés des microkalups. Ils étaient capables de se déplacer à une vitesse supérieure à celle de la lumière à l'intérieur de l'espace linéaire généré artificiellement. Mais ils pouvaient atteindre des vitesses insurpassables même dans l'espace normal, et aucun objet pour ainsi dire n'échappait à leur hyperdéttection, même ceux qui se cachaient dans les crevasses des montagnes sous-marines. Ainsi Allan D. Mercant avait bien pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité d'Adams.

Une heure après le début de la manœuvre de plongée, le fossé s'élargit. Une coupole gigantesque apparut devant le sous-marin. La voix du robot se fit de nouveau entendre dans les haut-parleurs.

« Votre attention, s'il vous plaît ! Nous nous trouvons en face de la coupole principale de la maison de santé de Guam. Elle a un diamètre de deux mille cinq cents mètres, une hauteur de mille deux cent cinquante mètres, et comporte encore trente-quatre autres coupoules plus petites reliées à la coupole principale par des tunnels souterrains. Dans dix minutes commence la manœuvre d'entrée dans le sas. Ecoutez bien les messages qui vont suivre. Terminé. »

— Eh bien, nous y voilà ! s'écria McKay ravi. Il est plus que temps. Mon estomac crie famine, il proteste avec une telle véhémence que j'en suis gêné.

Marat sourit d'un air ironique.

— Pourtant, avec tout le whisky que tu as ingurgité, on pourrait croire que tu as absorbé suffisamment de calories, mon vieux. Quoi qu'il en soit, moi aussi, je suis content d'être arrivé à bon port. Au moins, nous pouvons être sûrs qu'il ne nous arrivera plus d'incident de parcours maintenant !

Ce qui allait bientôt se révéler une erreur d'appréciation considérable.

CHAPITRE II

Luna-Orb III était une station de détection d'énergie entièrement automatisée faisant partie de la série Halcyon, déjà périmée. Depuis près de quatre-vingts ans, ce satellite orbitait avec une régularité exemplaire autour de la Lune, à une distance de cent mille kilomètres. Il devait son nom au manque total d'imagination d'un fonctionnaire qui s'était contenté de reprendre une désignation remontant au xx^e siècle, à l'époque des premiers succès de « Luna-Orbiter ». Malgré son grand âge, Luna-Orb III travaillait avec la fidélité absolue que l'on ne pouvait attendre que d'un appareil entièrement automatisé.

Ainsi en était-il le 11 décembre 2404, temps terrestre.

A des intervalles réguliers de quelques secondes, Luna-Orb III recevait les impulsions quintidimensionnelles des transmetteurs de matière qui convoaient du fret de la Terre à la Lune et vice versa. Cette forme de transport était la plus fréquemment utilisée. Dans quelques cas exceptionnels seulement, des cargos circulaient entre la Terre et son satellite. Qu'auraient pu faire d'ailleurs des vaisseaux spatiaux équipés de générateurs supraluminiques sur un trajet dont la longueur n'atteignait même pas un demi-million de kilomètres ? Dans le meilleur des cas, ces distances étaient réservées aux astronautes en chambre !

Depuis son lancement, sans interruption, Luna-Orb III avait reçu et identifié des impulsions de transport et les avait comparées aux indications qui lui parvenaient chaque jour des stations de transmetteurs terrestres et lunaires. Pas une seule fois durant ce laps de temps, on n'avait enregistré la moindre irrégularité.

Et voilà que ce 11 décembre 2404 à 0 h 17, heure terrestre, le contrôle automatique enregistra une impulsion de saturation. Le transport TM LT-KK.KL-15 008 concernait quarante mille tonnes de matériel en provenance de la Lune, qui devaient être livrées à la Terre. La distance et la masse déterminaient l'amplitude de l'impulsion quintidimensionnelle avec une telle exactitude que l'impulsion étrangère décelable à l'arrière-plan se détachait distinctement. L'analyse automatique de Luna-Orb III établit avec un maximum de probabilité que l'impulsion de saturation ne provenait pas d'un transmetteur de matière, ni lunaire, ni terrestre.

Conformément à la programmation, un secteur auxiliaire du cerveau biopositronique Nathan reçut le message à la seconde même où la saturation avait été enregistrée.

Nathan, de son côté, confirma l'analyse succincte de Luna-Orb III et la compléta : « il » signala que le transmetteur de matière à l'origine de l'impulsion se trouvait à quelques centaines d'années-lumière au moins à l'extérieur du Système solaire, mais que le récepteur, lui, se situait sur la Terre.

Deux secondes après cet événement, l'homme de la Défense galactique responsable de ce secteur recevait le message, et deux secondes plus tard encore, Allan D. Mercant lui-même était prévenu personnellement.

Le chef de la Défense de l'Empire fit vérifier toutes les données par la positronique et tester également la station de détection d'énergie Luna-Orb III. Dès qu'il fut tout à fait sûr qu'aucune erreur ne s'était glissée dans les rouages, il fit son rapport au Stellarque.

Perry Rhodan débrancha le télécom et se tourna vers Reginald Bull.

— Voilà qui nous livre la preuve de nos suppositions. A présent, nous savons que la base des agents des Maîtres Insulaires se trouve sur la Terre. (Il arbora un sourire plein d'amertume.) On ne pouvait s'attendre à quelque chose d'autre, n'est-ce pas ?

— Non, approuva Bully. En effet, il fallait s'y attendre. En fin de compte, les Téfrodiens sont nos ancêtres directs, ce qui facilite l'analyse de leur psychisme. Quant aux Maîtres Insulaires, ils n'ont pas l'habitude de faire les choses à moitié. (Il fronça les sourcils et hocha la tête d'un air circonspect.) Mais nous n'avons pas encore la moindre idée de l'endroit où se cachent les agents, Perry. Dans quel coin de la Terre ? Cela paraît incroyable, n'est-ce pas ? Une planète archi-civilisée comme l'est notre bonne vieille Terre, sur laquelle il n'y a pas un pouce de terrain qui soit resté inconnu — et pourtant il existe quelque part sur cette Terre une base ennemie avec une station de transmetteur, un duplicateur, et que sais-je encore ?

— Soit sur la Terre, soit en dessous de sa surface..., précisa Rhodan en traînant sur les mots. Soit... hum !

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Bully.

Rhodan sourit.

— Ah, rien, vieux. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à quel point en réalité nous connaissions mal notre Terre.

Il se leva.

— Peut-être que, finalement, nous ne sommes pas restés assez longtemps dans le passé, Bully.

— Je n'y étais pas, moi..., voulut protester le Maréchal d'Etat, mais le regard fulgurant de son ami lui cloua le bec.

— Ah ! Laissons cela ! Quel conseil me donnerais-tu ? Quelles mesures devons-nous prendre pour dépister le repaire des agents ennemis ?

Reginald Bull se mit à ricaner.

— Si je ne te connaissais pas, je considérerais cette question comme quelque chose de primordial. Mais peut-être ne cherches-tu qu'à mettre à l'épreuve la qualité de fonctionnement de ma machine à penser ?

— Exactement, riposta Rhodan non sans cynisme. Allons, fais jaillir la lumière de ton esprit. Pourquoi faut-il que dans les annales de l'histoire, il n'y ait que mon nom qui soit mentionné ?

Bully se mit à rire tout bas.

— Allons, Perry, tu veux donc entendre mon avis ? Alors, tu ne te plaindras pas après coup s'il ne te convient pas ! Je pense que nous ne devons rien entreprendre. Et surtout ne pas laisser voir à notre ennemi invisible que nous sommes au courant de l'existence de son transmetteur et de la fonction de cet appareil. C'est le seul moyen qui nous permette d'espérer attraper l'ennemi en flagrant délit d'imprudence et de découvrir cette fameuse base.

Perry Rhodan acquiesça d'un signe de tête.

— Parfait. Entre-temps, avec la coopération de Mercant, tu pourrais rassembler une armée d'intervention capable d'entrer en action à n'importe quel moment. Tu comprends certainement ce que je veux

dire par là ?

Ce fut au tour de Bully d'acquiescer d'un signe de tête ; il avait retrouvé toute sa gravité.

— Tu peux me faire confiance. Dès que nous connaîtrons le chemin qui mène dans l'ancre du lion, nous frapperons. Je voudrais seulement que tu mettes de côté pour une fois tes scrupules de morale et que tu me donnes carte blanche. Je saurai bien m'arranger pour qu'aucun de ces agents ne nous échappe.

Rhodan hocha la tête.

— Ce serait un meurtre, mon vieux. Je ne veux pas dire par là que nous devrions mettre en péril notre réussite par excès d'égards pour eux, mais nos ennemis sont aussi des êtres humains. Or, on ne devrait jamais anéantir la vie humaine sans une raison impérieuse.

Bully devint écarlate. Cet homme massif au tempérament de feu fit un pas en direction de son ami et saisit avec violence les deux revers de sa veste d'uniforme.

— Tiens, tiens, tiens ! dit une voix derrière eux.

Reginald Bull lâcha la veste de Rhodan et se tourna vers

la porte. Il poussa un soupir de soulagement en reconnaissant Atlan. Il aurait été vexé d'avoir été surpris par quelqu'un d'autre en flagrant délit d'agression sur le Stellarque. Car bien que ce ne fût pour eux deux qu'un geste provoqué par l'amitié, d'autres que le Lord-Amiral auraient pu penser différemment et douter de son bon sens. Rares en effet étaient les personnes qui connaissaient la profondeur réelle de l'amitié qui les unissait, Perry Rhodan et lui.

Atlan attendit que la porte se soit refermée sans bruit derrière lui, puis il pointa vers Bully un index menaçant.

— Vous minez l'autorité du Stellarque, Monsieur le Maréchal d'Etat...

— Je m'en fous ! grogna Bully. Je voulais simplement essayer d'obtenir de lui ce que vous n'avez jamais réussi à faire durant les derniers siècles écoulés : extirper les boniments sentimentaux de

l'esprit d'un ami. Devinez ce qu'il exige de moi ! Que je ménage les agents des Maîtres Insulaires bien qu'ils aient mis en scène un attentat mortel contre lui ! Vous étiez vous-même présent lorsque quelqu'un a tiré sur lui dans la Grande Salle solaire, n'est-ce pas ?

Le Lord-Amiral soupira, résigné.

— Je crains fort que nous n'arrivions jamais à extirper de son cœur sa haute conception de l'éthique. Même si nous vivions dix millions d'années.

— Vous avez bientôt fini tous les deux ? demanda Rhodan sur un ton sarcastique. Alors, asseyez-vous et écoutez-moi bien. J'ai beaucoup réfléchi à la dernière opération lancée par les Maîtres Insulaires et je voudrais vous faire une proposition en guise de riposte...

*

* *

Jean-Pierre Marat dégustait son vin en connaisseur. C'était un vin d'importation en provenance des vignobles des montagnes de Ferrol, une des planètes de Véga. Sa langue et son palais percevaient presque l'ardeur de l'étoile bleue dont les rayons avaient nourri les raisins.

Il offrit une cigarette à Miss Sarah O'Neill, sa voisine, non sans l'examiner à la dérobée.

Miss O'Neill était arrivée la veille seulement à la maison de santé de Guam, à bord de la *Géraldine* elle aussi. Marat, qui s'était donné pour mission d'examiner de près tous les membres du personnel et tous les patients de l'établissement, avait eu immédiatement l'attention attirée par cette jeune femme mince et de taille moyenne, par son visage de poupée et ses yeux pétillants d'intelligence. Son opinion s'était trouvée confirmée lorsqu'il avait interrogé un médecin assistant de la maison : le professeur et docteur Sarah O'Neill était appelée à devenir la nouvelle directrice du centre de réhabilitation pour les blessés du cerveau, Factuelle directrice ayant donné sa démission après l'expiration de son contrat.

Il fallait évidemment surveiller de près une personne de cette importance, ne serait-ce que parce qu'elle était nouvelle dans la maison. L'occasion lui avait été donnée de faire la connaissance de Miss O'Neill plus rapidement qu'il n'aurait osé l'espérer. Dès le premier soir, elle avait fait son apparition dans la salle des cartes, où les deux détectives étaient justement en train de se renseigner sur les détails de l'environnement de l'établissement. Aussitôt l'aspect physique frappant de McKay attira l'attention de la jeune femme. Mais McKay eut tôt fait de reconnaître que l'intérêt qu'il éveillait en elle était purement professionnel : elle ne voyait en lui qu'un « cas » de gigantisme particulièrement intéressant pour la psychanalyste qu'elle était. Aussi n'hésita-t-il pas une seconde à laisser de son plein gré le champ libre à son associé.

Marat et Miss O'Neill sympathisèrent très vite, non sans garder malgré tout leurs distances. Il n'empêche que, dès le second soir, ils s'installaient dans une petite niche plongée dans pénombre à l'écart du reste de la salle du restaurant et trinquaient au vin couleur rubis de Ferrol.

— Quelle profession exercez-vous au juste, Monsieur Marat ?

Marat eut du mal à retenir un léger tressaillement. La voix de la jeune femme avait une tonalité tout à fait innocente, elle donnait l'impression de poser sa question incidemment, et pourtant il perçut une sorte de vibration qui, d'instinct, l'inquiéta.

Il sourit de toutes ses dents.

— Je suis conseiller en entreprises, Miss O'Neill.

« Ce qui n'était même pas un mensonge », se dit-il in petto. Son agence conseillait en effet les grandes entreprises qui, sans son aide, n'étaient pas en mesure de vérifier les moyens financiers des nouveaux partenaires avec lesquels elles envisageaient de traiter des affaires. Il va de soi qu'à côté de ces missions, l'agence se trouvait aussi confrontée à des situations scabreuses, mais en règle générale, Marat refusait de s'occuper des délits notoires qui, à son avis, étaient du ressort de la police. Ce fut par pur hasard qu'il avait été amené à partir sur les traces d'une organisation de faussaires à Oyun ; et ce fut également par hasard que lui et McKay avaient été choisis par Perry Rhodan pour servir de gardes du corps au ministre des Finances de l'Empire. Marat aurait pu refuser cette mission, bien entendu, mais il ne travaillait pas uniquement pour gagner de l'argent...

— Et qu'est-ce qui vous amène dans cette maison de santé au fond de la Fosse de Guam ? (Miss O'Neill toussota discrètement.) Au fait, vous pouvez très bien m'appeler Sarah, Jean-Pierre.

Marat arbora un sourire ambigu. Il s'attendait à cette question. Il était normal qu'en sa qualité de médecin, elle s'étonne de le voir dans une maison de santé sans s'y faire traiter. Mais le fait même qu'elle lui pose cette question dès leur premier tête-à-tête prouvait qu'elle s'était renseignée sur son compte.

— Merci, Sarah. Vous savez... Mes amis ne m'appellent pas Jean-Pierre, ce prénom est trop long à leur goût... Ils m'appellent... Jaguar !

Elle sursauta, ce qu'il constata avec un certain plaisir. Il n'était connu sous ce nom de « Jaguar » que dans certains milieux qui avaient déjà eu maille à partir avec lui. Ainsi Sarah O'Neill connaissait ce nom, ce qui lui parut très significatif, mais il n'en laissa rien paraître.

— Okay, Jaguar ! dit-elle avec un sourire forcé. C'est un nom barbare, mais je crois qu'il vous va très bien !

— Ah ah ! fit Marat. Autrement dit, je suis un barbare ?

Sarah se mit à rire à son tour.

— Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je veux dire qu'appliqué à vous, ce nom de «Jaguar» prend une tout autre dimension. Car vous êtes un gentleman des pieds à la tête.

— Un jaguar est aussi un bel animal...

Sarah O'Neill eut un léger frisson, ses yeux s'assombrirent. Elle se pencha sur la table et murmura d'une voix rauque :

— Quand le jaguar déchire-t-il sa proie... ?

Marat plissa les yeux en la regardant, puis il leva son verre et but à sa santé.

La respiration courte, elle se renversa sur le dossier de sa chaise. Des rythmes endiablés leur parvenaient de la salle située sous la coupole. Sur l'écran d'observation, on distinguait l'orchestre composé

de six musiciens et, devant lui, A'rhay'ha, la superbe danseuse native des Pléiades.

Perdu dans ses pensées, Marat alluma une cigarette. Il éprouva soudain le besoin irrésistible de fermer les yeux pour savourer cette musique envoûtante au plus profond de son âme, et pour se détendre...

Un cri perçant l'arracha brutalement à sa contemplation intérieure. Les yeux dilatés, il vit la jolie danseuse s'effondrer sur le sol. Ses mains tressaillirent à plusieurs reprises, puis son corps se cabra, et elle retomba inerte sur le sol.

Marat resta comme paralysé sur place, mais au bout d'une infime fraction de seconde, il bondit de son siège et se précipita dans la rampe antigrav en spirale qui descendait vers les étages inférieurs.

*

* *

En jouant des coudes, il arriva à se frayer un chemin à travers la foule terrifiée et curieuse qui encombrait la piste de danse. Il se pencha sur la jeune femme recroquevillée par terre, regarda ses yeux vitreux et le mince filet de salive qui coulait de la commissure gauche de ses lèvres sur son menton.

Pour finir, il découvrit le minuscule point rouge au creux de sa gorge.

Il ôta son veston et l'étendit sur le buste de la danseuse. Lorsqu'il se releva, il sentit que quelqu'un lui saisissait brutalement le bras droit et entendit une voix furieuse lui crier dans l'oreille :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Reculez-vous, s'il vous plaît !

Marat se redressa de toute sa hauteur et regarda l'homme droit dans les yeux. Puis, d'un geste apparemment inoffensif, il lui serra violemment le poignet pour se libérer de l'étreinte. L'homme fit une grimace, poussa un gémissement et le lâcha aussitôt. Marat se frotta le bras comme pour s'essuyer.

— Je n'aime pas qu'on me touche. Qui êtes-vous ?

L'autre s'était ressaisi. Ses yeux fulminaient d'un air menaçant, mais il se garda bien de se rapprocher de Marat.

— C'est à vous que je devrais poser cette question, Monsieur. Je suis le détective attaché à cet établissement, et je vous somme une fois de plus...

Mais il n'alla pas plus loin, le regard dur de Marat lui coupa la parole.

— Ah bon, vous êtes le détective attaché à cette maison ? Dans ce cas, arrangez-vous pour que Miss A'rhay'ha soit transportée immédiatement dans une salle d'examen et faites venir un toxicologue !

— Que s'est-il passé ? gronda la voix caverneuse d'un homme vêtu d'une blouse blanche qui arrivait en compagnie de deux infirmiers portant une civière antigrav.

Marat entraîna le médecin à l'écart et lui expliqua ce qu'il devait savoir pour le moment. Celui-ci acquiesça d'un signe de tête et alla vérifier les précisions qui venaient de lui être données, à savoir que la danseuse avait vraiment rendu l'âme. Puis il ordonna le transport du cadavre et pria le détective privé de calmer la foule des patients qui semblait dans tous ses états.

Avant de suivre les infirmiers, Marat fit du regard le tour de la salle. Il supposait qu'A'rhay'ha avait été tuée par un projectile à aiguille contenant un poison violent. Le coup avait dû être tiré depuis la zone réservée aux spectateurs, donc le meurtrier devait se tenir près de l'entrée ou se cacher dans l'une des deux niches situées juste au-dessus de la porte.

Il n'y avait évidemment aucun espoir de le retrouver maintenant. L'incident s'était produit à un moment où la coupole du restaurant était pleine de monde. Le tireur avait certainement disparu aussitôt son forfait accompli.

Marat se dirigeait vers la sortie lorsque soudain Miss O'Neill lui coupa le chemin. Sa physionomie exprimait l'horreur, et Marat lui accorda le bénéfice de la sincérité.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Elle est morte ! répondit le détective sur un ton qu'il voulut indifférent. Quelqu'un lui a tiré dessus avec une aiguille empoisonnée. En tant que membre du personnel médical, vous saurez certainement tenir votre langue, n'est-ce pas ? ajouta-t-il dans un sourire.

— En effet, Jaguar. Mais... pourquoi A'rhay'ha a-t-elle été empoisonnée ?

Il haussa les épaules.

Lui-même, il s'était posé la question. Quelle que puisse être l'identité du meurtrier de la danseuse, il avait agi sans grand discernement. On pouvait même dire qu'il avait commis une grave erreur. Car à présent, non seulement la police, mais aussi la Défense Galactique allaient envahir la maison de repos de Guam.

En effet, A'rhay'ha était un agent secret de l'organisation de Mercant...

— Je rentre dans ma chambre, dit-il. Je n'ai plus la moindre envie de boire le vin de Ferrol.

Sarah approuva d'un signe de tête.

— Voulez-vous avoir la gentillesse de me ramener à mon appartement, Jaguar ? J'ai peur tout à coup de traverser seule ce labyrinthe de couloirs.

Le parfait gentleman qu'il était pouvait difficilement refuser d'exaucer cette prière. Mais il la maudit en silence de lui forcer ainsi la main.

— Bien sûr, Sarah.

Ils quittèrent la coupole bras dessus bras dessous. Elle lui posa mille et une questions pour essayer de lui arracher tout ce qu'il savait sur la mort de la danseuse. Mais Marat n'avait pas le cœur à parler, et surtout pas de ce drame. A son tour, il posa quelques questions prudentes à Sarah concernant sa profession ; la jeune femme ne lui répondit que par monosyllabes.

Devant la porte de son appartement, elle lui dédia un sourire enjôleur.

— J'ai encore une bouteille de vieux bourbon chez moi. Que diriez-vous d'un petit verre, Jaguar ?

Il secoua la tête en signe de dénégation.

— Je suis désolé, Sarah. Une autre fois, très volontiers, mais en ce moment, je n'ai plus qu'une envie : me coucher et dormir.

Brusquement, elle se jeta contre lui et enfouit sa tête contre la poitrine du détective. Avec une grande douceur, il l'écarta de lui, puis lui caressa la joue en murmurant :

— Si vous êtes d'accord, nous nous retrouverons demain soir au *Twilight-Bar*. Il se trouve là-bas de merveilleuses sphères antigrav avec lesquelles on peut faire un voyage à travers les fosses les plus sombres des grands fonds sous-marins. Il va de soi que tout cela n'est qu'illusion, mais il n'y a rien de plus beau dans cet établissement.

— Pour quelle raison êtes-vous ici ? demanda Sarah. Uniquement pour vous amuser ?

— Voilà, Sarah, vous avez tout deviné, répliqua Marat avant de s'éloigner d'un pas rapide.

A présent, il n'avait plus une minute à perdre. Il lui fallait rejoindre McKay de toute urgence pour parler avec lui. En outre, il devait remplacer son associé une heure plus tard. Leur mission était impérative : on ne devait pas laisser Adams une seule seconde sans surveillance.

Il trouva le ministre des Finances de l'Empire dans le vaste solarium situé sous le plafond de la coupole principale. Nonchalamment étendu de tout son long sur une couchette-contour, il se laissait bronzer par le soleil artificiel.

Marat fit des yeux le tour de la pièce. Il n'y avait pas trace de McKay à l'horizon. Sans doute surveillait-il son protégé depuis l'une des niches placées à l'ombre.

Mais il n'y trouva personne qui ressemblât à son associé, et

l'inquiétude le prit. Ils avaient décidé d'un commun accord que le garde de service ne quitterait jamais son poste, pas même pour quelques secondes. Dans les cas urgents, ils pouvaient avoir recours au microtélécom qu'ils portaient l'un et l'autre au poignet en guise de bracelet.

Mais McKay n'ayant pas répondu à ses appels réitérés, il devenait évident qu'il lui était arrivé quelque chose !

CHAPITRE III

Jean-Pierre Marat s'approcha de la couche d'Adams.

— Monsieur... !

Le chef de la C.G.C, ouvrit les yeux et fit une grimace de rage en reconnaissant Marat.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne trouve plus mon associé, Monsieur. Avez-vous une idée de l'endroit où il a pu aller ?

— Vous oubliez que je suis la personne à surveiller et non pas le garde du corps, Marat ? répondit-il non sans ironie.

— Je connais McKay mieux que vous, Monsieur, répondit le détective en faisant un effort pour refouler sa colère. Il n'aurait jamais abandonné son poste sans une raison majeure, et il ne se serait jamais éloigné de vous sans me prévenir. (Il se pencha sur l'homme étendu.) Peut-être me comprendrez-vous mieux si je vous révèle qu'A'rhay'ha la danseuse a été tuée il y a un quart d'heure...

Le ministre des Finances tressaillit.

— Tuée ? (Il se redressa.) Qui a fait cela ?

Marat observa d'un air pensif les points lumineux qui vacillaient au fond des yeux d'Adams. Etait-ce la peur ? Pourquoi le meurtre d'une personne qu'il ne connaissait même pas lui ferait-il peur ?

— Qui a tué la danseuse ? répéta Adams d'une voix plus énergique.

Marat haussa les épaules. Puis il décida de lui révéler une partie de l'énigme. Après tout, Adams était un homme de toute confiance !

— A'rahay'ha s'appelait en réalité Dunja Schmidtova et était un agent spécial de la Défense Galactique, Monsieur.

Adams réagit avec une maîtrise étonnante.

— Ainsi donc, à votre avis, le fait que la danseuse appartenait à la D.G. entraîne fatalement la participation d'agents ennemis ? Est-ce qu'il ne peut pas s'agir tout simplement d'un acte perpétré par un jaloux ou un fou ? N'oubliez pas que nous nous trouvons dans une maison de santé neuropsychique.

Marat s'était déjà posé la question. Mais la disparition de McKay enlevait tout espoir de probabilité à cette hypothèse. C'est ce qu'il expliqua à Adams.

— Peut-être McKay est-il le meurtrier, lança le pauvre difforme en secouant la tête. Votre associé consomme des quantités indues d'alcool. Il faut bien qu'une fois ou l'autre, cela lui porte au cerveau !

Marat arbora un sourire glacial.

— Jamais ! (Il réfléchit un bref instant et trouva la solution de son problème.) Je vous en prie, Monsieur, venez avec moi. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Il espérait bien que, la curiosité aidant, Adams accepterait sa proposition, mais il fut néanmoins surpris de la vivacité avec laquelle son protégé se leva pour le suivre. En tout cas, cela lui faciliterait la réalisation de son plan.

Il conduisit Adams jusqu'à l'ascenseur le plus proche. Cinq minutes leur suffirent pour descendre jusqu'à l'étage où se trouvait le service de psychanalyse. Tout en dirigeant le ministre des Finances vers une bande transporteuse, il se dit qu'il était bien utile d'avoir autant de collaborateurs bénévoles. Le professeur Novroth, par exemple. Marat avait fait la connaissance du médecin dix ans auparavant alors qu'il était encore chef du service psychologique de la Défense Galactique. Lorsqu'il avait créé son agence, il avait eu besoin, entre autres, d'un psychologue pour lui déchiffrer les diagrammes de ses tests. Le professeur Novroth ne tenait pas à entrer dans l'agence ; mais il avait accepté d'aider son ami au titre de collaborateur libre, en échange d'honoraires honnêtes.

Cette fois-ci, Marat attendait de lui un service qui pouvait s'avérer très scabreux. S'il acceptait, Novroth risquait de le payer de son poste. Il risquait peut-être même de se voir frappé d'interdiction d'exercer sa profession jusqu'à la fin de sa vie.

En quelques mots chuchotés à l'oreille, Marat arriva à le convaincre

qu'actuellement, il n'y avait pas d'autre moyen de garantir la sécurité d'Adams.

Deux gardiens puissamment charpentés conduisirent le ministre ahuri dans la cellule des cures de sommeil, où on lui fit une injection pré-cryogénique avant même de lui expliquer ce qu'on attendait de lui.

Marat remercia vivement le professeur Novroth et promit au psychologue de le débarrasser de son célèbre « patient » le plus rapidement possible.

Une fois cette affaire réglée, il partit à la recherche de McKay.

*

* *

Il le trouva dans leur appartement commun.

Roger McKay était étendu en travers du lit et ronflait comme un sonneur.

Marat le rejoignit en quelques enjambées. Il le saisit par la cravate, l'obligea à se redresser et lui administra quelques gifles retentissantes. Puis il le laissa retomber sur le lit.

Le géant entrouvrit les yeux. Pendant quelques secondes, il contempla Marat d'un regard vide, puis d'un seul coup, sauta à bas du lit. Après quelques pas vacillants, il s'appuya sur l'épaule de son ami et secoua la tête d'un air engourdi.

— Que se passe-t-il, collègue ?

L'haleine de McKay empestait l'alcool au point que Marat recula de quelques mètres.

— C'est toi qui me poses cette question ? riposta-t-il. Tu ne pourrais pas m'expliquer plutôt pourquoi tu as abandonné Adams ?

McKay eut un violent sursaut. Puis il se dirigea vers la chaise sur laquelle était posé son veston. Avant de l'enfiler, il sortit un petit radiant d'une poche, puis se dirigea vers la sortie.

— Attends ! s'écria Marat. Où vas-tu ?

L'autre se tourna vers lui et le regarda sans comprendre.

— Je vais rejoindre Adams, bien sûr. Tu viens de dire toi-même que...

— Tu t'imagines que je serais ici si Adams n'était pas en sécurité ? Allez, assieds-toi, McKay. Et maintenant, raconte-moi comment tu es parvenu jusqu'ici dans un état d'ivresse total !

Docile, McKay se laissa tomber sur une chaise. Il se passa la main sur le front. Une ride profonde apparut au-dessus de son nez.

— Le diable m'emporte ! grogna-t-il. Je sais très bien que je ne me suis pas enivré. D'ailleurs, est-ce que tu m'as déjà vu une seule fois ivre ?

Marat s'assit au chevet de son ami. Il lui donna une cigarette et en prit une lui-même. Puis il fixa le sol d'un air pensif.

— Justement, c'est là où le bât me blesse. Ecoute-moi, vieux. Si vraiment je pensais que tu avais abandonné de ton plein gré la surveillance du ministre pour aller boire, je résilierais immédiatement notre contrat d'association. Malgré tout, il ne serait pas mauvais que tu me racontes ce qu'il s'est passé dans le solarium.

McKay se leva et, d'un pas toujours incertain, il alla dans la salle de bains. Puis il revint quelques secondes plus tard, le visage dégoulinant d'eau.

— Voilà, je me sens déjà mieux, dit-il en souriant d'un air gêné. Si tu crois que je me suis éloigné d'Adams, ne serait-ce qu'une seconde, tu te trompes, mon vieux. J'ai passé tout mon temps à fumer dans une encoignure du mur. Et je me suis ennuyé à mourir pendant que ce maudit ministre se faisait bronzer, vautré sur sa couche-contour, tout en dormant comme un loir. Une jolie blonde aux longues jambes fuselées est venue me voir et a essayé de me séduire. Mais « chaque chose en son temps », me suis-je dit, et j'ai fait semblant de ne pas

comprendre son manège. En guise de revanche, elle m'a fait servir un double scotch par un garçon, afin de me signifier son mépris sans doute.

— Et tu as bu le whisky ? jeta Marat.

McKay releva les yeux d'un air sidéré.

— Bien sûr. Pourquoi l'aurais-je refusé ?

— Excuse-moi. En effet, c'était une question stupide. Bien entendu, tu as bu ton verre jusqu'à la dernière goutte. Et après... ?

— Après ? Au diable ce whisky ! Il devait contenir un stupéfiant quelconque. Je n'ai pas le moindre souvenir de ce qu'il s'est passé ensuite.

— Je ne crois pas qu'il s'agissait d'un stupéfiant, intervint Marat à son tour, mais plutôt d'une drogue qui a le pouvoir d'éliminer toute résistance contre les influences hypnosug-gestives. Ta jolie blonde aux longues jambes fuselées t'a probablement tenu compagnie pendant que tu étais sous hypnose. Un peu plus tard, tu auras sans doute quitté le solarium par tes propres moyens. Puis on a dû revenir te gaver de whisky encore une fois et te transporter à l'appartement.

— Hum ! grogna McKay. Il est bien possible que tout se soit enchaîné de cette façon. Je me demande seulement la raison de cette mise en scène. Vu la foule qui envahissait le solarium, Adams ne risquait guère d'être enlevé. Sans compter que, dans l'intervalle... (il jeta un coup d'œil sur son chronographe) il était impossible de le dupliquer. Tu l'as bien trouvé dans le solarium, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais il est possible que quelqu'un y ait songé. Il existe en effet un parallèle troublant au comportement de ta jolie blonde aux longues jambes. Miss O'Neill m'a fait une proposition dénuée de toute ambiguïté, il y a de cela une heure environ, pour essayer de m'empêcher d'aller te rendre visite dans le solarium. Si j'avais accepté...

McKay se mit à glousser sans joie.

— Tel que je te connais, elle n'avait aucune chance. En outre, tu ne te serais sûrement pas attardé une journée entière auprès d'elle. Toi

comme moi, nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que l'on puisse en quelques heures seulement enlever un homme et le passer au duplicateur, puis ramener le doublon à sa place initiale. Ajoute à cela qu'Adams est un semi-mutant et qu'il n'est guère aisé de dupliquer des facultés parapsychiques.

— C'est tout à fait mon avis. Mais écoute encore, il y a autre chose.

Marat raconta à son associé le meurtre de la danseuse, et comme McKay connaissait la véritable identité de la jeune femme, il comprit immédiatement la signification de cet incident.

— Dans quel guêpier sommes-nous tombés ! soupira-t-il d'un air inquiet. Depuis des années, nous travaillons pour les grands trusts de la Galaxie sans avoir été mêlés au moindre cas de meurtre. Et voilà que... (Il se mit à compter sur ses doigts.) Il y a trois petites semaines, dès notre arrivée sur Oyun, on nous trucidé notre agent local, on t'enlève, on m'attaque, et on nous fait sauter tous les deux à coups d'explosifs. Puis c'est ma petite amie du bar de l'hôtel qui est tuée ; et après avoir sorti son cadavre de l'eau, je suis la cible d'une charge mortelle de poison. Des gangsters te livrent une bataille meurtrière au cours de laquelle quelques douzaines de civils innocents périssent, et maintenant, alors que nous sommes enfin revenus sur notre bonne vieille Terre, la danse continue. Je te le demande : qu'avons-nous fait pour qu'on en veuille ainsi sans arrêt à notre vie ?

Marat se mit à rire tout bas.

— Nous avons accepté une mission périlleuse, protéger des manipulations des Maîtres Insulaires l'homme qui est le pilier de l'économie de l'Empire solaire. Or, d'après tout ce que nous avons entendu dire de cette clique criminelle, la vie humaine ne compte pas pour eux... à condition que ce ne soit pas la leur.

— Hum ! grogna encore McKay d'un air bourru. J'aimerais bien rencontrer au moins une fois un de ces salauds ! Je ne lui laisserais certainement pas l'occasion d'un deuxième face-à-face, crois-moi !

Il se tut et jeta sur Marat un coup d'œil inquiet.

— J'espère qu'Adams est bien en sécurité ?

— Nous allons nous en assurer immédiatement, répondit Marat en se levant.

Le professeur Novroth regarda les deux détectives d'un air soucieux.

— J'espère que vous saviez ce que vous faisiez, Marat ! En fin de compte, le chef de la C.G.C, et ministre des Finances de l'Empire n'est pas n'importe qui. S'il n'arrive pas à se calmer, nous pouvons, vous et moi, faire nos valises et nous mettre à la disposition de l'Administration au titre de cobayes.

Marat se mit à rire.

— Vous êtes trop pessimiste, professeur. J'ai reçu les ordres du Stellarque en personne, et Perry Rhodan devrait être en mesure de nous protéger de l'appétit de vengeance justifié ou non — d'Adams.

Il retrouva son sérieux.

— Une question, professeur : vous avez examiné Adams ?

— Oui.

— Et alors ?

— Tout va bien, mon cher Marat. Il porte son activateur cellulaire et les vibrations mesurables correspondent exactement aux vibrations cellulaires naturelles du ministre des Finances. C'est la preuve la plus sûre de son identité.

Marat poussa un soupir de soulagement.

— Parfait ! Je ne pensais pas vraiment que l'on ait pu « échanger » Adams pendant l'absence de McKay, mais je suis tout de même très rassuré d'en avoir la preuve. Bon, et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous pouvez le sortir de son sommeil !

Le professeur Novroth esquissa un sourire ambigu.

— J'ai déjà prévu quelqu'un qui sera plus à même que vous et moi d'aplanir les premières vagues de colère du patient.

Il appuya sur une touche de l'intercom.

— Miss Luby ! Je vous attends dans mon bureau !

Quelques secondes plus tard, l'arrivée de la jeune femme arracha à McKay un cri d'admiration.

Luby Teschkora mesurait environ un mètre soixante ; elle avait un visage ovale, des cheveux couleur de jais et une taille de guêpe. Pas un homme normal ne pouvait rester insensible à cette apparition féerique.

Même Jean-Pierre Marat, qui généralement était doué d'une parfaite maîtrise de lui-même, ne put empêcher ses yeux de briller soudain d'un éclat inaccoutumé.

— Voici la raison pour laquelle je vous ai fait venir ici, Miss Luby. Monsieur Marat est d'avis que nous pouvons réveiller le ministre des Finances. Est-ce que vous vous sentez capable de le détourner de ses idées de vengeance ?

Avant que Luby ait pu répondre, Marat s'interposa :

— Je crains que votre plan n'ait un point faible, professeur. D'après tout ce que j'ai entendu dire, Homer G. Adams ne s'intéresse nullement aux femmes.

— Ça pourrait peut-être changer, murmura l'infirmière.

McKay eut un rictus dédaigneux.

— Tu perdrais ton temps, ma petite, en t'attaquant à ce roc. Il ne manque pas de femmes qui ont essayé de pénétrer dans le cœur de cet homme influent. Autant tenter de faire chanter le grand air de Radamès à un ver de terre ! Pourquoi n'essaierais-tu pas plutôt avec moi ?

— Parce que je n'ai pas l'habitude de fréquenter les hippopotames, gronda la jeune fille sans aménité.

Puis, tout sourires, elle se tourna vers le professeur.

— Alors, Monsieur, je peux y aller maintenant ?

— Faites de votre mieux, Luby ! répondit Novroth. Le rôle que vous pouvez jouer dans cette affaire est de la plus haute importance.

Elle acquiesça d'un signe de tête et s'en alla.

— Vos infirmières sont-elles toutes aussi belles, professeur ? demanda McKay avec un clin d'œil éloquent.

Novroth soupira.

— Décidément, vous ne changerez jamais, McKay ! Quand donc comprenez-vous que l'univers ne se compose pas uniquement d'alcool et de femmes, et que vous n'êtes pas le nombril du monde ?

— Vous n'aurez sans doute jamais l'occasion d'assister à ma mutation, professeur, gronda McKay en guise de réponse. Car je ne changerai certainement pas avant ma mort.

Marat alluma une cigarette, il n'avait nulle envie d'entrer en discussion sur ce sujet. Du reste il connaissait suffisamment son associé pour savoir qu'en réalité, les anecdotes auxquelles il aimait faire allusion n'étaient qu'un à-côté dans sa vie. Elles ne l'avaient jamais détourné des devoirs de sa profession, et Marat lui faisait entièrement confiance sur ce point.

Luby Teschkora revint dans le bureau du professeur Novroth au bout de quarante minutes environ, les yeux brillants et le sourire aux lèvres.

— Monsieur Adams est disposé à recevoir ses deux gardes du corps, dit-elle en rougissant délicieusement.

— Et... ? interrogea Novroth.

— Monsieur Adams m'a invitée demain soir au *Magic Lantern*...

— Vraiment ? s'écria Marat. Il s'est vraiment laissé embobiner par vous, Miss Luby ? Ce sera la sensation de l'année !

— Monsieur Adams s'est montré parfaitement correct avec moi ! protesta la jeune fille avec une véhémence visiblement dirigée contre McKay. Comme on peut s'y attendre de la part d'un homme d'esprit.

— C'est très bien, Miss Luby. Merci beaucoup et toutes nos félicitations. Allez, viens, McKay. Nous n'avons pas fini notre journée, nous !

*

* *

Homer G. Adams les attendait dans le salon du professeur. Il venait de déguster un épais beefsteak bien tendre et buvait une tasse de café.

— Prenez place ! dit-il aux deux détectives sur un ton enjoué.

Marat ne put que constater que les premiers effets de la cure étaient bénéfiques pour le système nerveux du ministre des Finances. Ses mains ne tremblaient presque plus.

— Je vous présente mes excuses, Monsieur ! commença le détective en adoptant un air penaud. Mais je n'avais pas d'autre possibilité de partir à la recherche de mon partenaire tout en garantissant votre sécurité que de vous plonger dans un sommeil cryogénique artificiel. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur ?

— Pourquoi vous en tiendrais-je rigueur ? demanda Adams en jetant une demi-douzaine de morceaux de sucre dans sa tasse de café. Je me suis très bien reposé et me sens frais comme un gardon. Je commence même à trouver cette cure particulièrement monotone. (Il toussota et changea vite de sujet en interceptant le regard de McKay.) Alors, Marat, dites-moi donc où se cachait votre partenaire pendant tout ce temps ?

— Dans notre appartement, Monsieur. Quelqu'un l'a hypnotisé et, pour terminer, l'a gavé d'alcool. Un autre que lui n'en serait pas rescapé. Une chose est certaine en tout cas, on a cherché à vous ravir votre garde du corps. Avez-vous remarqué quelque chose de suspect ?

Homer G. Adams hocha la tête sans répondre tout en mangeant un

morceau de gâteau à la crème.

— Réfléchissez-y bien, je vous en prie ! Peut-être qu'un détail vous reviendra à la mémoire.

Adams acquiesça, la bouche pleine.

— Est-ce que je pourrais, moi aussi, avoir quelque chose à manger ici? demanda McKay en lançant un regard de convoitise sur le distributeur automatique posé contre le mur.

— Pourquoi pas ? répondit Marat. Il suffit de transmettre à cet appareil le numéro de l'appartement et la commande sera portée automatiquement sur notre facture.

— Okay !

McKay se leva et se dirigea vers le distributeur. Au bout d'une minute à peine, un plateau apparut chargé d'un immense plat sur lequel reposait une bonne douzaine d'œufs au lard, puis un autre plateau chargé d'un pain d'un kilo, de couverts, de café et d'une carafe de whisky.

Le fumet des œufs au lard attisa aussi l'appétit de Marat. A son tour, il choisit une portion de foie de volaille avec des pommes de terre sautées, grosses comme des petits pois à la suite d'une manipulation génétique appropriée, et une salade mixte. Comme boisson, il se commanda une bière synthétique. On ne buvait plus nulle part de bière véritable, car la qualité de la bière synthétique lui était très supérieure.

Le ministre suivait les agapes de McKay en écarquillant des yeux où se lisaient à la fois la terreur, l'envie et l'étonnement, ce qui n'échappa pas au regard observateur de Marat.

Au bout d'un certain temps, le détective consulta ostensiblement son chronographe. Adams réagit immédiatement. Il se leva et dit :

— Il faut que je retourne au service de neurochirurgie, Messieurs. Lequel d'entre vous m'accompagne ?

Jean-Pierre Marat se demanda s'il allait changer leur plan de travail initial et demander à McKay de rester auprès d'Adams. Il craignait en

effet que son associé n'utilise son temps libre à poursuivre Luby Teschkora de ses assiduités, ce qui ne plairait peut-être pas au chef de la C.G.C. Mais finalement, il décida de s'en tenir au plan établi, car après tout, son ami avait droit lui aussi à une soirée de liberté.

— Bien, dit McKay. Allez, bonne soirée, mon vieux. Je vais en profiter pour louer un petit sous-marin et aller à la pêche.

Marat retint un soupir de soulagement.

Comment aurait-il pu deviner que son associé venait ainsi de sonner le départ d'une chasse à l'homme comme il n'en avait jamais connu jusqu'alors ?

*

* *

La mission qui consistait à assurer la protection d'un patient tenu de se soumettre à un traitement neurochirurgical d'une durée de huit heures consécutives pouvait mener au désespoir tout citoyen normal. Les députés, par exemple, n'avaient pas ce genre de souci ; ils pouvaient faire un petit somme de temps en temps et dodeliner de la tête sans risquer d'être surpris par une caméra indiscreète, car en général, les chaînes de télévision n'étaient pas invitées aux séances habituelles du Parlement.

Jean-Pierre Marat n'avait pas le droit, lui, de s'endormir. Bien que son protégé se trouvât entre les mains d'une équipe médicale composée de cinq personnes — sans parler des contrôles automatiques —, il existait toujours un danger d'agression. Et Marat craignait que l'adversaire ne se décide à avoir recours au meurtre, puisque la solution de l'enlèvement semblait impossible à mettre en œuvre. D'ailleurs, son service à la Défense Galactique et sa profession de détective l'avaient habitué à la patience, de sorte qu'au fil des années, il avait mis au point une tactique qui l'empêchait de s'ennuyer outre mesure. Grand amateur d'échecs, il passait son temps, quand il était obligé d'attendre, à jouer en esprit avec un adversaire imaginaire.

Mais au bout de cinq heures, il sentit poindre le moment où il ne

supporterait plus cette inaction et ce silence autour de lui. Aussi accueillit-il avec joie la visite de l'homme qui s'approchait de lui à pas feutrés. Clinton Ferbyd.

Clinton Ferbyd était le grand patron de l'Interstellar Trading Corporation, société commerciale qui dominait pratiquement tout le commerce interstellaire.

Deux ans auparavant, Marat avait rempli une mission très difficile pour Ferbyd, à l'occasion de laquelle les deux hommes s'étaient rapprochés et s'étaient découvert une grande sympathie réciproque.

— Hello ! s'écria Ferbyd surpris. Vous aussi, Marat, vous souffrez de cette nouvelle maladie des hommes d'affaires ?

Jean-Pierre Marat ébaucha un sourire ambigu. Officiellement, lui et McKay étaient venus dans la maison de santé de Guam pour se reposer et chasser la faune des grands fonds. Mais ils auraient du mal à faire avaler une telle couleuvre à un homme comme Clinton Ferbyd. Surtout de manière durable. Néanmoins, Marat ne pouvait pas révéler la vraie raison de sa présence dans cet établissement, puisqu'il était tenu au top secret.

— Pas exactement, répondit-il évasivement. McKay et moi, nous sommes ici en traitement prophylactique. Il faut bien faire quelque chose de temps en temps pour ses nerfs, n'est-ce pas ? Et vous, Ferbyd ?

L'homme d'affaires haussa les épaules.

— C'est selon ! J'ai souffert d'une grave dépression nerveuse il y a trois mois et ai passé un mois dans une clinique psychiatrique. Depuis, je viens régulièrement ici me ressourcer deux ou trois jours de suite pour éviter une rechute. Je suis ravi de vous rencontrer. Si nous organisions une expédition de chasse sous-marine tous les deux, qu'en pensez-vous ?

— Pour autant que je sache, McKay y est déjà parti, répondit Marat. Dommage que vous ne vous soyez pas manifesté un peu plus tôt !

— Et vous alors ? Nous sommes ici dans le service de neurochirurgie. Qu'est-ce que vous y faites, si vous n'êtes à Guam que pour un traitement prophylactique ?

La méfiance se peignait sur sa physionomie.

Marat se rendit compte qu'il lui fallait donner une explication plus plausible afin que l'homme d'affaires ne le trahisse pas à son insu. Du pouce, il montra la porte.

— Homer G. Adams est là-bas. Je l'attends, pour qu'il ne se sente pas trop seul quand il en sortira.

Ferbyd ricana d'un air compréhensif.

— Se peut-il que le vieux renard fasse aussi partie du cercle de vos clients ?

Marat acquiesça d'un simple signe de tête.

— Mais ne me trahissez pas, Ferbyd, je vous en prie. Adams tient beaucoup à garder la discrétion.

— Bien entendu, Marat ! Je serai muet comme une tombe.

Marat songea in petto qu'il serait sûrement promis à une tombe s'il ne se taisait pas, car il serait dangereux pour lui d'attirer l'attention de l'adversaire sur sa propre personne. C'est pourquoi il se permit d'insister.

— N'oubliez surtout pas de garder le silence, n'est-ce pas ? A propos, que faites-vous vous-même dans ce secteur ? On pourrait croire que le service qui vous conviendrait le mieux serait aussi le service de prophylaxie !

— Parfaitement ! Mais j'étais en train de bavarder avec une jeune femme médecin très jolie, ma foi. C'est elle, Miss O'Neill, qui m'a révélé que vous séjourniez aussi entre ces murs et que je vous trouverais sans doute en neuropsychiatrie. Je n'avais pas envie de manquer cette bonne occasion de vous rencontrer, vous comprenez ?

— Je comprends, répondit Marat de mauvaise humeur.

Comment Miss O'Neill savait-elle où il se trouvait à cette heure-ci ? Il ne lui avait pourtant pas dit un mot de la mission qui l'avait amené dans cette maison de repos !

— Vous boirez bien un whisky avec moi, Marat ? reprit Ferbyd.

— Bien volontiers. Mais il faut le faire servir ici. Je trouve qu'on est si bien dans cette salle d'attente...

— Bon, bon, grogna Ferbyd peu convaincu. (Il sortit un paquet de cartes de sa poche et les fit glisser sur la paume de ses mains.) Si nous faisons une petite partie d'Eyniwene... ?

Marat ne demandait pas mieux. Cela lui ferait passer le temps. Ce jeu était une spécialité d'un peuple très ancien vivant sur une planète froide située aux confins de la Galaxie, plus précisément à mi-chemin entre la bordure de la Galaxie et l'amas globulaire M-13. Ce peuple ne possédait aucun vaisseau spatial bien qu'il disposât d'une technique de pointe extrêmement avancée ; mais il ne s'en servait que pour se réserver un style de vie agréable sans être obligé de se soumettre au travail. La principale occupation des habitants consistait à développer leur esprit, et ce jeu de cartes, qui nécessitait une concentration extrême, faisait partie de leur arsenal.

Effectivement, le temps s'envola, et Marat fut tout étonné de voir soudain la silhouette d'Adams apparaître sur le seuil de la porte.

Le ministre des Finances salua Ferbyd avec un plaisir évident. Les deux hommes étaient très souvent en rapport, bien qu'on ne pût comparer, cela va de soi, la position de Ferbyd A celle d'Homer G. Adams.

Ils se dirigèrent tous trois vers un des salons, se firent servir une collation et jouèrent à l'Eyniwene jusqu'à midi. Fuis Adams déclara qu'il avait envie de faire une petite sieste, ce qui convenait parfaitement à son garde du corps. Lui-même se sentait à bout de forces, et il s'endormit dès que la positronique de sécurité qui le reliait à l'appartement d'Adams, contiguë au sien, eut été branchée.

CHAPITRE IV

Marat fut réveillé par une caresse froide et humide sur son visage. Il bondit aussitôt de son lit.

Devant lui se tenait McKay. Il portait dans la main un habitant des grands fonds au dos couvert d'une énorme carapace, et riait de bon cœur.

— Je pensais déjà que tu allais dormir toute la nuit, vieux. On peut dire que ce job n'est pas désagréable, qui consiste à se vautrer dans ses plumes !

Marat se passa la main sur la figure et bâilla. Puis, d'un air intéressé, il examina le monstre. Bien qu'il eût quelques connaissances sur la faune abyssale, cet exemplaire lui était totalement inconnu. Il ressemblait à une tortue de mer longue d'environ un mètre, mais sa carapace lisse et voûtée brillait dans la lumière bleuâtre ; ses pattes se terminaient par d'énormes pieds noirs et ronds de la taille d'une assiette et sa tête avait une forme triangulaire. L'animal vivait encore, il ne cessait de remuer les pattes et de battre l'air de sa longue queue tubulaire.

Marat hocha la tête.

— Où as-tu attrapé ce monstre, McKay ?

Son ami le regarda d'un air faussement indigné.

— Dis donc, serais-tu devenu amnésique par hasard ? Je t'avais pourtant bien dit que je partais à la chasse sous-marine.

— Pour qui me prends-tu ? As-tu une idée de la pression de l'eau à neuf mille deux cent trente mètres de profondeur, et de celle qu'un être vivant soumis à cette pression doit développer à l'intérieur de son corps pour ne pas être aplati comme une crêpe ? Tu le ramènes ici où règne une atmosphère humaine, et il continue à vivre... ?

— La carapace de cet animal est capable de supporter une pression de neuf cent vingt-trois kilogrammes par centimètre carré. Dans notre atmosphère, il aurait dû éclater comme un ballon dans le vide. A moins qu'il ne possède un organe interne de régulation de pression ?

Il lâcha l'animal qui disparut immédiatement sous le lit de McKay.

— Ce n'est pas très sain de vivre dans la même chambre qu'un animal de cette espèce, protesta Marat. Emporte-la au service de recherche sur les grands fonds, ils pourront la placer dans un aquarium à la pression qui lui convient.

— En fait, je voulais la dresser, avoua McKay en disparaissant à son tour sous le lit. Je l'ai baptisée Ludmilla.

Mais il revint au bout de quelques secondes, l'air effaré.

— Elle a disparu ! A travers le plancher !

Marat se glissa à son tour sous le lit et écarquilla les yeux en voyant le grand trou pratiqué dans le revêtement du sol. La tortue avait effectivement découpé le plastométal comme si c'avait été du beurre.

Les deux hommes refirent surface.

— Tu t'imagines avec quelle facilité elle aurait pu te tailler toi aussi en petits morceaux ? s'écria Marat hors de lui.

McKay pâlit.

— Par Jupiter ! Non, je n'y avais pas pensé. Il faut absolument ramener ma Ludmilla au logis avant qu'elle ne provoque une catastrophe !

— Moi, je reste ici, auprès d'Adams. Et toi, tâche de retrouver Ludmilla, et porte-la immédiatement au service océanographique de l'établissement pour qu'on l'enferme dans une cage en terkonite à renforcement moléculaire ! Au moins, nous serons tranquilles !

Un quart d'heure plus tard, McKay revenait en annonçant qu'il avait confié sa tortue aux bons soins du service océanographique, suivant le conseil de son chef.

— J'espère que la prochaine fois, tu n'attraperas plus ce que tu ne connais pas ! (Puis il retrouva son sourire.) Bon, et maintenant, tu vas me remplacer. Je vais prendre un bain, puis je me rendrai au *Twilight-Bar*. Miss O'Neill m'attendra un peu, mais cela n'a aucune importance.

McKay écarquilla les yeux, il n'en revenait pas.

— Comment ? Toi qui as la réputation d'avoir reçu la meilleure éducation de tout l'univers connu ?

— Il est parfois utile d'oublier sa bonne éducation, mon vieux.

Marat sourit à son associé et s'enferma dans la salle de bains.

Il prit un bain, comme il l'avait dit, et se changea. Pour cette soirée aventureuse, il choisit un complet futuriste en cuir de raie terrestre de Helldor, de couleur violette, un matériau qui, malgré son extrême résistance, avait la finesse de la soie naturelle et qui coûtait environ deux mille solars le mètre. Un réseau de fils semi-biométalliques extra-fins intégrés dans le cuir donnait un éclat métallique à la couleur violette et surtout protégeait son porteur d'un tir énergétique ou de tout autre projectile dès que l'on branchait le générateur incorporé. Les extrémités du col étaient attachées par une chaîne en terkonite moléculairement densifiée, et dans les poignets des manches, dûment empesés et ornés de diamants, étaient cachés un télécom et un appareil d'écoute, ainsi que quelques autres gadgets de l'équipement moderne d'un détective. Ses chaussures noires étaient en cuir de ptérodactyle vénusien, complétant avantageusement l'image du Terranien bon vivant tel que se le représentaient les esprits naïfs.

Ce n'était pas sans raison qu'il avait choisi cet accoutrement tapageur. Le veston de coupe ample lui permettait de cacher un paralysateur extra-plat et un radiant à impulsions mi-lourd. Le générateur d'énergie nécessaire à l'alimentation de son écran énergétique et de son antigrav était intégré au large ceinturon caché sous sa chemise.

Si quelqu'un avait demandé au détective pour quelle raison il s'était harnaché de la sorte, il n'aurait sans doute pas pu donner de réponse satisfaisante. C'était plutôt une question d'habitude.

Lorsque Marat pénétra dans le *Twilight-Bar*, il était près de 21 h 00, une heure normale pour un bar normal. Mais dans l'établissement neuropsychiatrique de Guam, les horaires étaient un peu différents, et la direction s'efforçait de donner à ses patients, qui en général étaient tous pourvus d'un épais compte en banque, tous les agréments de la vie qu'ils pouvaient désirer. Aussi les bars et autres cabarets étaient-ils ouverts sans interruption, animés par trois équipes qui se relayaient. Il arrivait même que, dès midi, des robots serveurs dussent ramener des

clients ivres dans leurs appartements.

Marat arriva juste à la fin d'une danse lascive, et il se demanda pourquoi, au ^{xv}^e siècle, on n'avait pas encore imaginé de spectacles d'un niveau plus élevé que ces vieilles rengaines du passé.

Lorsqu'un groupe de femmes vêtues de costumes grecs antiques jaillit sur la scène, Marat ne put s'empêcher de soupirer. Equipées d'instruments de musique de jazz, trompettes, saxophones et flûtes traversières, elles étaient parfaitement grotesques avec leurs cuirasses et leurs casques étincelants sous les projecteurs. Il fut tout de même rassuré lorsqu'il se rendit compte que tout cela n'était qu'une parodie de la fascination qu'exerçaient toujours les marches militaires et tout ce qui touchait à l'armée sur les instincts les plus primitifs des hommes. Cela le réconcilia aussi quelque peu avec le programme précédent.

Pendant que crépitaient les applaudissements des spectateurs, une sphère énergétique chatoyante se posa près de lui sur le sol. Une ouverture se forma dans l'enveloppe et une voix connue l'invita à monter.

Marat salua Miss O'Neill d'un sourire éclatant.

— Je me demandais si vous aviez oublié notre rendez-vous, dit la jeune femme avec une pointe de reproche dans la voix.

Il la gratifia d'un baise-main impeccable.

— Comment un homme pourrait-il oublier un rendez-vous avec vous, Sarah ? Je suis navré d'avoir été retenu, mais il y a des choses qui doivent être réalisées en leur temps.

Elle rebrancha la programmation de la sphère énergétique destinée à planer dans les airs. Puis, d'un geste coquin, elle le menaça de l'index en souriant.

— Vous autres, les hommes, vous êtes bien tous les mêmes. Vous faites une déclaration d'amour tout en ne pensant qu'à vos affaires !

Marat faillit s'étrangler. Comment Sarah pouvait-elle s'imaginer qu'il allait lui faire une déclaration d'amour ? Mais il se reprit aussitôt. Evidemment, elle plaisantait. Cette femme avait

certainement tout autre chose en tête que s'engager dans une aventure amoureuse avec lui. Il n'en resta pas moins impassible, gardant pour lui seul ses réactions intimes. Adams n'allait plus dormir longtemps et Marat n'avait pas oublié que le ministre des Finances avait lui-même un rendez-vous avec Luby Teschkora.

— L'endroit vous plaît, Sarah ? lui demanda-t-il sans chercher à cacher une expression de dégoût. N'auriez-vous pas envie de m'accompagner ailleurs ?

Miss O'Neill rougit légèrement. Quelle bonne comédienne, se dit le détective.

— Loin de moi la pensée de vous entraîner chez vous ou chez moi, rassurez-vous ! ajouta-t-il avec une certaine brutalité voulue. On raconte que le meilleur programme se donne au *Magic Lantern*. Si nous y allions ?

Sarah approuva d'un air ravi.

— J'en ai déjà entendu parler en effet, Jaguar. Mais... (elle eut un frisson, et Marat n'aurait pas su dire si c'était authentique ou simulé) on y travaille avec des effets parapsychiques et paraphysiques. Il paraît que c'est un spectacle à vous faire dresser les cheveux sur la tête !

Marat se mit à rire.

— Moi qui ai toujours rêvé d'avoir les cheveux qui se dressent sur la tête ! Alors, nous y allons ?

Sarah approuva, ce qui n'étonna pas le détective. Une demi-heure plus tard, ils se retrouvèrent au niveau supérieur de l'établissement, séparés des grands fonds par une simple paroi transparente de plastoblindage.

« La première impression pouvait en effet provoquer une crise d'agoraphobie chez le commun des mortels », constata Marat en faisant des yeux le tour de la coupole. Des projecteurs infrarouges éclairaient le fond de l'océan et permettaient d'en pénétrer les mystères jusqu'à environ mille mètres. Des créatures bizarres évoluaient autour de la paroi transparente, attirées par le rayonnement infrarouge comme les moustiques par la lumière. Les habitants des grands fonds n'avaient pas grand-chose de commun avec

les poissons généralement connus. La forme de leur corps était marquée par l'énorme pression de l'eau à ces profondeurs et un combat sans merci contre les conditions de vie qu'elle entraînait, sans oublier l'obscurité totale. Une gueule immense laissait souvent présager un corps non moins immense ; mais souvent aussi, la gueule était la partie la plus importante du corps, à quelques exceptions près chez lesquelles un estomac hypertrophié dominait l'anatomie.

Jean-Pierre Marat était habitué aux formes de vie les plus grotesques. Aussi les habitants des grands fonds n'eurent-ils pas l'heur de susciter chez lui un intérêt démesuré. En revanche, ce qui l'intéressait plus que tout, c'était ce que l'on ne pouvait pas voir : la surface du continent englouti, Lémuria, cachée sous plusieurs centaines de mètres de dépôts.

Il ferma les yeux tandis que la coupole s'enveloppait d'un champ antigravifique et que les loges sphériques brillantes entamaient une danse endiablée. Sarah serrait le bras de son compagnon. Effrayée, elle gardait les yeux fixés sur le sol, qui devenait brusquement le plafond, pour reprendre à la seconde suivante sa fonction initiale.

Marat lui sourit.

— Rassurez-vous, Sarah. Nous sommes en apesanteur, nous ne pesons plus rien, et nos sphères pas davantage.

Dans ces conditions, le comportement des sphères est naturel. Faites attention, s'il vous plaît !

Il se cala brusquement dans son fauteuil-contour. Aussitôt, la sphère fit demi-tour, et ils eurent l'impression que les murs, le plafond et le sol tournaient à toute allure à l'extérieur de la coupole. L'impression fut encore renforcée lorsque leur regard rencontra les parois rocheuses nues de l'abîme des grands fonds qui se dessinaient à la limite extrême du champ visuel. Il n'y avait plus de végétation sous-marine à cet endroit ; les vallées et les plaines ressemblaient aux vastes déserts qui couvraient autrefois la surface de la planète. Mais depuis quelque temps, l'homme avait commencé à manipuler la flore océanique. Des plantes génétiquement transformées qui peuplaient normalement les eaux proches des côtes s'étaient établies dans quelques endroits éclairés par les rayons infrarouges autour de la coupole centrale de l'établissement psychiatrique. Ces jardins artificiels étaient encore peu fournis, car les plantes périssaient rapidement sous la pression extrême de l'eau. Dans un demi-siècle

peut-être, elles auraient réussi à s'adapter ; l'endroit deviendrait sans doute un véritable paradis.

Sans transition, la pesanteur revint. En même temps, la programmation des sphères antigrav se réactiva et l'environnement retrouva son aspect normal.

Miss O'Neill par contre semblait ne s'être rendue compte de rien. Elle continuait à étreindre Marat et à se serrer plus fort encore contre lui.

Il respira de soulagement lorsqu'il trouva une bonne raison pour l'écarter de lui sans la vexer. Une des ouvertures murales vomit une nouvelle loge sphérique. On distinguait parfaitement les deux occupants à travers l'enveloppe semblable à une bulle : Luby Teschkora et Homer G. Adams.

Comme il fallait s'y attendre, une deuxième sphère se détacha de l'ouverture et s'arrêta au-dessus de celle du chef de la C.G.C. McKay était à son poste. Et son compagnon n'était autre que le chef de l'Interstellar Trading Corporation, Clinton Ferbyd.

— Vous permettez que je dirige manuellement notre sphère pendant un bref instant, Sarah ? demanda Marat. Là-bas arrive un de mes amis, et je voudrais lui dire quelques mots.

Sarah O'Neill accepta sans hésitation. Mais dès qu'elle reconnut Roger McKay, son regard se figea.

Jean-Pierre Marat était content. Pendant quelque temps, il serait débarrassé des avances de cette femme encombrante dont tout le comportement cachait quelque chose de suspect.

*

* *

Le lendemain matin, Marat fut réveillé par le bourdonnement du visiophone. Tout endormi encore, il activa l'appareil placé près de son lit.

Sur l'écran, le regard ironique des yeux d'albinos d'Atlan lui souriait. D'un seul coup, il retrouva tous ses esprits.

— Excusez-moi, Monsieur ! s'empressa de dire le détective. Je vais m'habiller en vitesse et...

— Allons donc, vous n'avez vraiment pas besoin de vous excuser, Marat, répondit l'Arkonide sans perdre son sourire. J'ai déjà entendu parler des horaires fantaisistes de Guam.

Soudain, Marat se rendit compte qu'Atlan lui parlait par l'intermédiaire du visiophone réservé aux communications internes de l'établissement. Les dix mille mètres d'eau qui surmontaient le complexe de santé nécessitaient pour les communications avec le monde extérieur des télécoms à impulsions laser ou des hypercoms fonctionnant à une vitesse supraluminique. Bref, l'amiral Atlan se trouvait à l'intérieur de l'établissement.

L'Arkonide put suivre sur la physionomie du détective le fil de ses déductions, et il sourit derechef.

— Je vois que vous avez compris, mon cher Marat. La raison de ma présence ici, c'est que je me faisais du souci pour le ministre des Finances de l'Empire. Comment se porte notre génie ?

Marat ne réussit pas à retenir un ricanement moqueur, et aussitôt, Atlan fronça les sourcils d'un air méfiant.

— Oh ! s'empressa de répondre le détective. Il va déjà beaucoup mieux. (Tellement bien, ajouta-t-il en pensée, qu'il s'intéresse aux femmes !) Pourquoi n'allez-vous pas lui rendre visite tout simplement ?

— Qu'est-ce que vous avez contre moi ? demanda Atlan d'un air soupçonneux. Pourquoi voulez-vous m'éliminer ?

Marat fixa l'amiral d'un regard sidéré, puis il se mit à éclater de rire.

— Ah bon, je comprends ! Vous pensez aux mesures de sécurité que j'ai prises pour assurer la protection de Monsieur Adams contre les visites inopportunes ? Vous n'avez rien à craindre : sans doute ne pourriez-vous pas vous introduire dans son appartement, mais de

toute façon, vous ne risquez pas d'être surpris par des pièges énergétiques mortels, ça n'existe pas ici. Nous autres, détectives spatiaux, nous avons des méthodes plus humaines pour protéger nos clients. Par contre, si vous voulez venir chez moi auparavant, je vous recevrai bien volontiers, Monsieur. Je vous demande juste un petit moment pour me rendre présentable.

Atlan acquiesça de la tête. Quelques minutes plus tard, on sonna à la porte des détectives. Marat avait eu le temps de mettre sa robe de chambre et de se coiffer. Il précéda le chef de l'O.M.U, à travers son vaste appartement jusque dans la luxueuse salle de séjour.

Une voix chantait du côté de la salle de bains.

— McKay ! cria Marat.

Le chant s'éteignit.

Peu après, Roger McKay apparut sur le seuil de la porte de la salle de bains. Il salua Atlan de la main, sans paraître le moins du monde gêné de sa nudité.

— J'arrive tout de suite !

— Si vous permettez, j'aimerais bien m'habiller aussi, dit Marat. Je suppose que vous désirez vous entretenir avec Monsieur Adams et nous deux ?

— Exactement, répliqua Atlan. Prenez votre temps, Marat. Je crois que j'ai encore besoin d'un peu de repos.

Là-haut, tout va sens dessus dessous. Mais nous verrons cela plus tard. Commencez par vous habiller.

Au bout de cinq minutes seulement, Jean-Pierre Marat était prêt. Il portait un pantalon bleu clair et une tunique blanche qui faisait ressortir son teint basané.

Quant à Roger McKay, il avait enfilé une simple culotte de peau écarlate et une veste jaune ornée de plaques métalliques. Il serra la main d'Atlan en souriant et lui proposa d'un air légèrement embarrassé :

— Puis-je vous offrir un whisky, Monsieur ?

— Je préférerais un jus de fruit. Je ne bois jamais d'alcool dans la journée. Mais si vous avez envie d'un whisky, je vous en prie, ne vous gênez pas... !

— Envie ? répéta McKay sur un ton de reproche. Je meurs de soif, Monsieur !

— Et vous croyez que l'alcool est le meilleur remède contre cette maladie ? demanda Atlan dubitatif.

— Tuer le mal par le mal, voilà la solution ! riposta McKay d'un air plein de dignité. Un homme digne de ce nom... (Il réussit même à rougir.) Oh, excusez-moi, Monsieur. Je ne voulais pas vous vexer.

— Ne craignez rien, il en faut plus pour me vexer, riposta Atlan sur un ton légèrement pincé.

Marat apporta un plateau avec du café aux senteurs envoûtantes et s'assit en face de son visiteur.

— Ne vous laissez pas insulter par ce garçon, dit-il comme pour s'excuser. McKay appartient à ce type d'hommes qui ne se sentent pas bien lorsqu'on leur manifeste de la sympathie-exception faite des femmes bien entendu. Ceci mis à part... (Il baissa le ton et s'assura que son associé*ne pouvait pas l'entendre) c'est mon meilleur collaborateur. Je peux lui faire entièrement confiance.

— Je connais ce type d'homme, Marat, affirma Atlan. Mais revenons à nos moutons. Parlez-moi plutôt de la santé d'Adams et des progrès de sa guérison.

Marat le mit au courant de tout ce qu'il s'était passé depuis leur arrivée dans la maison de santé, et aussitôt, l'Arkonide se détendit visiblement.

— Voilà qui me rassure. Mais tous ces incidents me donnent tout de même à réfléchir. Est-ce que vous comprenez pourquoi la danseuse qui était un agent de la Défense Galactique a été tuée et pourquoi on a essayé de neutraliser McKay ?

Marat hocha la tête.

— Non, et j'aimerais bien comprendre, moi aussi, Monsieur. Si je réfléchis d'une façon objective, j'en viens à la conclusion que ces deux incidents devaient servir à me nuire à moi. Si quelqu'un en voulait à la personne d'Adams, il ne chercherait pas à attirer l'attention sur lui par quelques incidents dignes d'un profane.

Atlan garda le silence pendant quelques minutes. Sa physionomie s'était assombrie et son regard semblait figé sur un point du plancher. Lorsqu'il releva la tête, Marat crut y lire une sorte de méfiance. Le détective possédait une assez grande connaissance des hommes pour être sûr de son appréciation.

Le problème était de savoir de qui se méfiait Atlan...

*

* *

Une demi-heure plus tard, le ministre des Finances fit son apparition dans l'appartement de Marat. Il paraissait d'excellente humeur. Aussitôt, il se fit décrire par l'Arkonide la situation de l'Empire solaire.

Elle n'était pas brillante, loin s'en fallait.

Le 11 décembre avaient été ouverts partout sur la Terre et sur les autres mondes de l'Empire des comptes de contrôle étatiques. Cette mesure garantissait aux citoyens moyens et aux négociants la stabilité de leurs revenus, qui ne pouvaient pas être dévalués, même si plus tard une réforme radicale de la monnaie s'imposait.

Mais elle ne suffisait pas à résoudre le problème principal. La fausse monnaie continuait à se répandre à flots dans les caisses par des canaux indécélables, des billets de banque qui paraissaient aussi authentiques que s'ils sortaient des rotatives de la Banque Centrale. Il était impossible de les distinguer des vraies coupures, même avec les méthodes d'investigations les plus raffinées. Seul le contrôle des numéros de séries permettait d'avoir une idée du volume d'argent falsifié encore en circulation.

Le commerce galactique de l'Empire solaire était tombé au niveau des affaires compensatrices, autrement dit à celui du troc, puisqu'aucun des peuples étrangers n'était disposé à accepter les billets de banque terraniens.

Malgré tout, on était parvenu à sauver l'industrie solaire de l'effondrement. Les usines étaient au moins en mesure de payer leur personnel, ouvriers et employés, par l'intermédiaire des comptes de contrôle sur lesquels ils viraient les salaires sans les convertir en argent liquide, mis à part le minimum nécessaire aux familles pour vivre. Mais l'Etat avait dû contracter des dettes partout, auprès des fournisseurs, des sous-traitants et des fabricants de produits finis, et même des supermarchés qui ne consentaient à vendre leurs marchandises qu'en contrepartie de valeurs réelles, telles des actions d'Etat et du métal catalytique hypercom-primé. Tout cela signifiait évidemment la vente totale de toutes les réserves d'Etat. Même une fois assurée la stabilisation définitive de la monnaie, il ne fallait pas espérer que les finances de l'Empire aient retrouvé leur équilibre avant au moins un siècle.

— Les batailles les plus acharnées de ces derniers temps, fondées surtout sur la mise en œuvre de matériel hyperso-phistiqué, conclut Atlan, n'ont pas saigné aussi fort l'Empire, et de loin, que cette invasion de fausse monnaie. (Sa physionomie trahit soudain une fatigue et une lassitude extrêmes.) Pratiquement toute notre conception politico-militaire vient de recevoir le coup de grâce ; personne ne croira plus jamais à l'avenir qu'une flotte gigantesque et les armes destructrices les plus terrifiantes suffiront à protéger un empire stellaire.

Jean-Pierre Marat approuva d'un signe de tête. Il connaissait suffisamment l'Arkonide pour pouvoir se faire une idée des sentiments qu'il éprouvait à cette heure tragique. L'amiral avait toujours été partisan d'une force armée puissante. Il représentait une époque réactionnaire sur le plan militaire, pour qui la guerre n'était qu'une forme plus dure de la diplomatie et qui se grisait du nombre de vaisseaux spatiaux ennemis anéantis, de bases éliminées et de systèmes solaires conquis.

Manifestement, cette époque était révolue. Tout au moins, il semblait que l'offensive de la fausse monnaie lancée par les Maîtres Insulaires ait obligé les personnalités marquantes de l'humanité à changer leur façon de penser. Tout ce que Marat espérait, c'était que la nouvelle mentalité demeurerait, même une fois surmontée la crise

actuelle.

Homer G. Adams écouta les explications de l'amiral avec une physionomie totalement inexpressive. Lorsqu'Atlan eut terminé son rapport, il posa les coudes sur la table et joignit les mains.

— Vous aimeriez bien me voir reprendre ma place, Atlan, n'est-ce pas ? dit-il.

— En effet, répondit l'Arkonide sans hésiter. Mais d'un autre côté, nous ne tenons pas à voir revenir un ministre des Finances qui n'ait pas retrouvé le plein usage de ses facultés. En d'autres termes : je voulais me convaincre que vous étiez bien sur la voie de la guérison.

— Je le pense, répliqua Adams. Le spécialiste le plus réputé de neurochirurgie psychovégétative me traite tous les jours pendant huit heures. J'ai l'impression que l'on me reconstruit l'âme et le corps de l'intérieur dans les moindres détails. « De l'intérieur », c'est-à-dire, en partant du cerveau. Chaque cellule nerveuse est régénérée. Vous allez voir, Atlan : quand je reprendrai mon service, nous rattraperons toutes nos pertes financières en l'espace d'une année.

L'amiral ne fit aucun commentaire sur cette déclaration. Il était loin de partager l'optimisme d'Adams. Une catastrophe économique et financière de l'envergure de celle à laquelle l'Empire était confronté laisserait des traces qui ne s'effaceraient pas en quelques années seulement.

Il se leva et tendit la main à Homer G. Adams.

— Nous nous reverrons encore une fois un peu plus tard. Je passerai toute la journée ici. D'ici là, je vous souhaite bon courage.

Après le départ d'Atlan, Marat fit un signe imperceptible à son associé.

Roger McKay savait ce que cela signifiait. Il suivit le chef de l'O.M.U, sans en avoir l'air, d'une façon tellement discrète qu'au bout de cinq minutes, deux hommes s'approchèrent de lui, le prirent chacun par un bras et l'entraînèrent dans un appartement vide. Une fois les présentations faites, il fut autorisé à repartir librement.

— Tout va bien, annonça-t-il à son chef et associé par micro-

intercom. Atlan a amené quelques-uns de ses hommes les plus capables. A un poil près, je passais au psychodélieur. Inutile de nous faire de souci pour sa sécurité.

Marat poussa un soupir de soulagement. Adams en revanche faisait grise mine. Le ministre des Finances n'avait pas l'air d'apprécier cette invasion d'agents de toutes sortes venus de côtés les plus divers dans la maison de santé de Guam. Il se leva brusquement. Pendant quelques instants, il toisa Marat des pieds à la tête, et finit par sourire gentiment.

— Aujourd'hui, c'est votre tour de me surveiller, n'est-ce pas ?

— Exactement, approuva Marat.

Il attendit avec une certaine curiosité la proposition qu'al-lait lui faire Adams.

— Alors suivez-moi, je vous prie, déclara-t-il. Montrez-moi l'un des petits sous-marins de chasse. J'aimerais bien aller moi aussi à la chasse sous-marine, tout comme votre associé.

Jean-Pierre Marat réfléchit un bref instant sur le bien-fondé de cette demande, et finit par conclure qu'il ne pouvait empêcher le chef de la puissante C.G.C, d'aller à la chasse sous-marine s'il en avait envie. D'autant plus que ce genre de sport avait des effets bienfaisants en cours de traitement neurovégétatif.

— D'accord, Monsieur, dit-il posément. Suivez-moi.

*

* *

Atlan n'était pas venu à Guam uniquement pour Adams. Au cours des jours précédents, il avait passé de longues heures à discuter avec les conseillers financiers et économiques de Perry Rhodan et s'était lui-même engagé pour la première fois dans la bataille politico-économique. S'imposa alors à lui la nécessité de parler à un homme important qui séjournait également dans l'établissement psychiatrique de Guam.

Il rencontra Clinton Ferbyd dans les jardins sous-marins de la coupole. Le patron de l'I.T.C. nageait dans l'une des nombreuses piscines en compagnie de trois jeunes femmes. Il avait l'air de bien s'amuser. Atlan s'assit sur l'un des bancs placés en bordure de la piscine. Il écouta chanter les oiseaux, respira le parfum, rare pour lui et qui lui manquait beaucoup, de l'herbe chauffée aux rayons du soleil et ne sentit pas venir la fatigue qui commençait à le submerger.

Lorsqu'il s'éveilla, les trois jeunes femmes de la piscine l'entouraient. Elles étaient vêtues de mini maillots de bain et semblaient s'amuser beaucoup, elles aussi.

— Mon Dieu, dit la plus petite, s'il ne portait pas un vrai complet masculin, on pourrait le prendre pour une femme...

— Bonté divine, soupira la seconde. Ces cheveux longs, et teints en plus ! Et ces yeux rouges comme ceux d'un Arkonide !

— Autrefois il y avait les Beatles, compléta la troisième. Ces gars-là aussi avaient des cheveux longs. (Elle s'installa sur le bord du banc et passa sans se gêner la main dans les cheveux d'Atlan.) Serais-tu un Beatle, toi aussi, petit ? conclut la troisième.

Cette fois, c'en était trop. Si la naïveté des demoiselles l'avait déridé pendant un instant, s'entendre appeler « petit » ne lui convenait pas du tout. Il se leva d'un bond, saisit la jeune fille par la taille et la jeta dans l'eau sans crier gare.

— Eh ! Il ne manque pas de force, ce garçon, il faut bien le reconnaître ! s'exclama la plus jeune.

Mais devant l'air furieux du « garçon », la petite préféra se sauver sans demander son reste.

La tête de Ferbyd émergea de l'eau derrière la victime d'Atlan.

— Où est-il, ce jeune homme qui t'a..., commença-t-il, puis son visage se figea en reconnaissant Atlan.

L'amiral ne put s'empêcher d'éclater de rire. Toute sa colère s'était envolée devant la physionomie ahurie de Ferbyd.

— Allons, Ferbyd, sortez de là ! Sinon j'ai peur que vous ne preniez

racine !

Clinton Ferbyd se secoua et retrouva l'usage de la parole. Il repoussa la jeune fille dans l'eau et remonta sur le bord de la piscine.

— Je vous présente mes excuses, Monsieur, dit-il en hâte. Si ces trois filles se sont mal conduites à votre égard, je leur donnerai la fessée, comptez sur moi !

Généralement, Atlan s'efforçait de faire preuve de tolérance, mais cette fois, il était profondément choqué qu'un homme marié tel que Clinton Ferbyd fit preuve d'une telle familiarité avec trois jeunes filles, lesquelles, il fallait bien le dire, ne se conduisaient pas tout à fait comme des personnes bien élevées !

Le chef de l'I.T.C. se mit à rire à son tour, sans raison apparente.

— Je vous présente Anyra, Mondy et Aplora, Monsieur. Mes trois filles. A quoi pensiez-vous donc ?

Ce fut au tour d'Atlan de rester figé comme une statue.

— Je crois que c'est moi qui vous dois des excuses, Ferbyd, murmura-t-il embarrassé. Pour le vilain soupçon qui m'est venu à l'esprit.

— Dans ce cas, nous sommes quittes, reprit Ferbyd en souriant. Car je n'ai pas l'impression que vous vous soyez comporté comme un gentilhomme à l'égard de mes filles, n'est-ce pas ? Que vous ont-elles fait ?

— Elles m'ont traité de « Beatle »... à cause de mes cheveux longs. Cela m'a choqué, car à l'époque des Beatles, je me souviens bien, ces espèces de fous...

— Doucement, l'interrompit Ferbyd. A l'époque des Beatles, vous étiez déjà un vieux monsieur, du moins sur le plan de l'expérience. Personnellement, je les admire beaucoup : ces jeunes gens qui refusaient les traditions réactionnaires ont beaucoup contribué à l'unité de l'humanité. C'est exactement la même chose de nos jours. Vous connaissez « Les Monstres » ? Ils ont adopté ce nom parce qu'ils veulent protester contre la politique militaire de l'Empire, et leurs chansons se sont répandues sur toutes les planètes habitées par des

hommes.

Atlan fronça les sourcils.

— Comment, Ferbyd, vous approuvez cela ? Vous, un homme d'affaires interstellaire, vous devriez bien savoir que...

Il s'interrompit, prenant soudain conscience des conséquences de la catastrophe économique que subissait actuellement l'Empire.

— Peut-être y a-t-il en effet quelque chose de bon dans ce que chantent ces jeunes. Mais je vous laisse tout de même à penser à ce qu'il se passerait si les hommes n'étaient pas prêts à combattre pour la sécurité de l'Empire : ce serait notre déclin à tous.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur pour nous, les hommes, Monsieur, répliqua Ferbyd sans se départir de son sourire. « Les Monstres » sont partisans de l'expansion de l'humanité. Ce qu'ils refusent, c'est que des armes physiques soient utilisées quand on peut davantage obtenir par les armes de l'esprit — et cela est valable pour presque toutes les querelles !

La voix de Ferbyd s'était durcie. Atlan se rendit compte qu'il avait devant lui un homme qui pourrait un jour donner à la politique de l'Empire une orientation décisive et — aussi curieux que cela parût — il s'en réjouit.

— En réalité, ce n'était pas précisément le sujet que je voulais aborder avec vous, déclara-t-il. Quand pouvons-nous nous retrouver ?

Clinton Ferbyd jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Pour l'instant, ce n'est pas possible car l'heure de mon traitement approche. Aussi je vous propose de nous rencontrer au restaurant chinois à treize heures. On y mange très bien pour un prix raisonnable.

— D'accord pour le restaurant chinois à treize heures, Ferbyd.

CHAPITRE V

Le sas se referma sur son joint (l'étanchéité avec un bruit sourd. D'énormes jets d'eau jaillissaient des tuyères de bâbord et de tribord et frappaient la coque du Dwarf, le petit sous-marin, dans un fracas de tonnerre.

Jean-Pierre Marat était assis dans un confortable fauteuil-contour devant le pupitre de commande du poste central. Il expliquait à Homer G. Adams, installé à côté de lui, le pilotage de l'engin, au demeurant très simple.

— Ces petits biplaces n'ont pratiquement plus rien de commun avec les submersibles des siècles précédents. Ils sont construits spécialement pour les opérations à partir des bases des grands fonds. Celui-ci, réservé à la chasse sous-marine, est relativement facile à piloter, même pour un profane.

Il appuya sur une touche lumineuse rouge, qui aussitôt passa au vert.

— Tant que la lumière verte brille, vous n'avez pas à intervenir dans le pilotage, expliqua-t-il à son élève. Une positronique entièrement automatique suit le cap pour lequel elle est programmée. Et vous n'avez même pas besoin de programmer vous-même le cap. La maison de santé tient à la disposition de ses clients plus de vingt mille logiciels différents. (Il ne put s'empêcher de sourire d'un air méprisant, car ce qu'il avait à dire maintenant dépassait déjà, à son avis, la limite de la décadence.) Au cas où vous avez l'intention de chasser un animal précis, il vous suffit de composer son nom sur le clavier. Vous trouverez dans ce catalogue la nomenclature de tous les animaux de la faune des grands fonds.

Ils se penchèrent ensemble sur le catalogue tridimensionnel sur lequel les animaux apparaissaient en projection, avec leur nom inscrit au-dessous de l'image.

— Je tape le nom du *lamprotoxus flagellibarba gigantea*. C'est un animal dont on ne connaissait jusqu'à ces dernières années que l'espèce la plus petite et la plus banale, qui ne mesurait que vingt centimètres au maximum. L'espèce *gigantea* en revanche peut atteindre une longueur de neuf mètres. Notre petit Dwarf entrerait

tout entier dans sa gueule.

Marat tapait très vite ; ce genre d'appareil ne lui posait aucun problème.

Il y eut un triple signal sonore, puis un point vert s'alluma près de l'image du lamprotoxus, ce qui indiquait l'enregistrement de la programmation.

— A partir de maintenant, déclara Marat tandis que les sas s'ouvraient et que le petit submersible de douze mètres de longueur et de quatre mètres de diamètre jaillissait des entrailles de la base, la positronique place automatiquement le Du-J-009 sur un cap qui le conduira à l'endroit voulu. C'est un des endroits où les sondes d'observation qui opèrent sans relâche ont repéré un lamprotoxus ces derniers jours. Là commence la chasse avec le matériel disponible, sonar, ultraviolet, détecteur de corps solides et projecteur d'appât. Dès qu'un lamprotoxus sera repéré, le Du-J-009 se dirigera automatiquement vers sa proie et la paralysera en la frappant d'un narco-radiant de type bioposi. Le « courageux » chasseur pourra alors choisir ce qu'il préfère : le pêcher au filet ou au harpon, ou le tuer à la mini-torpille.

— Pourquoi ce cynisme ? demanda Adams. Tous ces moyens de haute technique ne font que servir la sécurité de l'humanité !

— La sécurité des bourreaux, vous voulez dire, Monsieur Adams ? ne put s'empêcher de corriger Marat, en cédant à une impulsion. Si vous voulez mon avis, je trouve qu'il faudrait autoriser la chasse sous-marine uniquement à ceux qui sont capables de respecter les lois de la cynégétique.

— Okay ! répliqua Adams. Mais alors, expliquez-moi, s'il vous plaît, ce que vous entendez pas les « lois de la cynégétique ».

La physionomie de Marat s'éclaira.

Il débrancha le pilotage automatique et activa les touches manuelles. Entre-temps, l'embarcation avait atteint la haute mer ; elle se trouvait à six cents mètres environ de sa base.

Marat brancha le propulseur à impulsions. Le sous-marin effilé, à la coque de terkonite moléculairement densifiée, bondit vers l'avant pour atteindre en une minute la vitesse de deux cent cinquante

kilomètres à l'heure. Des formations rocheuses bizarres apparurent dans leur champ visuel, pour disparaître aussitôt. Des bancs de poissons aux reflets argentés ou bleuâtres glissaient sur le petit écran panoramique.

Tout d'un coup, un détecteur s'activa. Sur un écran rond apparut la silhouette d'un poisson aux couleurs vives, vert, jaune et rouge. Une immense gueule ouverte montrait de longues dents aiguës comme des dagues. Le monstre fendait un banc de poissons à photophores et engloutissait tout ce qui se présentait à lui.

— Est-ce... ? commença Adams en bredouillant.

Marat se mit à rire d'un air moqueur.

— Un lamprotoxus géant, parfaitement ! (L'écran indiqua ses mensurations.) A vrai dire, il n'atteint pas les dimensions maximales de certains de ses congénères, mais quarante-cinq mètres représentent déjà une longueur respectable.

Il freina lorsque la distance qui les séparait du terrible prédateur se limita à un demi-kilomètre. Le submersible effectua une vaste courbe autour de sa proie. Les ailerons de tête du monstre se détachaient nettement ; ils mesuraient plusieurs mètres de longueur et rappelaient les pattes avant atrophiées des otaries.

A cent mètres environ du lamprotoxus, le sous-marin se blottit presque sans bruit sur le fond de l'océan et disparut dans un tourbillon de vase. Lorsque le nuage se fut dissipé, seule la tourelle plate était visible.

— Le voilà qui arrive vers nous ! gémit Adams d'une voix contenue.

Marat approuva d'un air très satisfait.

— C'est évident, Monsieur. Il nous a repérés, lui aussi. Comme il est beaucoup plus gros que notre petite embarcation, et que, chez nous, seule la tourelle émerge de la vase, il se sent supérieur à nous. Il faut que je me dépêche, sinon je ne pourrai plus sortir.

Marat se hâta de changer de vêtement et enfila une combinaison de tissu synthétique souple dont il boucla le casque.

— Bien entendu, cette combinaison ne m'empêcherait pas d'être broyé si elle ne possédait pas un micro-générateur capable d'élever un écran énergétique. Le problème de la chasse dans les grands fonds consiste seulement... (il saisit la hampe du harpon à choc électrique) ... à manipuler le propulseur, l'écran énergétique et le harpon pour qu'ils travaillent ensemble. La moindre fausse manœuvre, et le harpon se brise sur l'écran protecteur, donc je me retrouve désarmé. Ou bien le poisson me frappe d'un tel coup de sa queue que l'écran se comprime. Dans un cas comme celui-là, je pourrai être heureux si je m'en tire avec seulement quelques fractures... Bon, voilà, je suis prêt. Je sors, Monsieur !

Il se glissa vers le haut à travers le conduit de la tourelle. Arrivé dans la chambre d'éjection, il activa la sphère de l'écran énergétique tandis que, pendant ce temps, la pression à l'intérieur de la chambre montait à une valeur supérieure d'environ dix atmosphères à celle de l'eau environnante.

Le moment de l'éjection avait sonné. Avec une vitesse d'expulsion de cent kilomètres à l'heure environ, Marat fut propulsé à l'extérieur. Mais l'énorme pression de l'eau eut tôt fait de freiner son élan.

En bout de course, il se retrouva à près de quatre-vingts mètres au-dessus de la tête du monstre marin.

Le lamprotoxus nagea à proximité de la tourelle du Dwarf. Il agita ses ailerons de tête et finit par dégager le pont de la vase qui le recouvrait. Puis il attendit quelques minutes, parfaitement immobile.

Soudain, il laissa retomber sa tête sur la tourelle avec la puissance d'un marteau-pilon.

En voyant l'embarcation s'incliner à bâbord, Marat sursauta d'effroi. Il n'avait pas enseigné le pilotage manuel au ministre des Finances. Si Adams perdait la tête, enfermé dans le poste central, on pouvait s'attendre à une catastrophe. De l'endroit où il se trouvait, Marat n'avait aucun moyen d'intervenir. Sans la volonté et l'ingéniosité du pilote occasionnel, il n'aurait plus jamais le moyen de revenir à l'intérieur du sous-marin.

Il étouffa un juron et dirigea sa sphère énergétique vers le fond. La gueule de son harpon électrique émergeait de la lucarne variable ouverte dans son écran protecteur, pointée sur la nuque du lamprotoxus.

L'animal reparti à l'attaque de la tourelle. Marat vit se briser une des sondes — une sonde en terkonite !

Juste au moment où le détective appuyait l'index sur la détente de son arme, le lamprotoxus changea de position. Son long corps exécuta une vaste courbe avec l'élégance que donne la facilité. L'éclat vert-jaune de sa partie supérieure s'intensifia. Les mouvements de la queue étaient aussi d'une rare élégance.

Marat sentit une sueur d'angoisse lui inonder le front. Le coup de queue avait atteint la tourelle, et lorsque la vase se redéposa, on n'en voyait plus trace.

Il ne pouvait plus désormais se permettre d'attendre une occasion favorable ! Il déclencha une salve de douze projectiles à choc électrique, s'efforçant de frapper l'œil bleu cerné de rouge de l'animal, mais il n'arriva plus à distinguer s'il avait frappé la cible au bon endroit.

Le lamprotoxus tournoya sur lui-même d'un mouvement coulant. Les ailerons fouettèrent de nouveau la vase, puis l'animal prit la fuite et disparut dans une gorge rocheuse.

A toute allure, Marat émergea de la vase. Ses détecteurs de matière cherchèrent le sous-marin... et ne le localisèrent point. Complètement décontenancé, il ne put qu'enregistrer son absence. Il s'était attendu à retrouver une embarcation endommagée et impossible à piloter, mais pas le vide !

Dans son désespoir, il se rappela le canal codé qu'avaient l'habitude d'utiliser les agents de la Défense Galactique et ceux de l'O.M.U, lorsqu'ils opéraient ensemble. Atlan séjournait dans la maison de santé, et il était probable qu'au moins un de ses gardes du corps surveillait constamment ce fameux canal secret.

Jean-Pierre Marat régla son télécom et commença à lancer ses appels.

*

* *

Une heure auparavant, Atlan et Clinton Ferbyd s'étaient retrouvés au restaurant chinois...

Pendant qu'ils attendaient leur déjeuner, Atlan expliqua à son compagnon les mesures qu'allait prendre incessamment l'Administration centrale de l'Empire pour arriver à stabiliser la monnaie.

Ferbyd l'écouta avec attention. Il n'était pas précisément ravi du rôle que l'Administration centrale voulait lui confier, mais Clinton faisait partie des quelques grands chefs d'entreprises qui, en plus de leur génie des affaires, avaient conservé un certain idéalisme. Ce fut la raison pour laquelle il donna son accord.

Puis on leur apporta leur repas, et ils déjeunèrent en silence. Ferbyd savourait avec délectation les spécialités chinoises qu'il aimait. Il avait la faculté de déconnecter totalement en toutes occasions. Atlan, en revanche, jouait distraitemment de ses baguettes.

Pour clore le repas, une jeune Eurasienne ravissante vint leur proposer du saké tiède et de longues cigarettes vertes imprégnées d'un stimulant inoffensif. Mais ni l'un ni l'autre n'accepta. On ne mélange pas le travail et le plaisir.

Clinton eut un sourire ambigu lorsque la jeune fille se fut éloignée.

— Je crois que Monsieur Adams vient souvent ici et ne dédaigne pas ces cigarettes... !

Atlan leva les yeux vers lui.

— Adams ? Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

Ferbyd se pencha sur la table et murmura derrière sa main :

— Soit dit entre nous, le ministre des Finances m'a choqué hier soir lorsque je l'ai vu planer à travers les salles plus ou moins obscures de la *Magic Lantern* en compagnie d'une superbe infirmière. J'ai d'abord cru à un hasard, car, après tout, dans mon milieu, personne n'ignore qu'Adams n'est pas attiré par les femmes. Mais Monsieur McKay, qui m'a invité à la *Magic Lantern*, m'a convaincu que le vieux fripon courait pour de bon derrière les jupons de Miss Luby Teschkora.

Atlan blêmit. Ses mains s'agrippèrent au bord de la table avec une telle force qu'il en arracha un morceau du revêtement plastifié. Ses yeux étincelèrent et s'humidifièrent, ce qui, chez les Arkonides, était toujours un signe de profonde émotion.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, Ferbyd ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Clinton Ferbyd jeta sur son compagnon un regard sidéré.

— Oui, absolument sûr. Certes, Adams se donne beaucoup de mal pour essayer de cacher ses sentiments derrière un masque d'amitié purement platonique, mais pour quelqu'un qui est un connaisseur en la matière, la concupiscence se lit sur son visage à livre ouvert.

Atlan se leva brusquement. A pas rapides, il se dirigea vers la cabine visiophonique. Mais au lieu de composer un numéro, il sortit son micro-télécom et le brancha.

Au bout de quelques secondes, l'un de ses agents répondit.

— Où se trouve Adams ? demanda-t-il.

— il est allé il y a environ une demi-heure au hangar à sous-marins en compagnie de Marat. D'après ce que j'ai appris, ils voulaient tous les deux louer un petit submersible pour partir à la chasse dans les grands fonds.

C'était la nouvelle la plus alarmante qu'Atlan pût entendre.

— Faites appareiller immédiatement un autre sous-marin pour moi ! dit-il vivement. Je descends.

Dix minutes plus tard, le Du-J-008 partit à son tour, piloté par Atlan et un major de l'O.M.U, en civil.

La poursuite fut plus facile qu'Atlan n'aurait osé l'espérer. Chacune des embarcations possédait à bord un émetteur de signaux de localisation à l'aide duquel la position de n'importe quel navire pouvait être déterminée avec une grande précision, y compris celle du Du-J-009.

L'amiral Atlan pilotait lui-même. A la vitesse maximale, le petit

sous-marin pénétra dans les fosses obscures des grandes profondeurs, contourna des barrières de rochers, se glissa dans des tunnels naturels et fila peu de temps après son départ au-dessus d'une étendue de vase désolée.

D'après les indications de l'émetteur de signaux de localisation, le sous-marin d'Adams n'était plus qu'à douze kilomètres de là.

Soudain, le télécom d'Atlan se mit à lancer des appels réguliers, à un rythme très particulier. L'Arkonide frissonna. Il connaissait ce signal sonore, c'était celui du canal codé des agents spéciaux de l'O.M.U. Il requérait la plus grande urgence et le top secret le plus absolu.

Il brancha son appareil. Le visage pétrifié de Marat apparut aussitôt sur l'écran.

— Ici Atlan. Que se passe-t-il, Marat ? Vous êtes dans le sous-marin d'Adams ?

— Non, justement, Monsieur, répondit Marat. Je voulais chasser un lamprotoxus et le submersible est sorti du champ de mon rayon détecteur. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Adams !

— Nous vous rejoignons dans quatre minutes environ, répliqua Atlan. Restez où vous êtes. Pourquoi craignez-vous qu'il soit arrivé quelque chose à Adams ?

— Le lamprotoxus a attaqué notre sous-marin, Monsieur.

Lequel a chaviré et s'est enfoncé dans la vase. Mais il n'a pas pu s'enfoncer à plus de cent mètres en quelques secondes seulement !

— Si le diable s'en mêle, il peut arriver n'importe quoi, Marat. Mais par la barbe des prophètes, dites-moi donc ce que c'est qu'un lamprotoxus et par quel mystère un sous-marin peut-il se retourner ?

Marat lui donna l'explication qu'il attendait, et Atlan hocha la tête.

— Notre ministre des Finances a des idées bien étranges. Tout d'abord, il s'évade de sa cage d'eunuque, qu'il s'est fabriquée lui-même, puis il part à la chasse aux monstres sous-marins. Je suis curieux de savoir ce qui nous attend maintenant !

Il prononça cette dernière phrase avec une sorte de fureur contenue. Mais la seconde suivante allait lui apporter une nouvelle tout à fait inattendue.

Le Dwarf avait réapparu et se rapprochait de la position du détective. Adams appelait déjà Marat par télécom, en prétendant qu'il avait dérivé à la suite de quelques fausses manœuvres.

A ce moment-là, le chef de l'O.M.U, se transforma en un chasseur d'homme froidement calculateur. Il savait qu'il n'y avait aucune preuve venant à l'encontre des affirmations d'Adams. Il fallait qu'il les avale, ou qu'il attende une meilleure occasion.

Atlan prouva alors qu'il était capable de prendre des décisions de grande envergure en l'espace de quelques secondes seulement.

— Remontez immédiatement dans votre sous-marin dès qu'il arrivera près de vous, Marat, ordonna-t-il d'une voix dure. Ne faites pas le moindre reproche à Adams, au contraire, excusez-vous. Il faut qu'il s'imagine que vous croyez tout ce qu'il dit. Et surtout, pas un mot de notre conversation par l'intermédiaire du canal codé, ni du fait que je vous ai rattrapé, n'est-ce pas ?

— Je comprends, Monsieur, répondit Marat.

En fait, il ne comprenait pas grand-chose, mais il connaissait les talents de tacticien d'Atlan dont il fallait obéir aux ordres même s'ils ne paraissaient pas tellement évidents.

Tandis qu'Adams récupérait son garde du corps, Atlan faisait faire demi-tour à son embarcation et reprenait à toute allure le chemin du retour, tout en réglant le microcom qu'il portait à la ceinture. Ce microcom était un hyperémetteur de construction miniature et il fonctionnait exactement comme n'importe quel hypercom normal. C'est ainsi que l'appel d'alarme atteignit le commando d'urgence de la Défense au moment même où il le lança.

L'heure avait sonné de jeter le filet préparé depuis longtemps...

*

* *

Atlan était attendu. Au moment même où il posa le pied sur la piste des glisseurs du port de l'île de Guam, le sol parut s'ouvrir devant lui, et pendant une fraction de seconde, le Lord-Amiral se crut à la porte des enfers.

Il revint à lui dans le glisseur du médecin d'urgence de la sécurité portuaire. Il lui fallut encore quelques minutes pour rassembler ses forces. Pendant ce temps, il demanda à l'un de ses accompagnateurs de lui faire un rapport sur ce qu'il venait de se passer.

Ce qu'il apprit ne le rendit pas plus optimiste. Sur les six hommes qui l'accompagnaient, quatre avaient été tués par l'explosion. Un autre était étendu auprès de lui, sérieusement blessé, et le deuxième survivant, atteint d'une grave commotion cérébrale, se trouvait dans la cabine du glisseur-ambulance. On ignorait encore comment l'ennemi avait réussi à cacher un explosif conventionnel sous le revêtement de plastique de la piste des glisseurs. La présence d'Adams dans la maison de santé de Guam et la visite d'Atlan ayant nécessité un renforcement des mesures de sécurité, personne n'aurait pu s'approcher de la piste des glisseurs par la voie des airs sans être repéré. Cette charge d'explosif n'avait donc pu être placée que par le dessous !

Lorsque le glisseur stoppa devant la clinique du port, Atlan se leva. Le médecin hurla en signe de protestation, mais il l'écarta tout simplement de son chemin. Il se sentait suffisamment fort pour reprendre ses occupations ; son activateur cellulaire avait réduit son besoin de repos au strict minimum. Seul son coude gauche, qui avait reçu un éclat de matière plastique, le faisait encore souffrir. C'est à peine s'il pouvait remuer le bras.

— Bon rétablissement ! cria le médecin au blessé.

Atlan se tourna vers l'officier de l'O.M.U.

— Procurez-vous un véhicule pour nous deux, lui dit-il. Il faut que nous retournions le plus vite possible à Terrania.

Dans les quelques minutes qui suivirent, un glisseur vint se ranger auprès d'eux. Il s'agissait du véhicule particulier du médecin des urgences. Atlan lui promit de le renvoyer aussitôt qu'il serait arrivé à l'aéroport. Puis il s'installa sur le siège voisin de celui de son accompagnateur.

— Allez-y ! ordonna-t-il brièvement.

Il arriva dans la corvette à l'heure précise prévue pour le décollage. L'incident de la piste des glisseurs avait entraîné un retard d'une demi-minute. Autant dire rien, en comparaison de ce que l'ennemi avait espéré de cette intervention intempestive.

Au cours du vol, le Lord-Amiral reçut un message de la commission chargée d'enquêter sur l'attentat. Le président lui annonça que la charge d'explosif avait été placée sous le revêtement de la piste des glisseurs et manipulée par une « taupe » télécommandée. On avait pu suivre jusqu'à huit cents mètres de profondeur le trou de forage creusé selon une pente abrupte, puis les décombres de l'explosion d'une autre charge avaient bouché le chemin aux sondes.

Atlan se mit à rire d'un air rageur.

Ses soupçons ne faisaient que se confirmer. Il se rappela les pensées qui lui étaient venues à l'esprit après le dernier attentat perpétré contre le Stellarque : en réalité, les Maîtres Insulaires, ou plus précisément leurs agents téfrodiens, avaient dû, en vue de la réalisation de leur plan, s'arranger pour remplacer par des doublons quelques-uns des personnages les plus éminents de l'Empire solaire, avant même le lancement de l'opération « faussaire ».

Les récents événements semblaient confirmer cette idée. Malgré tout, il restait encore une foule de points obscurs.

La corvette de l'O.M.U, atterrit sur l'astroport de l'Administration centrale sous la protection de quelques centaines de robots de combat, de plates-formes de surveillance et d'équipes de la division de sécurité, les «Blue Tigers », dotés de glisseurs.

Les « Blue Tigers » étaient des soldats d'élite en provenance de la planète Oxtorne, un monde doté d'une gravita-lion très forte de 4,8 g., d'une pression atmosphérique correspondante et d'un climat capricieux qui oscillait sans cesse d'un extrême à l'autre. Les premiers colons qui avaient occupé cette planète n'avaient pu survivre qu'à l'aide d'un spatiandre adapté aux conditions locales, mais les Oxtor-niens nés après la troisième génération s'étaient parfaitement adaptés à leur planète. Ils étaient en outre dotés d'une constitution d'acier.

L'O.M.U, avaient recruté parmi eux environ cinq cents hommes et cent femmes. Trois cents hommes constituaient le noyau d'élite de la

division des « Blue Tigers », une troupe mixte chargée d'intervenir partout où il s'agissait de protéger des personnalités importantes. Ils venaient d'arriver à Terrania pour assurer la sécurité du Stellarque contre toute tentative d'attentat.

Dans son glisseur blindé, Atlan passa entre deux rangées de véhicules de la division des « Blue Tigers ». Il se sentait tout petit en comparaison des soldats oxtorniens, bien que ceux-ci ne fussent guère plus grands que lui. Mais à voir leurs visages impénétrables, comme taillés dans le granit, leurs larges épaules et les radiants à impulsions de quatre-vingt-dix kilos qu'ils tenaient dans leurs mains, on avait vraiment l'impression de se trouver en présence de cyclopes préhistoriques.

Atlan reconnut tout de suite les signes de l'état d'alerte lorsqu'il suivit l'allée de Krest qui menait à la coupole gigantesque de l'Administration centrale. Non pas que l'état d'alerte eût été officiellement proclamé. Mais les commandos d'urgence en stationnement sur les ponts, sur les places et aux carrefours montraient de toute évidence que le Stellarque s'attendait à une agression venue de l'intérieur. Personne ne savait si les agents des Téfrodiens ne réussiraient pas à provoquer de l'agitation çà et là, à faire flamber une manifestation ou à mener à la rébellion toute une garnison par des moyens parapsychiques ou parapsychiques. En tout état de cause, il fallait être armé en conséquence. Etant donné la situation actuelle du chaos financier, politique et économique, le soulèvement d'un nombre minime de citoyens suffirait à provoquer une réaction en chaîne dans tout l'Empire, à déclencher une avalanche qu'il ne serait plus possible d'endiguer.

Le chef de l'O.M.U, poussa un soupir de soulagement en atteignant l'immeuble central sans incident. Au martèlement du pas des robots se joignaient les piétinements sourds des innombrables postes de surveillance affectés aux Oxtor-niens. Une foule d'environ un millier de personnes s'était rassemblée sur les bords de la « Place des Systèmes », ce qui était peu pour ce quartier où tout déplacement d'un homme important provoquait un attroupement. Malgré cela, les soldats de la division de garde, au nombre d'une centaine, formaient une chaîne humaine pour contenir les curieux. Personne ne pouvait résister à la force des Oxtorniens.

Deux minutes et demie plus tard environ, après avoir emprunté l'ascenseur express pour une montée ultra-rapide sur plus de quatre cents étages, Atlan se retrouva dans la salle de conférences où Perry

Rhodan l'avait convoqué.

Son regard glissa sur toutes les personnalités présentes et un sourire d'espoir détendit ses lèvres.

John Marshall, Tako Kakuta, Ras Tschubai, Betty Toufry, André Lenoir, Fellmer LLOYD, Wuriu Sengu, Son Okura, Kitai Ishibashi, Tama Yokida, Ralf Marten, Laury Marten et Ivan Ivanovitch Goratchine — tous les membres de la Milice des Mutants étaient réunis. Depuis des années, Atlan n'avait plus entendu parler de quelques-uns d'entre eux, ou ne les avait plus vus. La détresse de la Terre les avait ramenés d'Andromède ou d'autres endroits de l'Univers, et à présent, ils étaient là afin de pouvoir contribuer à vaincre l'ennemi le plus intelligent, le plus puissant et le plus impitoyable que l'humanité ait jamais affronté.

Outre les mutants humains, L'Emir aussi avait été convoqué à cette réunion extraordinaire. Il faisait également partie de la Milice des Mutants, sans être lui-même un mutant au sens propre du terme. Les facultés paranormales du petit mulot appartenaient plus ou moins aux capacités inhérentes à toute sa race. Si elles étaient nées d'une mutation, celle-ci s'était produite au cours de l'évolution naturelle — à la différence des mutants terraniens doués de facultés paranormales.

A côté de L'Emir se tenait Reginald Bull, Maréchal d'Etat de l'Empire, ami et bras droit de Rhodan, et meilleur ami de L'Emir. Bully, comme on avait l'habitude de l'appeler, était plongé dans une conversation animée avec Mory Rhodan-Abro, l'épouse du Stellarque, et le Maréchal solaire Julian Tifflor, l'un des officiers les plus doués de la Flotte.

Atlan leva la main pour les saluer tous.

Soudain, le souffle lui manqua. Quelqu'un avait parlé tout près de lui, mais ce quelqu'un était invisible.

— Hello ! reprit la petite voix flûtée. Jetez donc un coup d'œil sur votre épaule droite, chef ! Mais attention ! Je ne tiens pas à être jeté par terre... Oui, voilà, comme ça, c'est très bien. Spécialiste Lemy Danger à vos ordres, commandant ! *How do you do* ? C'est de l'anglais terranien ancien. Je le tiens de Conrad Nosinsky.

— Hello ! murmura Atlan en prenant le minuscule bonhomme dans le creux de sa main. Je suis ravi de vous revoir, Spécialiste Danger, absolument ravi. J'aurai sans doute une mission spéciale à vous

confier, que vous êtes le seul à pouvoir remplir.

— Vous m'en voyez tout aussi ravi, répliqua froidement Danger. En particulier parce que cet « éléphant » de Kasom va en crever de jalousie. Au cas où vous l'auriez oublié : c'est ce gars carré là-bas, qui a des manières déplorables.

L'Arkonide ne put s'empêcher d'éclater de rire. Quelques-uns des mutants échangèrent un regard éloquent, mais il ne s'en soucia guère. Ils ne pouvaient pas voir le petit Sigan enfoui dans le creux de sa main et n'avaient pas entendu le son de sa voix, cela allait de soi.

Seuls John Marshall et L'Emir avaient pu suivre leur conversation par voie télépathique. Marshall, de son côté, éveilla l'attention de Perry Rhodan en lui envoyant une forte impulsion télépathique. Le Stellararque, dont les facultés parapsychiques, à l'encontre de ce que l'on s'était imaginé autrefois, n'avaient pas évolué au-delà d'un niveau assez primitif, fit des yeux le tour de la pièce et, découvrant Atlan, il s'empessa de le rejoindre.

— Je suis heureux que tu te sois sorti de cet attentat sain et sauf, lui dit-il avec chaleur. Ainsi tu penses que Homer G. Adams a été dupliqué et « échangé » contre son doublon... ?

— En effet, répondit Atlan. J'ai aussi élaboré un plan pour savoir comment découvrir la vérité... et plus encore.

Rhodan prit son ami par le bras et le conduisit devant une carte projetée en trois dimensions, qui occupait tout le mur du fond de la salle de conférences.

— Commence par regarder ce que j'ai organisé. Après cela, nous pourrons parler de ton plan.

Il leva la main. Un contact invisible s'activa. La carte sembla s'animer de l'intérieur. Elle montrait tout le territoire de l'Empire solaire, reproduit à une échelle précise, mises à part les distances. Atlan vit les systèmes solaires colonisés par les Terraniens, avec leur identification caractéristique. Mais ils avaient été marqués une deuxième fois : des secteurs hachurés indiquaient les positions des unités de l'Astromarine terranienne.

Atlan se rendit compte que chacun des mondes de l'Empire solaire était devenu un piège que l'on ne pouvait quitter ou dans lequel on ne

pouvait pénétrer qu'avec l'autorisation des commandants de l'Astromarine locale.

CHAPITRE VI

Le croiseur léger de la classe des villes s'appelait *Ascot*. Son commandant était Petrus Anagai, major de la Patrouille spatiale terranienne.

Petrus Anagai avait reçu l'ordre de gagner un secteur spatial cubique situé à la lisière de l'amas des Pléiades, et de remplacer le croiseur léger qui y stationnait, le *Pékin*.

Aussitôt après son décollage de la Base Spatiale Kennedy, L'*Ascot* prit une accélération progressive jusqu'à sept cents kilomètres par seconde carrée et atteignit la ceinture de barrage de l'Astromarine terranienne locale au bout d'un quart d'heure seulement. Comme son arrivée avait été annoncée par le haut commandement du Système solaire, il ne fut pas retardé longtemps par les formalités ; il n'eut à se soumettre qu'à un rapide contrôle de son volume intérieur par imagerie hypercom. Une demi-heure plus tard, L'*Ascot* se glissait dans l'espace linéaire grâce auquel il parcourut la distance de cinq cents années-lumière en quinze minutes. Lorsque le continuum einsteinien réapparut sur les écrans panoramiques, il révéla la splendeur étincelante de l'amas des Pléiades.

Le commandant Anagai ne s'intéressait guère à cette splendeur. Il était en communication constante avec la détection et la centrale radio de son vaisseau et recevait en continu les données de la positronique. Une profusion de signaux transformait le pupitre de contrôle de forme concave qui entourait son siège-contour en un spectacle déconcertant. Sans le robot censeur, un cerveau positronique de tri et de décision, il n'aurait pas su à quelles indications accorder son attention à ce moment-là.

Quelques secondes seulement après la rentrée de l'*Ascot* dans le continuum, le commandant du *Pékin* s'annonça.

Petrus Anagai se fit lire le livre de bord du *Pékin* par hypercom et transmit tous les faits rapportés à l'équipe chargée de la positronique de stratégie et de tactique. Au tour des gars maintenant de se creuser la cervelle pour lui faire parvenir le plan de la suite des opérations de l'*Ascot* !

Lorsque ce plan lui parvint deux minutes plus tard, il eut un sourire

de mépris. Comme le *Pékin* n'avait pas fait d'observations extraordinaires, on inséra purement et simplement dans les robots pilotes le modèle fourni par la base de Pluton. Pour tout le reste, on pouvait s'en remettre en toute tranquillité au détecteur également asservi à la positronique.

Le major Anagai était persuadé qu'il allait passer une semaine de tout repos.

Il eut tôt fait de déchanter. A peine une heure plus tard, l'alarme automatique du détecteur se déclenchait déjà.

Il introduisit son index dans sa bouche et, d'un geste qui dénotait une certaine expérience en la matière, il colla son chewing-gum sous le pupitre de contrôle.

— Les coordonnées, s'il vous plaît ! ordonna-t-il.

Presque au même moment, le transmetteur d'informations vomit le feuillet original de la positronique de bord. Anagai le glissa dans le décodeur et regarda avec un intérêt très mesuré les résultats du déchiffrement en lettres et en projection tridimensionnelle sur les écrans.

En même temps, la voix nasillarde d'un robot donna son commentaire.

L'hyperdétecteur avait repéré un vaisseau des Francs-Passeurs qui, à une distance de trois minutes-lumière seulement, venait de sortir de l'espace linéaire. Comme il fallait s'y attendre de la part des Marchands galactiques, il s'agissait d'un navire-cargo. Selon toute apparence, il devait se rendre à la lisière sud de l'amas des Pléiades.

Le major Anagai donna l'ordre d'effectuer une manœuvre ultrarapide pour s'approcher du Franc-Passeur à une distance d'une demi-seconde-lumière et de forcer le capitaine du cargo à s'arrêter.

Peu de temps après, la nef cylindrique apparut dans le cadre de grossissement de l'écran. Anagai put lire les dimensions : trois cents mètres de longueur, cent mètres de diamètre. C'étaient des dimensions tout à fait ordinaires pour des Marchands galactiques.

— Donnez-moi une liaison directe ! commanda-t-il à son chef des

transmissions. Je veux parler au Franc-Passeur lui-même.

Lorsque le large visage à barbe rousse apparut sur son écran, Petrus Anagai prit une inspiration profonde et déclara :

— Ici le commandant du croiseur léger *Ascot*, de l'Empire solaire. Je vous demande d'ajuster votre cap et de vous identifier. Il s'agit d'une vérification selon le paragraphe sept cent quarante-trois b de la loi sur l'exercice des droits souverains dans le domaine de l'Empire.

Le Franc-Passeur éclata d'un rire tonitruant. Comme cette réaction était typique et tout à fait normale de la part d'un Franc-Passeur irrité par la nature du contrôle auquel il devait se soumettre, Anagai ne soupçonna même pas le commerçant galactique de vouloir tout simplement se soustraire à cette inspection.

Mais lorsque l'écran protecteur activé de l'*Ascot* s'enflamma d'une lueur violette sous une bordée de tirs d'impulsions lancés par des canons lourds, Petrus Anagai comprit alors que cette fois là, les choses n'allaient pas se dérouler sans anicroche.

Or un croiseur léger de la classe des villes était en premier lieu un navire de patrouille et de reconnaissance rapide, et non un vaisseau de combat. Aussi son écran énergétique était-il plutôt faible, à l'image de son armement. L'*Ascot* ne disposait même pas d'un canon transformateur, d'autant moins que ce modèle ancien était destiné à aller à la casse l'année suivante.

Heureusement, il possédait non seulement un cerveau positronique puissant et efficace, mais aussi un équipage de cent cinquante hommes entraînés aux opérations rapides.

Tous ces éléments réunis faisaient de l'*Ascot* un navire supérieur au cargo des Francs-Passeurs.

Dans les entrailles du vaisseau, les convertisseurs se mirent à gronder avec un bruit d'enfer lorsqu'ils furent commutés sur la production maximale d'énergie. L'*Ascot* bondit littéralement derrière le Franc-Passeur qui, lui aussi, avait accéléré à la puissance maximale.

Petrus Anagai eut un sourire féroce. Le capitaine là-bas aurait dû savoir qu'une tentative de fuite dénotait à coup sûr une mauvaise conscience.

Il ne lui fallut pas plus d'une demi-minute pour doubler le cargo et le forcer à s'arrêter en se plaçant en travers de sa proue. Le Franc-Passeur fit feu de tous ses canons. Il arriva à plusieurs reprises que la coque sphérique du croiseur léger fût réduite au silence par la force de l'impact des rayons énergétiques.

Puis il reprit le feu. Huit canons à impulsion mi-lourds pointèrent leurs rayons énergétiques épais de plusieurs mètres sur un point du champ protecteur de l'ennemi. Avec un éblouissant éclair de lumière, l'écran protecteur du Franc-Passeur s'effondra.

— Arrêtez le tir ! cria Anagai.

Cet ordre signifiait pour l'équipage du cargo le sauvetage in extremis. La section des propulseurs était déjà en flammes et des fragments du revêtement se détachaient pour se disperser dans l'espace.

Le major Anagai appuya sur la touche de l'intercom.

— Commando d'abordage... ?

— Commando d'abordage à vos ordres !

— Déroulement de l'opération selon le plan de la positronique ! ordonna Anagai.

Lui-même souleva ses quatre-vingt-dix kilos du siège-contour et délégua le commandement du vaisseau à son second.

Une minute plus tard, l'écran énergétique du croiseur touchait la coque du cargo ennemi. Un véritable feu d'artifice de décharges éclata de part et d'autre. Le major Anagai contemplait l'événement sur le grand écran d'observation extérieur dans le sas d'abordage. Il se mit à rire lorsqu'il vit s'effondrer définitivement l'écran énergétique du cargo, qui entre-temps avait été relevé. Aussitôt, il fit débrancher le sien pour éviter d'autres dégâts et laisser le champ libre au commando d'abordage.

Le major ne tenait pas à prendre de risques. Quelques tirs de radiants percèrent un orifice d'entrée où l'on était certain que pas un Franc-Passeur armé n'était posté.

A la tête de son commando, l'Afro-Terranien géant pénétra dans le cargo et se dirigea d'emblée vers le poste central. Six Francs-Passeurs essayèrent de couper le chemin aux soldats terraniens ; ils furent rapidement liquidés.

Puis Petrus Anagai se retrouva dans le poste central de commande, face au capitaine du cargo. Il leva le bras avec une telle rapidité que le Franc-Passeur s'en rendit compte une fraction de seconde trop tard. De sa large main, il heurta la joue barbue du capitaine, qui recula d'un pas. Le temps d'un soupir, celui-ci foudroya son agresseur d'un regard chargé de haine, puis il fonça sur lui.

Du canon de son paralysateur, Anagai le frappa violemment au visage, tandis que les membres du commando rassemblaient l'équipage contre la paroi.

Le Franc-Passeur s'effondra.

— Et voilà, mon petit ! grogna Anagai rageur. Maintenant, tu vas voir ce qu'il en coûte de tirer avec des canons à impulsion sur un croiseur de patrouille à l'intérieur du territoire souverain des Terriens. Apparemment, tu as même l'air d'ignorer que j'aurais eu le droit de transformer ton navire en un nuage de gaz !

Il fallut une bonne heure au commando d'abordage pour perquisitionner à fond les soutes du cargo des Francs-Passeurs. Ils terminaient leur inspection au moment où le psychologue attaché à *l'Ascot* présenta au major Anagai un rapport détaillé sur les résultats de l'interrogatoire auquel avait été soumis le capitaine franc-passeur.

Les résultats de ces deux interventions incitèrent le major à envoyer un hyper message unidirectionnel au haut commandement de l'Astromarine impériale et au quartier général de la patrouille spatiale.

*

* *

— C'est intéressant, dit Perry Rhodan en rendant le message au

Maréchal solaire Julian Tiffior.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Atlan qui, jusqu'alors, s'était entretenu avec Lemy Danger sur l'intervention projetée.

— Un de nos croiseurs de patrouille a capturé un cargo appartenant aux Francs-Passeurs à la lisière des Pléiades. Le capitaine a commencé par résister. Après avoir été fait prisonnier par l'équipage du croiseur, il a subi un hypno-interrogatoire qui a révélé, entre autres, qu'une partie de ses papiers de transport était falsifiée. Les marchandises convoyées ne se composaient pas uniquement d'éléments de construction pour une fabrique de robots, mais en grande partie de pièces non identifiables qui, d'après les résultats des enquêtes faites jusqu'à présent, ne sont pas de fabrication terranienne ou arkonide et ne proviennent pas non plus d'une autre race connue.

Atlan siffla entre ses dents.

— Et quel était le lieu de destination de ces marchandises, Perry ?

Rhodan relut le message comme s'il ne l'avait pas bien compris à la première lecture. Puis il déclara d'un air pensif :

— Elles étaient destinées à la troisième planète de l'étoile Iago, dans le secteur des Pléiades. C'est vraiment curieux ! Cette planète est couverte d'une végétation sauvage, mis à part un astroport très primitif qui se limite en fait à une zone de forêt vierge brûlée et une station radio...

— Je serais d'avis que l'on fasse vérifier ce chargement par des spécialistes, commandant, intervint Julian Tiffior.

Rhodan acquiesça d'un signe de tête.

— Plus tard, Tiff, plus tard. Pour l'instant, nous allons commencer par étudier le plus rapidement possible les détails de notre plan pour l'« Opération Blackbird ». Le temps travaille pour nos ennemis.

Au bout de deux heures et demie, le plan de l'Opération Blackbird était mis au point jusque dans ses moindres détails. En trois secondes, il fut communiqué de la Terre au cerveau positronique établi sur la Lune, puis contrôlé et renvoyé à son point de départ. Perry Rhodan le transmit à l'état-major d'intervention tactique et stratégique de la

Défense galactique aux fins de programmation et de contrôle actif permanent. A partir de cette seconde-là, il suffirait de confier les messages en provenance de la maison de santé de Guam à la positronique de l'état-major d'intervention tactique et stratégique qui réagirait aussitôt et choisirait parmi les mesures possibles celle qui promettait le plus grand succès.

Une demi-heure plus tard, Atlan atterrissait de nouveau sur l'aéroport de l'île de Guam. Il était accompagné de la plupart des mutants de la Milice, ainsi que de L'Emir, de Lemy Danger et de cent hommes de la division de surveillance Blue Tiger, celle des Oxtorniens. Les Tigers allaient rester à la base marine de Guam où les attendait une mission spéciale.

Un sous-marin de combat amena Atlan et les mutants jusqu'à la maison de santé, mais seuls l'Arkonide et Tako Kakuta en descendirent. Le téléporteur japonais avait été métamorphosé par le spécialiste maquilleur de la Défense en un riche homme d'affaires japonais. Atlan ne croyait pas que quelqu'un arriverait à percer le secret du masque de Tako ; même lui, il avait encore du mal à distinguer un Japonais d'un autre.

Dès qu'ils eurent pénétré dans la maison de santé, Atlan et Kakuta se séparèrent. Le Japonais rejoignit l'appartement qui lui avait été réservé, tandis que le Lord-Amiral s'installait à une table du restaurant chinois.

Roger McKay ne tarda pas à y entrer à son tour. Il se glissa entre les tables comme s'il en cherchait une à sa convenance. Brusquement, il s'arrêta et leva la main.

— Vous ici, Monsieur ? s'écria-t-il avec un étonnement bien joué. En voilà une surprise. Je pensais que vous étiez reparti là-haut depuis longtemps !

D'un geste de la main, l'Arkonide invita le détective à s'asseoir à sa table. Il espérait que quelqu'un — de l'autre camp, bien sûr — épierait leur conversation avec un microphone unidirectionnel après que son attention eut été attirée par sa présence à lui.

— Comme vous pouvez le constater, McKay, je ne suis pas encore remonté à la surface. J'ai profité de l'occasion pour m'accorder un traitement prophylactique dans le centre P. Et vous, qu'est-ce que vous faites encore ici ?

McKay ricana.

— Je mange, je bois... et je dors, Monsieur.

Ce bavardage léger se prolongea encore une dizaine de minutes, puis Homer G. Adams apparut à son tour. Atlan se demanda si c'était vraiment par hasard que le ministre des Finances arrivait à cette heure-là dans le restaurant chinois, comme il en donnait l'impression, ou si leur petite comédie dûment préparée l'y avait attiré. Rien dans sa physionomie et son attitude ne permettait de répondre à cette question.

— Hello, Adams ! s'écria-t-il avec un plaisir fort bien simulé. Venez donc nous rejoindre !

Homer G. Adams se tourna vers leur table. Aussitôt la joie se peignit sur son visage, une joie si bien jouée qu'Atlan se mit de nouveau à douter de sa théorie de la duplication.

— Je suis ravi de vous rencontrer une fois de plus parmi nous, Monsieur, dit Adams en s'asseyant à leur table. Pour être franc, je commence à m'ennuyer sérieusement ici. Toujours le même train-train : traitement, manger, dormir, détente... et de nouveau traitement. Dans ces conditions, la moindre distraction est la bienvenue.

Atlan continua à tenir son rôle à la perfection.

— C'est le premier signe de convalescence, Adams, dit-il avec chaleur. Je crois que vous serez bientôt tout à fait rétabli. Le Stellarque sera très heureux quand je le lui dirai.

— Oh ! fit Adams. Vous n'allez tout de même pas nous quitter déjà aujourd'hui !

« Cette fois, tu t'es trahi, espèce de doublon ! se dit aussitôt Atlan. Tu voudrais bien te débarrasser de moi, n'est-ce pas ? Eh bien, tu seras servi ! »

— Je suis vraiment navré, répondit-il d'un air affligé. Mais vous connaissez la situation qui règne actuellement dans l'Empire ! Il faut que je sois rentré à Terrania ce soir même, et de là, que je reparte sans doute au Centre Quinto. (En riant, il frappa de sa main sur

l'épaule du faux ministre des Finances.) Continuez donc à vous ennuyer ici, mon cher Adams ! Vous pourrez d'autant plus vite reprendre votre travail.

Adams approuva d'un signe de tête. Pendant quelques secondes, il donna l'impression de s'évader en pensée, puis il se reprit vite en main.

— Vous avez raison, Monsieur. Le devoir appelle chacun d'entre nous tôt ou tard. J'en aurai peut-être terminé demain ou après-demain, et le médecin chef me signera mon bon de sortie. Je m'y emploierai en tout cas de mon mieux.

Il se mit à rire à son tour et appuya sur la touche placée sous le dessus de table. Un robot serveur apparut pour prendre les commandes. Adams mangeait très peu ; du reste, il n'avait jamais eu un gros appétit. Atlan lui aussi mit un frein au sien. Roger McKay fut le seul à commander trois plats.

Adams se leva avant que le détective n'ait terminé son repas plantureux.

— Je regrette, mais j'ai rendez-vous avec le médecin, c'est l'heure de mon traitement. Monsieur Marat doit déjà m'attendre avec impatience devant la porte. Il n'avait pas faim, lui, sans doute à cause d'un petit dérangement gastrique, et n'a pas voulu venir avec moi au restaurant après vous avoir découvert ici, Monsieur McKay. (Il gloussa tout bas.) D'ailleurs, je crois que je vais bientôt pouvoir me passer de mes gardes du corps...

Cette dernière remarque était volontairement ambiguë, c'est du moins ce que ressentit Atlan. Le doublon d'Adams faisait sans doute partie de ces êtres qui aimaient plastroner à coups de provocations.

— Je n'ai pas de mal à comprendre votre souhait, dit-il. J'espère aussi que Marat et McKay n'auront plus besoin de remplir leur office très longtemps. Puisque vous allez maintenant à votre traitement quotidien, qui dure huit heures, Adams, je vais prendre tout de suite congé de vous, car mon sous-marin part dans six heures. Je vous souhaite un bon rétablissement. A bientôt !

Jean-Pierre Marat avait de la peine à cacher son inquiétude. Homer G. Adams ne lui proposait plus de renouveler son expédition de chasse sous-marine. Alors que, de toute évidence, il en était revenu bredouille la première fois.

Le faux ministre des Finances voulait-il y aller seul, par hasard ?

Adams n'aurait jamais osé, lui. Il connaissait la partie officielle de la mission de Marat et savait que le détective remuerait ciel et terre, ainsi que tous les moyens techniques de la maison de santé de Guam, pour le rechercher au cas où il viendrait à disparaître.

A moins qu'il n'ait changé d'avis en cours de route ?

— Vous voilà bien pensif, ami, dit Homer G. Adams sur un ton compatissant. Souffrez-vous de dépression, vous aussi ?

Marat secoua la tête et exhala un profond soupir en espérant du fond du cœur qu'il paraîtrait suffisamment authentique pour convaincre ce vieux renard de chef de la C.G.C.

— Je suis furieux après moi-même, Monsieur. Cette histoire avec le lamprotoxus n'aurait pas dû m'arriver. Quand je pense à tout ce qui aurait pu mal tourner pour vous, j'en ai encore froid dans le dos.

Adams eut un petit sourire.

— Mais il ne s'est rien passé du tout, Marat. Et c'est bien l'essentiel. A propos, est-ce vrai ce que j'ai entendu dire sur les chasseurs sous-marins passionnés ? Que vous vous entêtez jusqu'à ce que vous ayez abattu votre victime... ?

« Tiens, tiens ! se dit Marat. Enfin ! »

— Hum, grogna-t-il en guise de réponse.

— Alors... reprit Adams en traînant sur le mot. Alors, arrangez-vous pour tenir votre monstre sous votre harpon avant qu'un autre ne vous le soulève !

La physionomie de Marat exprima l'incompréhension la plus parfaite.

— Mais c'est impossible, Monsieur ! J'ai une mission et je ne peux pas exiger de mon partenaire qu'il sacrifie purement et simplement son temps libre à ma passion de la chasse !

— Et pourquoi le ferait-il ? demanda Adams. Je vais louer un sous-marin et nous partirons tous les deux !

Marat secoua une fois de plus la tête.

— Je ne peux pas en prendre la responsabilité, Monsieur. Vous savez que je dois quitter l'embarcation pour chasser le lamprotoxus selon les règles de la cynégétique. Or je ne voudrais pas vous laisser seul une fois encore. Ça ne se passe pas toujours bien.

Le ministre des Finances fit semblant de se perdre dans une réflexion profonde.

— J'ai une idée, dit-il au bout de quelques minutes. Vous m'enseignerez une deuxième fois le pilotage manuel. J'ai toujours eu la réputation de comprendre rapidement ce qu'on m'explique. Cette fois-ci, j'apprendrai certainement à me sortir tout seul d'embarras avec le submersible.

— Si vous le croyez..., finit-il par répondre d'une voix hésitante.

Adams se leva sans plus de commentaire. Il se dirigea d'un pas assuré vers la sortie de l'appartement. Une fois dans le couloir, il choisit un ascenseur antigrav direct pour descendre jusqu'au pont inférieur.

Dix minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient devant le guichet de location des sous-marins de chasse. Le robot préparé préalablement à cet effet par Roger McKay confia à Adams les clefs du hangar dans lequel était remise l'embarcation de leur première sortie.

Marat soupira d'aise en secret. Il ne savait pas ce qu'il aurait fait si on leur avait confié un autre sous-marin. Afin de garantir la sécurité des autres patients, McKay n'avait eu le droit de préparer que celui-là pour la mission particulière qu'il aurait à remplir, autrement dit de trafiquer le détecteur automatique pour qu'il ne réagisse plus aux submersibles poursuivants.

Il espérait seulement que du côté de Lemy Danger, tout s'était passé aussi sans accroc. Pendant qu'Adams était chez son médecin, Atlan lui avait raconté qu'un croiseur messager était parti pour le Centre Quinto, le quartier général de l'O.M.U., afin d'aller chercher le sous-marin miniature de Danger et de l'apporter à la base marine de l'île de Guam. Cette embarcation devait mesurer, semblait-il, quatre-vingt-cinq centimètres seulement et avoir la forme d'un poisson des grandes profondeurs. Le spécialiste sigan avait déjà utilisé une fois ce sous-marin miniature, longtemps auparavant, au cours d'une opération lancée contre la race des Bleus. Cette fois-ci, il devait être mobilisé contre une base sub-océanique des Maîtres Insulaires sur la Terre même.

Ce plan comportait pourtant un point faible, avait reconnu le chef de l'O.M.U. : en effet, le submersible de Lemy ne ressemblait pas à un poisson des grands fonds terraniens, mais à un spécimen de l'un des mondes des Bleus. Marat espérait que ce détail échapperait aussi bien à Adams qu'aux agents ennemis présumés. Les zoologues terraniens eux-mêmes ne connaissaient pas tous les habitants des profondeurs de la planète Terre.

Ce fut seulement au moment où le sous-marin de chasse s'éjecta du sas que Jean-Pierre Marat eut vraiment le sentiment qu'Adams était en train de se jeter dans la gueule du loup. Il ne laissa rien paraître de ses sentiments intimes, tandis qu'il plaçait l'embarcation sur un cap qui l'amènerait au dernier endroit où l'on avait vu le lamprotoux géant.

*

* *

Après avoir croisé pendant trois quarts d'heure dans le secteur de « son » lamprotoux, Marat commença à douter de la réussite de son

opération. Jusqu'alors, l'animal ne s'était pas montré, et au fond, rien ne garantissait que le lamprotoxus se tint encore dans ce secteur.

Mais comment Marat allait-il inciter le faux chef de la C.G.C, à aller à la recherche de la base hypothétique des Maîtres Insulaires si lui, son ombre, ne quittait pas le sous-marin... ?

A la seconde suivante déjà, Marat se rendit compte qu'il avait sous-estimé la richesse d'inspiration de son « protégé ».

Il sentit soudain le regard d'Adams peser sur lui et remarqua la leur pleine d'espoir qui brillait dans ses yeux. Avant qu'il ne fût en mesure de comprendre ce qui lui arrivait, tout commença à tourner autour de lui.

Jean-Pierre Marat ôta ses mains du pilotage manuel et essaya de se cramponner aux accoudoirs de son siège-contour. Il savait qu'Adams se servait d'un gaz attaquant le système nerveux pour le neutraliser. Comme le doublon — car Marat était absolument sûr à présent d'avoir affaire au doublon d'Adams — ne portait pas de casque pressurisé, il respirait certainement à travers un filtre nasal.

Mais il n'alla pas plus loin dans ses déductions car il sombra dans une nuit totale.

Lorsqu'il revint à lui, il découvrit sur les écrans panoramiques de bizarres formations rocheuses abruptes. Il sut brusquement où on le conduisait : dans une des anciennes villes immergées et en ruines qui, d'après le témoignage du Stellarque, dataient encore du passé lémurien. Les dépôts des derniers cinquante mille ans n'avaient englouti que les bâtiments et les ruines les moins élevés ; les gratte-ciel gigantesques avaient tenu bon, ou plus précisément leurs vestiges, car l'énorme pression de l'eau à ces profondeurs avait réussi à écraser les murs de plastométal eux-mêmes, et à détruire ou même pulvériser les immeubles moins résistants. A glisser ainsi entre les restes de tours d'habitation qui avaient été autrefois d'une taille imposante revenait à explorer une ville fantôme.

Marat s'empressa de refermer les yeux dès qu'il se rendit compte qu'Adams se tournait vers lui.

Il n'était pas utile que le doublon sache que son « prisonnier » avait déjà surmonté les effets du gaz. Adams ne pouvait d'ailleurs pas deviner que son ancien garde du corps avait avalé une capsule

d'antidote juste avant de perdre conscience, sur le conseil du plus grand cerveau positronique de la Défense galactique.

Et il ne fallait surtout pas qu'il l'apprenne trop vite !

Le voyage à travers cet immense champ de ruines dura environ deux heures. Puis, d'un coup de baguette magique, le détecteur révéla via l'écran un plateau rocheux qui dominait de très haut les ruines. Le sous-marin s'enfonça de plus en plus profondément sous le surplomb.

Soudain, tout s'illumina d'une lumière crue. Marat découvrit le sas ouvert à travers lequel ce flot de lumière baignait le sous-marin.

« Pourvu que Lemy Danger ait réussi à nous suivre ! » se dit le détective.

A ce moment, le submersible se trouvait déjà dans le sas ; les portes se refermèrent avec une lenteur désespérante.

Au bout de quelques secondes qui parurent des heures à Marat, le niveau de l'eau baissa dans le sas. Tout cela lui semblait tellement nécessaire et logique qu'il n'y attacha pas la moindre attention. Ce ne fut que lorsque les bords inférieurs des portes du sas disparurent du champ d'observation du détecteur panoramique qu'il sursauta.

Le détective estima à neuf cents mètres la distance qu'ils avaient finalement parcourue à la verticale. Le sous-marin se posa légèrement en biais au fond d'un puits.

L'esprit tendu, Jean-Pierre Marat attendit la suite des événements.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Une seconde double porte s'ouvrit. Des silhouettes vêtues de noir s'approchèrent et entourèrent le chasseur sous-marin.

Le doublon d'Homer G. Adams se leva et gratifia d'un violent coup de pied dans les côtes le détective toujours plongé dans une inconscience apparente. Marat se recroquevilla, réaction tout à fait naturelle même pour un individu évanoui, de sorte que personne ne la trouva suspecte.

L'étroit poste central du submersible, qui ressemblait comme deux

gouttes d'eau à celui d'un petit vaisseau spatial, était encombré d'hommes en combinaison noire qui chahutaient avec force bruit. Le faux Adams fut salué par une véritable ovation. Marat comprenait chaque mot, car les étrangers parlaient en téfrodien et qu'il avait appris cette langue lors de son séjour de six mois dans la nébuleuse d'Andromède, ignorant alors qu'il en aurait un jour l'utilité.

Ainsi donc, ces hommes en noir étaient des Téfrodiens. Du reste, toutes les autres caractéristiques ne laissaient aucun doute à ce sujet.

Deux d'entre eux placèrent sans ménagement le prisonnier endormi sur une civière antigrav. Sachant que normalement les effets du gaz devaient encore durer entre six et dix heures, il voulait mettre à profit ce laps de temps pour essayer d'apprendre quelque chose de nouveau. Ainsi, s'il arrivait à conserver l'apparence d'un homme évanoui, parviendrait-il à ne pas éveiller les soupçons.

Les conversations des Téfrodiens lui apprirent que le faux Adams devait quitter la base trois heures plus tard. Puis la porte arrière d'un glisseur de transport se ferma, et il fut complètement isolé du monde extérieur.

Au bout d'un quart d'heure, on vint le chercher pour le transporter de nouveau ailleurs. Il se risqua à jeter un bref coup d'œil sur l'immense salle dans laquelle on le déposa.

C'était une base sous-marine ultra-moderne, équipée de tous les raffinements de la technique lémurienne !

« Il est impossible que les agents téfrodiens aient construit cette base à l'époque de l'Empire solaire, se dit Marat. La construction, qui avait dû nécessiter le transport de millions et de millions de tonnes de matériel, n'aurait jamais pu passer inaperçue. »

En revanche, le détective avait une explication beaucoup plus fiable : il se trouvait dans un des halls d'une forteresse sous-marine existant déjà à l'époque lémurienne. Cette hypothèse se trouvait confirmée aussi par le puits qui atteignait un niveau très inférieur à celui de la ville en ruines. La forteresse avait déjà été construite sous le niveau de la mer, même si à l'époque elle n'était pas enfouie aussi profondément.

Par mesure de prudence, Marat referma les yeux lorsqu'un Téfrodien vêtu d'une combinaison rouge s'approcha de lui.

Mais au même moment, il eut la chair de poule.

— Il est inutile de prolonger ta petite comédie, dit le Téfrodien d'une voix grinçante de sarcasme.

Marat se demanda désespérément comment les agents avaient percé son truc à jour. Il garda donc les yeux fermés. Peut-être cherchait-on seulement à le tester.

Un coup brutal sur le nez lui enleva ses dernières illusions. Il y eut un craquement de mauvais augure.

— Alors ?... fit une voix moqueuse. C'est bientôt fini ? A moins que tu prennes un tel plaisir à notre traitement que tu préfères le prolonger, sale espion ?

Cette fois, Marat ouvrit péniblement les yeux.

Il vit à travers un voile un visage déformé par une grimace sadique, et il sut tout de suite que le Téfrodien avait l'intention de le tuer.

Alors Jean-Pierre Marat redevint le « Jaguar noir »...

CHAPITRE VII

Le coup suivant porté avec le canon d'un radiant à impulsion frappa la plaque antigrav.

Marat avait roulé sur le côté et s'était laissé tomber.

Le Téfrodien vêtu de rouge n'eut pas le temps d'assimiler sa déconvenue. Une passe de karaté l'étendit par terre. Puis, tel un éclair noir tourbillonnant, Marat fonça entre les cinq hommes qui l'entouraient. Il saisit un des radiants à impulsion qui était tombé à terre et courut vers l'entrée qu'il avait découverte un peu plus tôt dans le mur de gauche.

Avant qu'il n'y soit parvenu, des rayons énergétiques éclatèrent près de lui et derrière lui. Le revêtement du sol se mit à faire des bulles qui crevaient avec un bruit écoeurant. La chanson des tirs de paralysateurs se mêla à ce concert mortel.

Tout en courant, Marat le Jaguar fit feu par-dessus son épaule. Il abattit deux Téfrodiens qui cherchaient à lui barrer l'entrée. Puis il se retrouva dans un couloir dont le principe de construction ne lui parut que trop familier.

Il réussit tout juste à se jeter à terre avant que les rayons du système de défense automatique ne l'atteignent. Par mesure de précaution, il revint vers l'entrée en roulant sur lui-même.

Mais là, une dizaine de Téfrodiens armés s'approchaient. Ils avaient formé une chaîne de protection et avançaient avec leurs radiants à impulsion et leurs paralysateurs pointés sur lui. Manifestement, ils ne s'attendaient pas à rencontrer de la résistance, et ne se seraient certainement pas trompés dans leur calcul s'il ne s'était agi d'un homme ayant l'expérience de Marat. D'un autre, il ne serait plus resté que des fragments rongés par le feu devant les gueules des armes automatiques.

Aux abois, Marat embrassa son environnement des yeux. Il cherchait un moyen de se cacher. Dès l'arrivée des Téfrodiens dans cette salle, les armes automatiques seraient automatiquement débranchées. Il pourrait alors pénétrer plus avant dans la forteresse.

Mais il n'y avait pas la moindre trace de cachette.

Marat tira de dessous sa combinaison un instrument en forme de crayon et le pesa au creux de sa main pendant une fraction de seconde d'un air indécis. Puis il appuya le pouce sur l'extrémité d'un rouge ardent, leva le bras et lança la bombe aussi loin que possible dans le grand hall. En même temps, il se laissa tomber sur le sol en se collant contre le mur de plastométal.

Deux secondes plus tard, le courant brûlant d'une explosion violente traversa la porte ouverte. Marat n'entendit plus le tonnerre, il s'était évanoui. Il ne vit pas non plus une haute silhouette sortir du fond du vestibule quelques minutes après et s'approcher de lui.

Lorsqu'il reprit conscience, une douleur fulgurante le traversa. Il serra les dents, uniquement soucieux de vaincre les ondes de souffrances qui fondaient sur lui. Au bout de quelques minutes, il se sentit assez fort pour relever les paupières.

Au début, toutes les impressions optiques se fondirent en une roue de feu animée d'un mouvement tournant. Mais progressivement, des contours réels commencèrent à se dessiner : un mur panoramique, une table basse, deux fauteuils confortables, un placard, une porte étroite — et un visage couleur de velours brun penché sur lui.

— Pouvez-vous me comprendre, Terranien ? murmura une voix rauque en téfrodien.

Marat acquiesça d'un signe de tête, et aussitôt, un flux de douleurs se déchaîna dans tout son corps.

— Oui, prononça-t-il péniblement dans un râle. Que... s'est-il... passé... ?

— Du calme ! ordonna la voix de l'étranger.

Si elle n'était pas très agréable à entendre, elle n'avait rien de comparable avec la voix repoussante de l'homme en combinaison rouge.

Il se rappela alors le combat dans la grande salle, sa fuite dans un vestibule équipé d'armes et de détecteurs automatiques... et une explosion terrible.

C'était lui qui avait lancé une mini-bombe atomique !

Il n'était pas étonnant que son épiderme brûlât comme s'il avait été passé sur le grill. Le mur avait peut-être résisté aux effets d'une bombe TNT d'un dixième de kilotonne, mais le foyer allumé de l'autre côté de la porte grande ouverte avait sans doute transformé sa combinaison en cendres.

« Non ! » se corrigea-t-il en silence. Car il n'y aurait pas survécu !

— Pourquoi... suis-je... encore... vivant ? ânonna-t-il péniblement.

— Vous avez sans doute oublié les sécurités automatiques, Terranien, lui répondit la voix du Téfrodien. Lorsque le feu a commencé à se propager, la porte blindée s'est fermée sous l'effet de ces dispositifs.

— Je... comprends, dit Marat.

Il essaya de se redresser, deux bras puissants lui vinrent en aide. Une fois de plus, tout s'estompa devant ses yeux. Puis les images se clarifièrent.

Jean-Pierre Marat jeta un coup d'œil sur ses jambes. Sa combinaison était noircie et rongée par endroits. A travers les trous, il put voir des plaques de peau rougie.

Il comprit qu'une fois encore, il s'en tirait à bon compte.

Mais pour combien de temps... ?

Le Téfrodien semblait suivre les pensées du détective. Il sourit.

— Soyez tout à fait tranquille, Terranien. Je ne vous livrerai pas à vos ennemis. Ils croient tous que vous avez péri dans l'explosion avec les soldats.

D'un geste mécanique, Marat mit la main dans la poche extérieure de sa chemise en tissu synthétique dans laquelle se trouvaient habituellement ses cigarettes, mais ses doigts ne trouvèrent ni la poche ni le paquet.

Le Téfrodien vit son regard déçu ; il sourit de nouveau et lui tendit

un étui plat en terkonite couverte d'argent. Marat le remercia d'un regard éloquent, prit une cigarette et demanda du feu à son sauveteur.

Il tira quelques bouffées profondes, inhala la fumée deux ou trois fois et se sentit aussitôt ragaillardi. Certes ses brûlures le faisaient encore cruellement souffrir, mais c'était supportable. D'autant plus supportable qu'il savait qu'elles seraient guéries en trois jours seulement dès qu'on le soignerait convenablement.

Aurait-il encore cette chance ?

— Comment se fait-il, commença-t-il prudemment, que vous me protégiez contre vos propres compatriotes, moi, un Terranien ?

Puis il se rappela qu'il ne s'était pas présenté, et répara cet oubli.

Le Téfrodien inclina la tête.

— Moi, je m'appelle Alchinon, Monsieur Marat. (Il fit les cent pas dans sa chambre, puis s'arrêta brusquement.) Voyez-vous, j'ai été choisi parmi deux cents personnes. Nous avons été testés dans le but d'être chargés d'une mission dirigée contre la Terre. A l'époque, j'en étais très fier. Je n'avais qu'une idée en tête, vous prouver, à vous, les « descendants des lâches et des déserteurs », qu'il n'y avait pas de place pour vous dans l'Univers. Ma mission m'amusait. Je suis monté en grade deux semaines après être arrivé sur cette base, deux semaines de votre temps terrestre. Selon les concepts terraniens, je suis colonel. Tous les hommes et toutes les femmes qui se trouvent ici ont des grades élevés.

Il se passa la main sur les yeux comme pour en chasser des ombres imaginaires.

— J'étais l'un des rares à avoir passé quelque temps à la surface de la Terre pour y remplir des missions spéciales. J'y ai fait la connaissance d'une femme, une simple petite journaliste qui devait rester jour et nuit sur ses jambes pour ne pas perdre son job. Je l'aime bien, cette petite Claudine, peut-être même est-ce de l'amour. C'est pourquoi j'ai sondé ses sentiments dans l'espoir de pouvoir l'emmener avec moi dans la Nébuleuse d'Andromède après notre victoire.

Claudine devina-t-elle que j'étais un ennemi de l'actuelle humanité ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'elle m'emmena dans des

bibliothèques, des parcs, des supermarchés et des restaurants et me fit faire la connaissance d'autres Terriens. De toutes ces conversations, une nouvelle image du monde s'est cristallisée en moi. Je n'arrivais plus à vous mépriser ou à vous haïr. J'ai compris qu'en réalité, c'était nous, les Téfrodiens, qui étions des déserteurs et que vous, vous étiez les véritables héritiers de l'Univers...

Marat réfléchit un instant aux paroles du Téfrodien, puis il le regarda d'un air inquisiteur.

— Tout cela est bel et bien, et je vous dois une grande reconnaissance, du moins sur le plan purement personnel. Mais prendre conscience d'une réalité ne suffit pas si l'on ne passe pas à l'action. Qu'êtes-vous prêt à entreprendre pour que cette base sur laquelle nous nous trouvons ne puisse plus causer de dégâts ?

Alchinon haussa les épaules.

— Que peut faire une personne isolée ? A moins que... vous voudriez que je fasse sauter notre base ?

Un mot fit sursauter Marat : « notre » base. Le détective comprit combien, dans son cœur et dans son esprit, le Téfrodien était encore loin de prendre ses distances par rapport à ses camarades. C'est pourquoi il décida de ne rien lui révéler pour le moment de l'opération en cours menée par la Défense galactique.

Hélas, ce fut une grave erreur de sa part, lourde de conséquences. Quelques minutes plus tard seulement, les haut-parleurs cachés dans les murs diffusèrent un message en téfrodien. Quelqu'un annonçait que des troupes de choc terraniennes avaient pénétrée de force dans la base.

*

* *

Alchinon fixa le détective d'un regard déçu. Et progressivement, sa déception se changea en colère et en mépris.

— Ne jugez pas trop vite ! le supplia Marat. Même si nous étions liés d'amitié depuis des années, je n'aurais pas pu vous révéler cette invasion imminente. Je suis lié par le secret professionnel.

Le Téfrodien se perdit dans une sombre réflexion. Il semblait se demander à quel camp il appartenait en fait. Marat connaissait ce genre de réaction. Tous les soldats de toutes les époques, tous les peuples et toutes les races s'étaient toujours trouvés confrontés à de tels problèmes. Et combien de fois la conscience du devoir à accomplir et le sentiment de l'honneur faussement interprétés avaient-ils fait pencher la balance du mauvais côté !

Le Téfrodien sortit de sa léthargie lorsque des bruits de combat acharné retentirent quelque part dans le labyrinthe de la base sous-marine. La physionomie d'Alchinon prit une expression d'étonnement naïf. Il semblait ne pas comprendre comment des soldats terraniens avaient pu pénétrer dans cette forteresse si profondément cachée dans les abysses de l'océan.

Marat, en revanche, était au courant. Il se doutait que les premières troupes de choc avaient été amenées dans le sas par les téléporteurs de la Milice des Mutants, et qu'Atlan avait sans doute mobilisé aussi ses Blue Tigers.

Comme la révélation de ces détails ne pouvait pas avoir de conséquences fâcheuses, il donna quelques explications au Téfrodien.

Troublé, Alchinon acquiesça de la tête.

— Nous n'y avons plus pensé. Nous avons tous cru que les mutants se trouvaient encore dans la Nébuleuse. Eh bien, voilà, nous nous sommes tous trompés. (Il jeta sur Marat un regard étrange.) Dommage, car maintenant, nous allons mourir tous ensemble, vous autres, Terraniens, et nous, Téfrodiens.

Avant même qu'Alchinon eût terminé sa phrase, Marat comprit ce que cachait cette remarque. Il était normal qu'une base téfrodiennne soit équipée d'un système d'auto-destruction, cela correspondait

parfaitement à toutes les coutumes connues, en vigueur chez eux. La mort leur serait vraisemblablement plus facile parce qu'elle frapperait les Terraniens en même temps qu'eux.

Marat bondit et saisit le Téfrodien aux épaules, sans s'occuper de la douleur fulgurante qui, une fois de plus, lui transperça le corps.

Alchinon sursauta et réagit d'instinct : son poing frappa le visage de son adversaire. Le détective alla donner de la tête dans le mur d'en face. Le Téfrodien le rejoignit aussitôt.

De son bras artificiel, Marat intercepta le coup suivant. Du tranchant de sa main droite, il frappa la gorge de son adversaire, mais, au tout dernier moment, le détective tourna la main de sorte qu'Alchinon fut seulement étourdi sous le choc.

Marat respirait à grands coups, il haletait. Sa peau le brûlait sur tout le corps, comme sous l'effet du métal fondu. Cela ne l'empêcha pas de saisir Alchinon par le col et de l'entraîner dans la salle de bains où il le poussa sous la douche et tourna le robinet d'eau froide.

L'homme ne tarda pas à reprendre ses esprits.

— Je regrette que nous nous soyons aussi mal compris, dit Marat en s'efforçant de cacher la peur qu'il éprouvait. Il faut absolument que vous m'aidiez si vous ne voulez pas trahir d'une façon déshonorante tout ce que Claudine vous a appris !

— Claudine... ! murmura le Téfrodien.

— Oui, Claudine ! hurla cette fois Jean-Pierre Marat. Le père ou le frère de Claudine fait peut-être partie des hommes des troupes de choc — et sinon, il y a des millions de filles comme Claudine ! Mis à part le fait que l'explosion ne tuerait pas seulement des soldats, mais aussi les fils des

— Taisez-vous, je vous en prie ! gémit Alchinon. (Il fixa sur le détective un long regard sauvage qui reflétait le conflit de ses sentiments et de ses pensées. Puis il se passa le dos de la main sur ses lèvres sèches et murmura tout bas :) Venez avec moi, Terranien. Peut-être arriverons-nous à temps !

Us se trouvaient dans l'entrée d'un large couloir. Devant eux, le dos tourné, trois Téfrodiens étaient agenouillés à découvert et tiraient de leurs radiants à impulsion.

Un cri affreux leur parvint de très loin.

Marat fit mine de saisir l'arme de son compagnon pour tuer les trois Téfrodiens, lorsque l'idée lui vint que cette action ferait à tout jamais de lui un ennemi d'Alchinon.

Il se contenta de pousser ce dernier.

— On continue !

Us obliquèrent sur la gauche, se mirent à courir et finirent par tomber à la renverse dans un puits antigrav mal éclairé.

— C'est maintenant que va commencer la partie la plus difficile de l'opération, murmura Alchinon. Dès que nous serons sortis du puits, nous devons traverser une station de commandes. (Il se secoua et tendit son arme à impulsion à Marat.) Tenez, prenez cela ! Je ne peux pas faire feu sur mes propres gens. Tandis que vous, il faudra que vous tiriez si nous voulons en sortir !

Marat le remercia du regard en prenant l'arme.

Mais il n'eut pas besoin de s'en servir.

En plein centre de la station de commandes se tenait un homme puissant, large d'épaules, portant un petit canon à impulsion dans les mains.

Marat reconnut sur sa poitrine le blason en forme de *demi-lune avec la reproduction en relief d'un tigre* bleu en plein saut.

Un Oxtornien !

Le soldat se tourna vers les deux hommes et pointa son arme sur eux.

— Haut les mains ! cria-t-il de sa voix tonitruante à travers la salle.

Par prudence, Marat laissa tomber son arme et leva les bras en l'air, imité par Alchinon. Les yeux du Téfrodien trahissaient une peur abjecte. Cette station de commandes avait *certainement été gardée* par plus d'une douzaine de ses compatriotes, mais il ne restait plus grand-chose des défenseurs.

Marat réussit à prouver son identité à l'Oxtornien.

— Nous étions au courant, Monsieur ! répondit le soldat. Puis-je vous offrir mon aide ?

Marat approuva d'un signe de tête. Cet homme pouvait très bien représenter pour eux un secours appréciable. En quelques mots, il lui parla de la charge nucléaire cachée quelque part, et aussitôt, les trois hommes se précipitèrent l'un *derrière* l'autre, l'Oxtornien *en* tête suivi d'Alchinon qui, tout en courant, lui donnait les explications nécessaires.

Une fois arrivé à l'extrémité du couloir, le Blue Tiger tourna la tête vers les deux autres.

— Où est la charge d'explosif ? demanda-t-il d'une voix menaçante au Téfrodien.

Alchinon tendit son bras vers le sol. Le soldat fouilla du bout des doigts ; il lui suffit de quelques secondes pour trouver le mécanisme d'ouverture du couvercle d'un puits.

Lorsqu'il eut réussi à l'écarter, il pointa son projecteur de poitrine pour éclairer l'intérieur.

En attendant le moment de remplir sa mission — précipiter dans la mort Téfrodiens et Terraniens présents dans la base — la bombe semblait dormir paisiblement dans son trou.

Sans hésiter une seconde, Marat et l'Oxtornien descendirent dans le

puits. Ils travaillèrent fiévreusement pour trouver le mécanisme de mise à feu et neutraliser l'engin de destruction. Ni l'un ni l'autre ne s'occupait plus d'Alchinon.

Au bout d'un quart d'heure, tout était terminé.

Marat essuya d'un revers de la main la sueur qui lui inondait le front. Ses genoux tremblaient. C'est alors qu'il se rendit vraiment compte que seuls quelques centimètres l'avaient séparé de la mort.

Un cri de frayeur poussé par l'Oxtornien l'incita à remonter en hâte à la surface.

Le visage blême, il se retrouva face à Alchinon. Etendu par terre, le Téfrodien avait les yeux fixés sur le plafond. Sous son dos, une tache de sang allait en s'élargissant. Marat retourna le corps et vit un trou béant entre ses omoplates déchiquetées. Un éclat métallique avait dû le frapper pendant qu'ils traversaient le grand hall.

Marat lui ferma les yeux, l'Oxtornien ôta son casque sans prononcer un mot.

Au bout d'une demi-minute, ils revinrent sur leurs pas.

Lorsqu'ils atteignirent le hall, le combat avait cessé. Les guerriers des Blue Tigers, les robots et les soldats vêtus de l'uniforme gris-bleu des forces armées de la marine terranienne occupaient l'ancien champ de bataille.

Marat se fit ôter son casque par l'Oxtornien. Avec ce qui lui restait de forces, il donna sa position et demanda qu'on vienne le chercher. Puis il s'effondra.

*

* *

« ... Finalement, la forteresse sous-marine des Téfrodiens a été détruite », annonçait le Stellarque.

Jean-Pierre Marat et Roger McKay se trouvaient dans une chambre de l'hôpital de l'île de Guam. Ils écoutaient le discours du Stellararque diffusé en Terravision à travers tout l'Empire solaire.

« Nos troupes ont trouvé un multi-duplicateur et de la fausse monnaie pour une valeur d'environ cent billions de

solars, des billets fabriqués par le multi-duplicateur et qui attendaient d'être glissés dans la circulation monétaire... »

Jean-Pierre Marat éteignit le poste de télévision.

— Raconte-moi plutôt comment s'est déroulée toute cette opération, vieux ! Le discours de Rhodan en Terravision n'est destiné qu'au public. Ce qui m'intéresse, moi, c'est justement ce que la Terravision ne raconte pas !

McKay arbora un large sourire.

— Lemy Danger a fini par recevoir son sous-marin à temps. Il vous a suivis, le faux Adams et toi, jusqu'à l'entrée de la forteresse immergée. Pendant qu'il attendait le retour d'Adams, il a pris les photos et les mesures de tout ce qui l'entourait, établi sa position exacte, et s'est efforcé d'échapper aux gros prédateurs qui voulaient à tout prix se régaler de son vaisseau en forme de poisson.

« Au bout de trois heures, Adams est retourné à la maison de santé en annonçant que tu étais sorti par le sas pour chasser un lamprotoxus et que tu avais brusquement disparu. Qu'il t'avait cherché partout, mais ne t'avait pas trouvé.

« Bien que le doublon fût percé à jour, on l'a encore laissé en liberté. Le Stellararque craignait que son arrestation ne déclenchât quelque mécanisme parapsychique.

« Pour commencer, L'Emir, Tschubai et Kakuta ont pénétré seuls dans la forteresse. Après avoir repéré l'endroit le plus propice à une invasion, ils sont revenus à leur point de départ pour aller chercher les combattants de la division des Blue Tigers, Une fois établies trois têtes de pont, les sous-marins de combat des forces armées de la marine sont entrés en action. Ils se sont taillé un chemin et ont protégé les commandos d'abordage avec des écrans individuels.

« Malheureusement, le chef inconnu de la station nous a échappé grâce à un transmetteur de matière ultra-puissant. On suppose qu'il s'agit d'un Maître Insulaire. »

Marat approuva d'un signe de tête pensif.

— Si j'en crois la signification éminente de cette gigantesque offensive de faussaire, j'en suis convaincu. Je suis même tout à fait persuadé que les Maîtres Insulaires avaient déjà installé cette forteresse et tout son équipement à l'époque où Rhodan était encore plongé dans le passé lémurien avec le *Krest III*.

— C'est ce que tout le monde pense aussi, mon vieux, répondit McKay.

— Et Homer G. Adams... ? demanda Marat avec inquiétude. A-t-il lui aussi échappé à la destruction de la forteresse ?

— Oui et non ! Le doublon du ministre des Finances a succombé à une crise d'apoplexie au cours de son arrestation. Personne ne sait pourquoi. L'autopsie de son cadavre n'a révélé aucun des activateurs connus.

— On aurait déjà pu s'en apercevoir avant, commenta Marat. Ainsi l'activateur cellulaire qu'il portait était également un faux, tout comme son propriétaire !

— En effet, dit simplement McKay.

— Hum ! fit Marat. Peu à peu je commence à comprendre pourquoi ces attentats d'apparence absurde perpétrés dans la maison de santé de Guam ont été mis en scène. Ce que les Téfrodiens voulaient éviter à tout prix, c'était de voir les soupçons se porter sur le doublon d'Adams. S'il était resté en dehors de tout, nous n'aurions pas manqué d'en être au moins étonnés.

— Certes ! Les Maîtres Insulaires et les Téfrodiens ne sont pas fous au point de commettre de telles erreurs à la légère. Quand ils entreprennent quelque chose, ils ne négligent aucun détail, même les plus petits.

— Voilà... reprit Marat pensif. Il en est de même pour nous, sinon nous n'aurions jamais pu liquider cette maudite forteresse !

Il brancha à nouveau le visiophone pour entendre la fin du discours de Perry Rhodan. Le Stellararque annonçait une nouvelle démarche en vue de stabiliser à tout jamais la monnaie.

Lorsqu'il eut terminé, les deux détectives se plongèrent dans un long silence.

Jean-Pierre Marat le rompit au bout d'un certain temps. Il contempla l'espèce de carapace élastique dans laquelle son corps tout entier était enfermé, de la nuque aux pieds, et déclara d'un air bougon :

— C'est quand même idiot que je ne puisse pas conduire cette affaire jusqu'à son terme...

— Pourquoi ? demanda McKay surpris.

Marat sourit avec une certaine indulgence.

— Tu t'imagines qu'avec toutes ces brûlures, je peux partir à la recherche du véritable Homer G. Adams... ?

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I

Le lieutenant Herbert Baldoover venait de rentrer la veille au soir de ses vacances bien méritées et de reprendre son service dans l'immeuble de l'Administration centrale. Il aimait Terrania, la capitale de la Terre, et il aimait aussi son travail, même si l'essentiel de celui-ci consistait à transporter des dossiers importants d'un département à l'autre.

Pourtant, ce jour-là précisément, le lieutenant n'était pas ravi de travailler : c'était le jour de Noël. Qu'y faire ? Il lui fallait bien se soumettre. Baldoover savait que le pouls de l'Empire solaire ne cessait jamais de battre. Si les activités étaient limitées les jours de fête, il n'empêche que, dans de nombreux bureaux, la lumière continuait à briller.

Il prit les dossiers qu'un colonel lui tendait.

— Voici le rapport du cerveau positronique Nathan, lieutenant. Apportez-le le plus rapidement possible dans le bureau du Pacha.

Baldoover hésita.

— Le Stellarque se trouve actuellement en tournée d'inspection, colonel.

L'officier fronça les sourcils.

— Vraiment ? Le Pacha est en tournée d'inspection ? Et pourquoi cela vous empêcherait-il de porter ce dossier dans son bureau ?

— Je me disais seulement que...

— Vous vous disiez que j'étais mal informé ? Ne vous inquiétez pas et faites ce que je vous dis. Ce dossier est très urgent et de la plus haute importance.

— D'accord, colonel.

Baldoover salua, fit demi-tour et se dirigea vers l'ascenseur antigrav.

— Joyeux Noël, cria le colonel dans son dos.

— A vous de même, colonel, répondit le lieutenant avant de prendre l'ascenseur.

Joyeux Noël ? Lui qui n'avait même pas pu passer la veillée autour du sapin illuminé avec sa jeune épouse ! Etre de service le jour de Noël, il n'y avait vraiment pas de quoi pavoiser ! Mais on n'y pouvait rien changer.

Après tout, les officiers supérieurs et les hauts fonctionnaires n'étaient pas mieux lotis que les autres.

Reginald Bull, par exemple. Il attendait certainement ce dossier, installé à la table de travail de Rhodan.

Le simple fait de penser à Reginald Bull lui fit hâter le pas dès son arrivée à l'étage supérieur. Il s'arrêta quelques instants devant la porte du bureau de Rhodan pour reprendre sa respiration, puis frappa discrètement.

Pas de réponse.

Baldoover contempla la petite plaque posée sur la porte. Un seul nom, pas même un titre : Perry Rhodan.

Il attendit encore quelques secondes, puis frappa une deuxième fois.

Une voix stridente hurla :

— Cessez de rêver à votre dinde de Noël, lieutenant, et apportez-moi enfin ce dossier !

Baldoover resta figé sur place, puis il se secoua et entra dans la vaste pièce brillamment éclairée d'où l'on embrassait du regard l'immense ville de Terrania dans presque toute sa totalité.

Le fauteuil de Perry Rhodan était occupé par un minuscule personnage juché sur une pile de journaux, qui suivait l'arrivée de Baldoover d'un air intéressé. Une lueur d'amusement brillait dans ses yeux malins lorsqu'il remarqua le trouble du lieutenant. Le visage

grimaça et son incisive agressive révéla que L'Emir était de bonne humeur.

— Joyeux Noël, dit le mulot en indiquant un endroit sur la table. Posez ces papiers ici, lieutenant. Le rapport est-il complet ?

— Joyeux Noël, répondit péniblement Baldoover en se débarrassant du dossier. Je... je ne sais pas, monsieur. Le dossier vient d'arriver de la Lune.

— Je vais y jeter un coup d'œil. Dire que c'est Noël aujourd'hui, on peut parler d'un beau jour de fête ! Le Stellarque se balade dans la Galaxie et moi, je suis chargé de gouverner un empire stellaire. (Il regarda le lieutenant.) Vous pouvez rentrer chez vous maintenant. Et dites bien des choses à votre petite épouse blonde de ma part.

Décontenancé, le lieutenant salua L'Emir et marcha vers la porte.

Elle s'ouvrit devant lui, comme par un coup de baguette magique. Néanmoins, après avoir traversé la pièce, il se heurta à elle parce qu'elle s'était refermée trop tôt. Ce petit incident d'ailleurs ne surprenait plus Baldoover. Il savait que L'Emir, tout téléporteur et télépathe qu'il fût, avait aussi des dons de télékinésie.

Lorsqu'il revint dans son bureau, il se sentait rasséréné. La pensée qu'une personnalité aussi importante que le mulot devait travailler ce jour-là lui avait remis du baume au cœur.

Entre-temps, L'Emir ouvrit le dossier et commença à étudier le rapport.

Pour bien comprendre la teneur du message, il est nécessaire de donner ici quelques explications historiques préliminaires.

Les Maîtres Insulaires, qui dominaient la Nébuleuse d'Andromède, avaient encore frappé. Avec l'aide de duplicateurs de matière, ils avaient réussi à ébranler la stabilité de la monnaie terranienne. Même si l'une de leurs bases secrètes établie au fond de l'océan Pacifique avait été découverte et détruite, le danger subsistait de voir d'importantes personnalités de l'Administration terranienne réduites à l'état de doublons au service des Maîtres Insulaires.

Des doublons qui remplaçaient les originaux et pouvaient causer des

dommages imprévisibles.

Le Stellarque n'était pas homme à se laisser ébranler aussi facilement. Il l'avait prouvé en repoussant avec succès bien des attaques venues de l'espace. Mais quand il s'agissait d'argent, il se montrait extrêmement pointilleux.

Sur la Terre, des manifestations s'organisaient partout contre la dégradation financière. La recherche fiévreuse des doublons n'avait donné aucun résultat jusqu'alors. Toute l'Astromarine impériale était en état d'alerte permanent. Perry Rhodan se trouvait confronté à la plus grave crise de politique intérieure de son existence.

L'argent, la propriété personnelle et la liberté — autant de concepts sacrés pour un Terranien de la nouvelle époque. Celui qui avait l'audace de tenter d'y changer quelque chose pouvait craindre pour sa vie. Mais comme les auteurs de ces troubles restaient insaisissables, on faisait porter au Stellarque la responsabilité de la crise. Non seulement sur la Terre, mais également sur les mondes colonisés de l'Empire. Aussi n'y avait-il rien d'étonnant à ce que Rhodan aille visiter ces planètes lointaines, pour essayer par sa seule présence et sa personnalité de rétablir la paix et le calme. Il avait assez d'autorité pour y parvenir.

Les officiers et les équipages de l'Astromarine étaient ses alliés les plus fidèles. Ils le soutenaient, quelque inquiétante que fût la situation. Ils l'aidaient à minimiser la crise économique et à métamorphoser l'insatisfaction latente des citoyens en une attente neutre.

Au milieu de ces événements éclata une nouvelle d'apparence insignifiante. Un contrebandier de l'espace, ressortissant de la race des Marchands galactiques, fut arraisonné par un vaisseau de surveillance. Les soutes de son navire contenaient des appareils étranges et inconnus, à destination de la planète Iago III.

Perry Rhodan prit connaissance de cette nouvelle parmi une foule de messages en provenance de tous les azimuts, sans y attacher d'importance particulière.

Il avait d'autres chats à fouetter, autrement plus graves que cette simple histoire de contrebandier. Lorsque L'Emir, déconcerté par sa passivité, lui demanda l'autorisation de suivre l'affaire de près, le Stellarque la lui accorda sans aucune résistance et sans le moindre

commentaire.

Voilà pourquoi il siégeait ce jour-là dans le bureau de Rhodan, en attendant la réponse de Nathan, auquel il avait demandé l'analyse et le rapport concernant cet incident.

Son attention fut tout d'abord attirée par les images en provenance du cerveau lunaire. Elles reproduisaient en agrandissements les pièces trouvées dans les soutes du vaisseau des Francs-Passeurs. Le mulot comprit immédiatement que son intuition ne l'avait pas trompé. Il n'avait eu qu'une seule fois l'occasion de voir ce genre d'objets, et même pas dans la Voie Lactée. Au cours de l'« Expédition Andromède » qui, on s'en souvient, avait été interrompue avant d'arriver à son terme, il s'était trouvé en contact étroit avec un multi-duplicateur appartenant aux Maîtres Insulaires. Et il était sûr de reconnaître sur les images transmises par Nathan quelques pièces d'un de ces appareils.

Ainsi par exemple le composant tubulaire haut de trois mètres environ dont il avait quatre clichés différents sous les yeux. L'Emir le connaissait déjà, cela ne faisait aucun doute. Il éveillait même dans sa mémoire un souvenir bien précis et plutôt douloureux : la forte décharge électrique dont il avait été secoué en le touchant.

Comment les Francs-Passeurs s'étaient-ils procuré des pièces détachées d'un multi-duplicateur dont le procédé de fabrication restait le secret des Maîtres Insulaires ? Qui plus est, un secret étroitement gardé.

L'Emir se plongea dans la lecture attentive du rapport détaillé. Son intérêt se portait tout particulièrement sur l'analyse des données qui complétaient les informations communiquées par le cerveau.

Le commandant du croiseur de surveillance terranien avait essayé par tous les moyens de faire parler le capitaine du cargo franc-passeur, et il en avait soutiré quelques détails. Entre autres, la destination de ce vol étrange, à savoir la planète Iago III.

Or, Iago III représentait un cas tout à fait original.

L'amas stellaire des Pléiades se trouvait à une distance de cinq cents années-lumière de la Terre. Il s'étendait sur un diamètre de quinze années-lumière et comprenait approximativement cent soixante soleils, dont beaucoup possédaient des planètes faisant partie des

colonies en voie de développement de l'Empire. Ces planètes habitables n'abritaient pas de bases militaires à proprement parler, mais seulement des commandos de colonisation. La centrale de recherche de Terrania indiquait que le sol d'un grand nombre d'entre elles n'avait été foulé que par une commission d'enquête.

Dans son analyse, Nathan insistait tout spécialement sur le fait que huit mille colons terraniens environ vivaient sur Iago III. L'Emir n'avait aucune peine à s'imaginer qu'une planète de ce genre pût être l'endroit rêvé pour l'établissement d'une base secrète. A cela s'ajoutait qu'en cas d'urgence, un bon transmetteur de construction téfrodiennne permettait de franchir en une fraction de seconde les cinq cents années-lumière qui la séparaient de la terre.

L'Emir avait fini par découvrir ce transmetteur par l'intermédiaire d'un autre message émanant de l'Astromarine, en provenance de la station énergétique Luna-Orb III. Cette station de détection avait capté une impulsion quintidimensionnelle de saturation qui ne pouvait être émise que par un gigantesque transmetteur de matière. Jamais encore une impulsion de cette nature n'avait été enregistrée dans ce secteur de l'espace. D'après la direction des ondes vibratoires, elle venait à coup sûr de l'amas des Pléiades.

« Toujours ces Pléiades », grogna L'Emir, et il survola les pages suivantes du rapport, relatives à Iago III et aux conditions de vie sur cette planète. « Ces mondes sont-ils aussi paisibles et aussi inoffensifs qu'ils paraissent l'être à première vue ? Quelques Terraniens s'y installent, et voilà que déjà, les difficultés s'accumulent — bien qu'ils n'y soient sans doute pour rien. Bon, un de ces jours, j'irai jeter un coup d'œil sur cette boutique. Perry Rhodan doit revenir dans trois jours. Ou bien il me donnera un vaisseau, ou bien j'irai de ma propre initiative ! »

Il passa encore quelques heures à étudier le rapport, puis il perdit patience. A son avis, ce qu'il avait appris jusqu'alors justifiait largement une enquête approfondie. Mais peut-être était-il préférable de se taire et d'agir en secret, sans bruit et sans publicité, afin de ne pas mettre la puce à l'oreille des meneurs de jeu cachés dans les coulisses de la crise actuelle ? « Que les Maîtres Insulaires s'imaginent donc qu'on les sous-estime, et on aura les mains libres pour agir ! »

« Avant tout, il faut qu'ils me sous-estiment, moi, se dit encore le mulot en glissant de son siège, ce qui eut pour effet de faire choir toute la pile de journaux. S'ils me sous-estiment, ils sont perdus

d'avance. »

Il rassembla les feuillets épars et enferma le dossier dans le coffre-fort du bureau de Rhodan. Là au moins, il serait en sécurité.

Puis L'Emir regarda l'heure.

On était déjà en fin d'après-midi. Il avait avait faim, mais comme Iltu se trouvait sur Mars où elle s'occupait de l'éducation de leur fils, il se sentit très seul. Heureusement, il connaissait encore quelqu'un qui, ce jour-là, devait souffrir aussi de sa solitude.

Il se concentra sur la maison de ce solitaire et se téléporta.

*

* *

Avec son activateur cellulaire et son statut d'immortel, Allan D. Mercant était effectivement voué à la solitude. S'il se mettait à aimer une femme et à l'épouser, celle-ci se transformerait en vieilleurde à ses côtés, alors que lui ne changerait jamais. Il aurait toujours le même aspect dans mille ans qu'en ce jour de Noël et que quatre cents ans auparavant.

L'immortalité engendrait bien des problèmes. Mercant ne put s'empêcher d'y penser lorsqu'il se retrouva seul en début de soirée dans sa salle de séjour, les yeux fixés sur la flamme vacillante de la cheminée qui ne dispensait qu'une lumière parcimonieuse. Dans un coin de la pièce se dressait un petit sapin dépourvu de décoration et de bougies. Cheminée et sapin paraissaient plutôt anachroniques à Terrania, devenue au fil du temps le centre de la technique la plus évoluée et le cœur d'un empire qui embrassait plus de mille systèmes solaires.

Mercant ne sursauta même pas lorsqu'un petit personnage se matérialisa tout près de lui, directement surgi du néant. On aurait cru qu'il avait entendu arriver L'Emir.

— Toi ici ?

Le mulot s'approcha de lui et s'installa dans le fauteuil libre.

— Moi aussi, je me sens seul, dit-il, comme si cet argument suffisait à expliquer son apparition subite. Je te dérange ?

— Tu ne me déranges jamais, L'Emir. Pourquoi n'es-tu pas auprès d'Iltu ?

— Elle a assez à faire avec le petit,, et moi, j'ai assez à faire avec moi.

— Ma foi, c'est peut-être une explication, reconnut Mercant en souriant. Comment vas-tu l'appeler ?

— Mon fils ? (L'Emir exhala un profond soupir.) Je n'en sais rien encore. Chacun a une bonne idée à me suggérer, mais aucun des noms habituels ne me plaît à moi. Tu vois, Allan, il faut que ce soit un nom tout à fait particulier. Un nom comme il n'y en a jamais eu jusqu'à présent. C'est pourquoi je prends le temps de réfléchir. Mais pour le moment, j'ai d'autres soucis en tête.

Ce fut au tour de Mercant de soupirer.

— Oui, je sais. Le Franc-Passeur et Iago III. (Il se pencha pour remettre une bûche dans la cheminée.) Tu crois vraiment que cette affaire cache quelque chose de grave ? Bon, d'accord, le Franc-Passeur avait à bord des pièces détachées de multi-duplicateur. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que les Maîtres Insulaires trempent dans cette affaire, tout simplement. Ou au moins les Téfrodiens.

Cela prouve qu'ils prennent pied dans notre Galaxie. Ils n'osent pas se lancer dans une attaque directe, mais s'ils dupliquent l'argent et les personnes, pourquoi ne dupliqueraient-ils pas autre chose un jour ou l'autre ? Des bactéries par exemple.

Mercant se laissa retomber au fond de son fauteuil.

— Les maladies se font rares depuis que nous avons exterminé presque toutes les bactéries nocives. Il en reste encore sans doute, mais de moins en moins. Les lâcher brusquement sur l'humanité provoquerait une catastrophe, puisqu'il n'existe plus d'antidotes

naturels. Etant donné leur inutilité, ceux-ci ont tout simplement cessé de se développer. Dis-moi, L'Emir, tu ne cherches tout de même pas à me faire peur ?

— Non, cette idée m'est venue spontanément à l'esprit, Allan. Mais elle me terrifie plus que la pensée d'une attaque lancée par des flottes ennemies depuis l'espace. Quand Perry revient-il ?

Cette question prit Mercant au dépourvu.

— Rhodan... ? Après-demain, je crois. Pourquoi ?

— Il me faut un vaisseau. Je veux aller faire un tour sur Iago III. Que sais-tu, toi, de cette planète ?

Mercant se passa la main dans les cheveux.

— Iago III ? Si j'avais à la décrire, je dirais que c'est un monde primitif, malgré ses huit mille colons. Il s'agit d'individus qui s'intéressent très peu à la civilisation et à la perfection technique. Ils voulaient travailler, se créer eux-mêmes une nouvelle patrie, comme il était habituel dans les temps anciens. Pour eux, Iago III est un véritable paradis. Des montagnes, des forêts vierges, des marécages, des steppes et des mers. Et une foule d'animaux à chasser. Les fleuves grouillent de poissons, et dans les régions fertiles, on peut faire la moisson toute l'année si on prend la peine de semer.

— Comment se comportent les colons ? Sont-ils toujours en liaison avec la Terre ?

Mercant acquiesça d'un signe de tête.

— Dans ces cas-là, on signe des contrats. C'est ce que nous avons fait avec Iago III. Un contrat dont la validité est prévue pour durer de nombreuses années. Les colons peuvent compter sur le soutien de l'Astromarine. Soutien qui consiste avant tout à leur livrer des machines agricoles, des semences, des vêtements, des armes, ainsi que des vivres. Ce contrat nous oblige à aider les colons à surmonter toutes les difficultés inhérentes à leur installation. Malheureusement, pour autant que je sache, nous n'avons pas pu remplir l'intégralité de nos obligations le mois dernier.

L'Emir tendit l'oreille.

— Ah non ? Dans le cas de Iago III non plus ?

— Hélas non. La crise économique se répercute aussi sur les planètes colonisées, cela va de soi. Iago III est privée de ravitaillement depuis quatre semaines, ce qui ne met pas en péril l'existence même des colons, mais qui les inquiète, bien sûr.

L'Emir se dandina dans son fauteuil.

— Où est stocké le matériel destiné à Iago III ? A moins que... il n'y en ait plus du tout ?

— Au contraire ! Tout est emballé et prêt à être expédié. Dans l'entrepôt VII de l'astroport Nord. Je vais m'en occuper.

— Est-ce que je ne peux pas le faire à ta place ?

Mercant demeura impassible. Il se doutait déjà depuis longtemps de ce qui l'attendait. Et il savait aussi qu'il ne pouvait pas échapper à la décision. Rhodan y avait déjà fait allusion à mots couverts.

— Qu'est-ce que tu mijotes, petit ?

— Pour parler sans ambages : je voudrais qu'à partir d'aujourd'hui, tu me regardes avec d'autres yeux. Je ne suis plus simplement un officier spécial, mais un agent secret.

Mercant se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Agent secret... ? Tiens, tiens ! Peux-tu me dire ce que tu envisages ? Rhodan m'en a déjà parlé, mais nous avons en ce moment d'autres soucis, nous aussi.

— Ce sont justement ces affaires là, d'apparence secondaire, qui déclenchent souvent une guerre. J'ai besoin de ton soutien, Allan. De ton soutien plein et entier.

— Tu peux échafauder tout ce que tu veux, mais en dernier ressort, c'est à Rhodan lui-même que reviennent les décisions, et à lui seul. Il sera rentré dans deux jours, encore que... pour quelques heures seulement. D'ici là, essaie de réunir quelques preuves supplémentaires pour étayer tes soupçons. Dès qu'il mettra un vaisseau à ta disposition, je te donnerai tout le reste. C'est d'accord ?

— Même Wuriu Sengu et André Lenoir ?

— Pourquoi justement ces deux-là ?

— Ils sont en congé, Allan. Donc même s'ils m'accompagnent, la Défense sera assurée à cent pour cent.

— C'est exact. Nous en reparlerons quand Rhodan aura pris une décision. Entre-temps, occupe-toi du rapport. Peut-être y découvriras-tu d'autres détails qui ont pu nous échapper. (Il se replongea dans la contemplation des flammes.) Pourtant je crains fort que vous ne soyez pas accueillis avec un excès d'amabilité sur Iago III.

— A cause du retard des livraisons ? Ne te fais pas de soucis pour cela, Allan, ils n'auront pas l'occasion de me voir si vite, pas plus que les autres d'ailleurs. En outre, il faut penser aussi à l'équipage. Et sur ce point, j'espère que tu pourras me donner un bon tuyau.

Mercant se sentit progressivement poussé dans ses derniers retranchements. « Il serait absurde de cacher quoi que ce soit à L'Emir, se dit-il. Le petit est télépathe, et même si je sais me protéger des télépathes, il y a toujours quelques bribes d'influx cérébral qui arrivent à échapper au barrage. »

— Moi aussi, je me suis occupé de l'affaire Iago III, petit, je le reconnais volontiers. Tu le sais bien, et c'est la raison pour laquelle tu es venu me trouver. Bon. Si Rhodan donne son autorisation, je t'accorderai un équipage sensationnel. Soit dit entre nous : j'ai déjà trié les hommes sur le volet. Ils n'attendent plus que l'ordre d'intervention. Et tel que je te connais, tu l'obtiendras aisément.

Pour la première fois, L'Emir donna l'impression de se détendre.

— A propos, joyeux Noël, Allan, dit-il gaiement. Pour un peu, je l'aurais oublié.

Il tendit les pattes vers la cheminée, ferma les yeux et se relaxa.

Mercant resta immobile dans son fauteuil. Au bout de quelques minutes seulement, de doux ronflements annoncèrent que le mulot s'était envolé au pays des rêves.

Il fêtait Noël à sa manière.

Le Stellarque ne devait passer que deux heures à Terrania. Puis il repartirait en compagnie de son équipe diplomatique pour un lointain système dont les habitants menaçaient de prendre les armes si rien n'était fait pour remédier à la dégradation de la monnaie.

L'Emir n'avait donc pas une minute à perdre.

Perry Rhodan paraissait fatigué et tendu, il avait les joues creuses. Sa physionomie ne s'éclaira légèrement qu'à l'apparition de son petit ami.

— Toi ici ?

— Oui, moi. Tu dois bien avoir une idée de ce qui m'amène dans ton bureau. L'incident du Franc-Passeur me donne du souci, et je voudrais te demander...

D'un geste, Rhodan lui coupa la parole.

— J'ai la tête bruissante de problèmes, petit. Si l'affaire te paraît importante, je n'ai pas l'intention de t'empêcher de te livrer à des enquêtes. Adresse-toi à Mercant.

— C'est ce que j'ai déjà fait. Il veut que tu lui donnes les pleins pouvoirs.

— Quels pleins pouvoirs ? Un vaisseau ?

— Oui, un vaisseau. Tout le reste est déjà réglé.

— Il n'y a pas un seul vaisseau disponible.

— Je n'attends pas un vaisseau pour moi tout seul, Perry. Le ravitaillement de la planète Iago III est en souffrance depuis quatre semaines. Ce n'est pas cela qui handicapera l'Astromarine.

— Tous les navires disponibles sont monopolisés pour l'acheminement de marchandises stables, dans le but de lut-ler contre l'inflation. Quant aux colons, il faut qu'ils essaient de voler de leurs propres ailes et de se nourrir par leurs propres moyens. Avec de la volonté, ils y arriveront. Je n'ai pas de vaisseau. Je suis désolé, petit.

Mory Rhodan-Abro, l'épouse de Perry, était entrée dans le bureau. Elle avait entendu la conversation, mais s'était abstenue d'intervenir jusqu'alors. Elle s'approcha de son mari et lui posa la main sur l'épaule.

— Je sais dans quelle situation se trouve l'Empire, Perry. Tu oublies que j'ai encore des vaisseaux, moi ? Ils ne sont pas tous soumis à ton commandement. Vois-tu un inconvénient à ce que je mette un de mes navires plophosiens à la disposition de L'Emir ?

Rhodan la regarda d'un air surpris.

— Tu ferais cela ?

— Bien sûr. (Elle se pencha vers le mulot.) C'est un cargo sphérique. Le commandant s'appelle Kays Rasath. Il attend un chargement Si tu veux, tu peux partir avec lui sur Iago III pour livrer la marchandise. Le reste ne me concerne pas.

L'Emir eut du mal à cacher son émotion. Heureusement, il se rappela à temps qu'un agent secret de l'Empire solaire ne devait pas montrer ses sentiments en public. Il se contenta donc d'approuver d'un signe de tête un rien désinvolte.

— Merci, Mory. Si je puis te rendre un service plus tard, rappelle-moi ton intervention. J'accepte le vaisseau. Est-ce que j'ai besoin d'un ordre en bonne et due forme ?

— Je vais prévenir Rasath.

— Mets toute cette affaire au point avec Mercant, s'écria encore Rhodan avant que L'Emir se soit dématérialisé. Puis, une fois le mulot disparu, il dit à son épouse : Tu as peut-être commis une faute... ou peut-être pas.

— C'est une chose que l'on ne sait toujours qu'après coup, répondit-elle en lui remettant en place une mèche de cheveux égarée sur son

front.

*

* *

Mercant ne fut pas surpris lorsque L'Emir lui apprit le succès de sa mission.

— Bon. Donc la chose est claire. Pour être franc, il faut que je te dise que je m'y attendais. Par contre, je n'avais pas imaginé que Mory Abro te prêterait un de ses navires. Excellente initiative. Cela passera davantage inaperçu. D'autant plus qu'en général, les relations avec les Plopho-siens sont plus détendues qu'avec nous en ce moment. J'ai déjà prévenu Sengu et Lenoir. Il ne me reste qu'à leur dire où ils peuvent te rencontrer. Tu t'occupes du chargement ? Entre-temps, je vais envoyer Heinhoff et ses gens sur le terrain d'atterrissage. Quand veux-tu appareiller, petit ?

— Le plus tôt possible.

— D'accord. Tu as le permis de décoller. Encore une chose, L'Emir...

Le cargo plophosien était un vaisseau sphérique mesurant cent cinquante mètres de diamètre. Son commandant, Kays Rasath, un homme grand et mince, sortait de l'élite de son clan. Tous ses ancêtres avaient été capitaines de la flotte marchande, et il se sentait autant chez lui dans l'espace que sur Plophos.

Il n'en fut pas moins surpris en voyant L'Emir apparaître et lui tendre l'ordre de son chef — en l'occurrence Mory Abro. Presque en même temps apparut le capitaine Merl Heinhoff avec son équipage de dix hommes, des spécialistes de la Défense triés sur le volet. Il montra ses pleins pouvoirs et demanda à Rasath de lui indiquer des cabines.

Les véhicules de manutention s'approchèrent quelques secondes plus tard pour charger et arrimer le matériel destiné à Iago III dans les soutes de l'*Aldabon*. Au même moment, deux triscaphes vinrent se poser près du cargo. Ces glisseurs blindés s'étaient révélés jusqu'alors extrêmement précieux pour ce genre d'opération. Mercant avait jugé bon de les mettre à la disposition de l'expédition.

Heureusement, *l'Aldabon* disposait de vastes soutes, de sorte qu'on n'eut aucun mal à y caser également les deux triscaphes.

L'Emir était de nouveau dans son élément.

On le voyait partout à la fois pour contrôler l'avancement des préparatifs de départ. Il ne cessait de parler avec les membres de l'équipage de Rasath afin de se faire connaître d'eux. Très vite il eut l'impression qu'il pouvait se fier entièrement aux Plophosiens. Il les considérait comme des hommes sur qui l'on pouvait compter, et qui, surtout, étaient discrets. Il n'hésita donc pas à leur donner des explications sur la nature de l'expédition prévue.

Les appareils de détection les plus modernes furent mis à l'abri dans des boxes spéciaux. C'étaient des instruments qu'on ne trouvait pas habituellement sur un cargo. Avec leur aide, il était possible de localiser des concentrations de métal même dans les plus grandes profondeurs et de préciser avec exactitude leur position.

Wuriu Sengu, grâce à ses capacités de vision X, en était capable jusqu'à un certain point, lui aussi. La matière n'était pas un obstacle pour ses yeux. Il voyait à travers elle à volonté.

André Lenoir, le fascinateur, avait la faculté d'imposer sa volonté à d'autres personnes. Sa spécialité consistait à « ausculter » l'esprit des prisonniers et à les forcer à révéler leurs secrets sans recourir à la violence.

Les deux mutants et L'Emir obtinrent une cabine pour eux trois.

Enfin, vers minuit, *l'Aldabon* fut prêt à appareiller. Les véhicules de transport étaient repartis ; le vaisseau se trouvait donc seul dans le flot de lumière des projecteurs de l'astroport. La salle de contrôle donna l'autorisation de décoller au commandant Kays Rasath.

Avec un bruit d'enfer, le cargo s'éleva à la verticale vers le ciel obscur. Très vite, les points lumineux des projecteurs s'estompèrent, puis se fondirent en une seule source de lumière — et finirent par disparaître.

L'Aldabon avait pris son envol pour une mission mystérieuse.

CHAPITRE II

L'étoile de Iago était un grand soleil rouge autour duquel orbitaient trois planètes. Bien que Iago III fût la plus éloignée, sa situation favorable lui permettait d'offrir aux hommes un climat chaud et agréable.

En outre, avec une gravitation de 0,96 G, elle se différenciait très peu de la lointaine Terre. Sa température moyenne tournait autour de trente-quatre degrés, mais elle était plus basse en altitude et donc plus supportable. Dans les plaines, des forêts vierges envahissaient les régions marécageuses ; pas un être humain n'y avait jamais pénétré. Tout un peuple de créatures étranges grouillait dans les mers primitives peu profondes qui attendaient d'être conquises par l'homme.

Les huit mille colons vivaient dans des maisons préfabriquées sur les plateaux fertiles du continent principal. Au nord, le vaste altiplano était coupé par un massif de hautes montagnes. Sur les côtés est et ouest, il s'inclinait progressivement jusqu'à se perdre dans les forêts vierges. Au sud s'étendait la mer.

Le monde colonial était géré par le lieutenant-colonel Joal Kusenbrin, considéré pour ainsi dire comme le souverain incontesté de ce petit royaume de huit mille âmes. Cela ne l'avait pas empêché d'instaurer une administration démocratique qui s'occupait des problèmes des habitants et les dirigeait, dans la mesure où cela paraissait nécessaire. Les premiers colons avaient atterri sur Iago III quatre ans auparavant, et depuis, peu de changements étaient survenus dans leur existence.

Grâce aux livraisons régulières de ravitaillement, les habitants de Iago III avaient réussi à faire fructifier de vastes étendues de terrain. Les champs commençaient juste derrière l'astroport primitif et la station hypercom provisoire. Des bouquets d'arbres et des jardins entouraient les maisons d'habitation éparpillées au milieu des champs cultivés. Des machines agricoles à pilotage automatique accomplissaient la majeure partie du travail. La récolte suffisait déjà à subvenir aux besoins des colons.

Si Berl Kuttner s'était occupé davantage de son exploitation, il aurait été lui aussi indépendant du ravitaillement en provenance de la Terre.

Mais Kuttner aimait avant tout la chasse et l'exploration, et sa ferme n'était pour lui qu'un faux-fuyant ; elle lui permettait de sillonner tout à son gré les secteurs inconnus de la planète. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il avait accepté dès la première heure de partir comme colon sur Iago.

Doris, sa jeune femme, se retrouvait très souvent seule. Elle s'occupait de la culture des champs et surveillait les robots ouvriers et les machines automatiques. Doris était une maîtresse femme, mais toute seule, elle n'arrivait pas à subvenir à la tâche. Cependant, elle aimait Berl et s'était habituée à la vie instable de son mari et à sa propre existence à elle, qui n'avait vraiment rien d'enviable.

A cela s'ajoutait que son mari affichait un romantisme plutôt anachronique. Au lieu de sillonner les régions vierges de la planète avec un glisseur, qu'il aurait fort bien pu s'offrir, il roulait à bord d'une vieille jeep séculaire. Au lieu de se servir d'un radiant à impulsion pour chasser, il utilisait un vieux fusil Winchester. Il voulait vivre exactement à la manière des pionniers d'il y avait cinq cents ans. Et sur Iago III, il trouvait les meilleures conditions pour réaliser ses rêves.

La course qu'il venait justement d'entreprendre le conduisait vers le nord, dans les montagnes.

Il avait traversé les steppes pendant des jours et des jours dans sa vieille jeep. Ses bagages se réduisaient au strict minimum. Son coffre était aménagé pour héberger des jerricans pleins de carburant, car il n'y avait pas de station-service sur Iago III.

Berl dormait soit dans sa voiture soit à la belle étoile, sur l'herbe de la steppe. Les nuits étaient chaudes, il n'avait même pas besoin de couverture. D'ailleurs, personne n'avait jamais froid sur cette planète. Sa jeep était tout de même équipée d'un petit émetteur radio grâce auquel il pouvait appeler Doris tous les soirs pour se tenir au courant des progrès des travaux agricoles. Cela lui donnait aussi l'occasion d'assurer chaque fois à sa femme qu'il allait très bien et se sentait bien dans sa peau.

— Voilà ce que j'appelle la liberté authentique, Doris, disait-il ce soir-là. De quoi se compose sinon notre monde moderne ? Technique, perfection, automation. L'homme n'est plus un être humain, mais une machine. Tandis que moi, je veux être un homme, je veux ne devoir compter que sur moi. Ici, dans la nature, il faut que je sois à la

hauteur de mes prétentions, et je me sens libre. Je suis heureux que tu me comprennes.

— Bien sûr, je te comprends, Berl, répondit Doris dans un soupir.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il, avec une ombre d'inquiétude dans la voix.

— Non, non, tout va bien. Mais je me sens parfois très seule, tu sais. Ce ne sont pas les robots qui peuvent te remplacer !

— Hum, grogna-t-il embarrassé. Et si tu allais rendre visite aux Kîrner de temps en temps ? Ils pourraient venir te chercher avec leur glisseur.

— Je suis allée chez eux hier soir. Elle est très gentille, mais lui, c'est un crétin. Malgré tout, cela me permet d'être au courant des petites histoires de la colonie.

— Y a-t-il du nouveau ?

— Rien de particulier. Kusenbrin est furieux parce que les livraisons de la Terre ne sont pas encore arrivées. Alors qu'au fond, nous n'en avons pas tellement besoin. Ils doi-vent avoir d'autres soucis, là-bas, en ce moment.

J'avais commandé des munitions, moi. Il ne me reste (tins que deux cents cartouches, au grand maximum.

Tu peux déjà t'estimer heureux qu'ils continuent à fabriquer ces vieilleries ! Qui possède encore un vieux fusil comme le tien à l'heure actuelle ?

- Oh, il ne manque sûrement pas d'hommes dignes de ce nom qui préfèrent un Winchester à un radiant moderne, l'imagine. Bon, tu connais mon point de vue, n'est-ce pas ?

— Il y aura toujours des gens pour avoir la nostalgie du bon vieux temps. Pour ma part, je considère cela comme une illusion que l'on se fait à soi-même.

Kuttner toussota dans le micro.

— C'est bien, Doris. Il faut que je m'occupe de mon feu maintenant. J'ai abattu un petit animal, cela me permettra d'économiser mes conserves. D'ailleurs, je suis saturé de ces maudites boîtes. A propos, une chose encore : j'ai découvert ici une plante qui fleurit sans cesse et porte sans cesse des fruits. Je crois qu'on aurait intérêt à en faire des greffes. Les fruits sont délicieux et très nourrissants. Nous en parlerons à Kusenbrin dès que je serai de retour. Je rapporterai des échantillons et des plans.

— Chic ! dit Doris gaiement. Tu as raison. Rentre vite à la maison, n'est-ce pas ?

— Je viens seulement de partir, protesta Berl Kuttner en prenant congé de sa jeune femme.

Le bois sec ne manquait pas. Il en fit un petit tas et alluma le feu. Puis il dépouilla l'animal qu'il avait tué dans l'après-midi, le vida et l'embrocha.

La nuit tomba rapidement et les étoiles apparurent dans le ciel. Vers le nord, on distinguait nettement la silhouette de la chaîne de montagnes, parce qu'elle cachait les étoiles. C'est de là-haut que descendait aussi le petit torrent auprès duquel il avait élu domicile. L'eau n'était pas très froide, mais claire comme du cristal et rafraîchissante. Alors qu'il faisait encore jour, Berl avait découvert des bancs de poissons. Iago III était un paradis, comme on n'en trouvait plus

La petite station radio de Iagolar, l'unique agglomération de Iago III, diffusait de la musique de danse. Berl écouta un moment, puis il éteignit le poste. Le calme lui fit du bien. On n'entendait rien, rien que le murmure léger de l'eau. Les branches des quelques arbres qui bordaient le torrent faisaient entendre aussi de temps en temps leur chanson. Dans le lointain, quelque part au milieu de la steppe, il perçut le cri d'un singe à dents de sabre, un humanoïde totalement dépourvu d'intelligence. Bien que le chasseur ne soit pas trop difficile à contenter, au point de tuer et de manger presque tout ce qui se présentait au canon de son Winchester, il n'avait jamais touché à un singe jusqu'alors. S'il était attaqué par l'un d'eux, il le tuait, mais ne le mangeait pas.

Une étoile d'un éclat particulier brillait au-dessus des

montagnes.

Berl n'était pas très doué en astronomie, d'autant moins qu'il se trouvait sur un monde étranger. Tout ce qu'il avait appris à ce sujet sur la Terre n'avait pas cours ici. Iago III était éloignée d'au moins cinq cents années-lumière de la Terre.

Malgré son ignorance, il savait que les étoiles ne se déplaçaient pas assez vite dans le ciel pour qu'on puisse suivre leur trajet du regard. Or cette étoile brillante qui dominait les montagnes du nord se déplaçait à une vitesse perceptible à l'œil nu.

Elle descendit en suivant la courbure de la voûte céleste et disparut brusquement.

Berl réfléchit un instant à ce phénomène étrange, puis il haussa les épaules. Il se rappela que d'autres avant lui avaient déjà fait des observations analogues, mais personne ne les avait pris au sérieux. Et voilà qu'il en était témoin à son tour, lui aussi.

Bien entendu, Iago III possédait de nombreux glisseurs et quelques petits vaisseaux spatiaux, mais ces derniers n'étaient jamais utilisés. On les remisait dans des hangars souterrains pour parer à une urgence, le cas échéant. Seuls les glisseurs servaient à transporter le plus rapidement possible les malades au petit hôpital de Iagolar, en cas de besoin, lin outre, le lieutenant-colonel Kusenbrin utilisait aussi ce moyen de locomotion pour rendre visite aux fermes éloignées. Mais de toute façon, jamais la nuit.

« Cette étoile ressemblait à un vaisseau spatial, murmura Berl tout en remuant les braises de son feu. Or, il n'y a pas de vaisseaux étrangers chez nous. (Les yeux fixés sur les flammes, il ajouta pour lui-même :) A moins que... ? »

Cette pensée commençait à le fasciner. « Des vaisseaux étrangers... ? »

S'il s'agissait vraiment de vaisseaux étrangers, il était tout à fait invraisemblable qu'ils survolent la planète sans avoir pris des mesures de protection contre les détections et les observations. A moins que...

Est-ce que par hasard ils savaient qu'on n'en avait pas encore aménagé sur l'ago III ? Les rares cargos qui apportaient le ravitaillement atterrissaient en toute liberté et sans avoir à se soumettre à un contrôle quelconque. Le seul moyen de communiquer avec la Terre était la station hypercom, mais elle n'avait pas encore dépassé le stade du provisoire.

Berl contempla longuement le massif montagneux et ne retrouva plus l'étoile vagabonde.

Le lendemain, avant même le lever du soleil, il rassembla ses affaires et mit en marche le moteur de sa jeep. Le Winchester était couché sur le siège voisin du sien. L'expérience lui avait appris à être prudent, car sur l'ago III, on rencontrait parfois des prédateurs qui pouvaient devenir dangereux, même pour des hommes.

« C'était un bon coin pour passer la nuit », se dit Berl en fredonnant une vieille chanson. Comme il était souvent seul, il avait pris l'habitude de se parler à lui-même. L'avantage, c'est que personne ne le contredisait. « A ne pas oublier, mon vieux. En outre, ici dans la montagne, l'air est plus pur qu'en bas dans la plaine, où l'on étouffe littéralement. »

Ce qui était tout à fait exagéré, mais Berl était connu pour son goût de l'outrance.

Le terrain commençait à s'élever et l'herbe à se raréfier pour faire place au rocher nu. La jeep était équipée de bons pneus neufs, capables de résister longtemps. D'ailleurs, il avait pris la précaution d'en emporter deux autres en réserve. Du reste, en cas de nécessité, il lui restait toujours la possibilité d'appeler le service de secours de l'agolar par radio.

L'étoile voyageuse de la veille lui revint soudain à l'esprit.

« Quelle drôle d'histoire, grogna-t-il entre ses dents en contemplant l'immense chaîne de montagnes que personne n'avait encore foulée. Quelqu'un se serait-il construit une résidence secondaire là-haut ? Allons donc, je le saurais ! Et puis, personne n'est aussi fou que moi sur l'ago III. »

Le temps s'écoula, entrecoupé de monologues et de brefs arrêts. Lorsque le soleil fut au zénith, Berl gara sa jeep à l'ombre d'un arbre épais et éteignit le moteur. Puis il s'étira, saisit son Winchester et mit

pied à terre.

Son regard portait jusqu'à l'horizon sur la vaste plaine qui s'étendait sous lui. Il avait même l'impression de distinguer les contours de Iagolar. Mais il n'en était pas sûr, car une légère brume troublait la vue.

Il se retourna et leva les yeux vers la montagne. Sa jeep ne le mènerait plus très loin, et la pensée de devoir grimper à pied ne le réjouissait guère. Il prit donc la décision de monter le plus longtemps possible en voiture, jusqu'à ce que la jeep refuse d'aller plus loin.

Il y eut un bref éclair sur l'un des sommets, comme si les rayons du soleil étaient réfléchis par un objet en métal d'une assez grande taille. Berl se passa la main sur les yeux et examina l'endroit avec attention. L'éclair ne se renouvela pas. Il avait dû se tromper, ce devait être une illusion de sa part.

« Tout comme cette stupide étoile », grogna-t-il en posant le fusil sur son épaule.

Quelques pas à pied avant le repas lui feraient du bien. Auparavant, il retourna une fois encore à sa jeep pour prendre ses jumelles.

Il constata alors que sa vieille guimbarde pourrait encore faire un bon bout de chemin s'il empruntait le lit du torrent presque à sec. Certes, il serait obligé de contourner quelques rochers un peu trop gros, mais à part cela, il n'y avait que du sable et des gravillons.

Il visa et toucha un oiseau qui ressemblait à une perdrix terrestre, puis revint vers la voiture, fit un petit feu et vida le volatile. Le lit du torrent lui fournit l'eau dont il avait besoin. Après un bon repas et une bonne tasse de café, il poursuivit son voyage d'exploration.

Vers le soir, la jeep commença à renâcler, et Berl fut obligé de s'arrêter. Il ne pouvait lui imposer d'escalader les marches taillées par l'eau dans le roc. A contrecœur, il décida donc de continuer à pied, puisqu'il tenait absolument à explorer le massif.

Après le dîner, il appela Doris, comme d'habitude.

— Je vais me lancer dans une escalade de haute montagne, Doris. J'en suis tout excité. Comment ça va à la ferme ?

— Ne te fais pas de soucis. Tout va bien. Il faudra réviser George. Ce matin, il m'a lâchée dans les mains. Une erreur dans la programmation, je suppose.

— James arrangera cela. A part ça ?

— Ah oui, j'allais oublier. Le cargo de la Terre est arrivé. Il s'est posé là, comme si de rien n'était. Au fait, ce n'est pas un vaisseau terranien. Pour autant que je sache, il est de Plophos.

— La planète où Rhodan est allé chercher son épouse. Ainsi, maintenant que ça sent le roussi là-bas, elle lui offre son aide. Je trouve cela très bien.

— Nos gens en tout cas n'ont pas été très gentils, eux. Pour un peu ils auraient lynché l'équipage, bien qu'il n'y soit pour rien, le pauvre ! Ce n'est pas lui qui a provoqué le retard dans les livraisons, que je sache ! Tout est rentré dans l'ordre à présent. Kusenbrin a réagi avec sévérité en jetant quelques violents en prison.

— Il a bien fait. Dommage que j'aie quelque chose de plus important à faire. Figure-toi qu'hier soir, j'ai eu l'impression de voir atterrir un vaisseau spatial tout illuminé sur la montagne. Il est possible que ce soit une illusion, bien sûr ; malgré tout, je vais aller y jeter un coup d'œil. Ce sont peut-être des étrangers ?

— Sois prudent surtout, Berl. On ne peut jamais savoir ce qui peut arriver sur un territoire vierge. Tu devrais confier cette mission au service d'exploration.

— Ils passent leur temps à dormir ! Tu te souviens de ce qu'ils ont dit lorsque je leur ai présenté la nouvelle espèce de saurien ?

— Ils ne s'intéressent guère aux sauriens, mais un vaisseau spatial inconnu qui atterrit chez nous en secret ne les laissera pas indifférents, tu peux me croire.

— Pour l'instant, il ne s'agit encore que d'une conjecture. Voilà pourquoi je pars demain faire cette randonnée à pied. Il faut que je monte jusqu'au sommet. Si vraiment un vaisseau s'est posé là-haut, j'en trouverai bien les traces. Rassure-toi, je ne parlerai de cet incident que lorsque j'aurai une certitude. Ce qui me tracasse le plus, c'est que ma radio est trop lourde pour que je l'emporte. Heureux encore si je peux prendre mon fusil !

— Alors, tu ne m'appelleras pas demain soir ?

— J'ai un long chemin à parcourir, tu sais. Je ne serai certainement pas de retour avant après-demain. Ne t'inquiète donc pas si tu restes deux jours sans nouvelles. Mais si cela se prolongeait, il faudrait que tu préviennes Kusenbrin.

— Sûr que je le ferai ! s'écria Doris effrayée. Sois prudent, et si ça devient dangereux, ne va pas jouer les héros surtout !

— Ne crains rien, je ne suis pas un héros ! riposta Berl gaiement, et il se revit en pensée courant à toutes jambes dans la steppe pour échapper à un singe à dents de sabre. Non, je ne suis vraiment pas un héros, tu peux donc dormir sur tes deux oreilles.

Ils bavardèrent encore un petit moment de tout et de rien, puis se quittèrent. Berl éteignit l'appareil et retourna à son feu. Il l'avait préparé de telle façon que les lueurs ne puissent pas se propager trop loin. La montagne était toute proche et il avait le sentiment infailible que tout n'était pas clair dans cet amas de roc.

*

* *

Le terrain montait en pente assez abrupte, il devenait de plus en plus difficile.

Berl avait dépassé les premières marches du lit du torrent, puis découvert sur sa droite un étroit sentier foulé par des animaux, qui continuait à s'élever en direction du sommet. Bientôt, il se heurta à des rochers nus et dut se lancer dans l'escalade. Le fusil l'encomrait, mais il ne pouvait et ne voulait pas s'en séparer. Dans son sac à dos, quelques boîtes de conserve pesaient lourd.

Vers midi, la température devint presque insupportable. Heureusement quelques arbres plutôt rabougris arrivaient tout de même à vaincre l'altitude pour lui procurer une ombre bienfaisante. Berl fit une pause. Il n'avait pas faim et se contenta de boire un peu d'eau avant de se reposer.

Puis commença la véritable escalade de haute montagne. Elle lui parut d'ailleurs moins pénible qu'il ne l'avait craint de prime abord. De bonnes prises et des rochers en saillie s'offraient régulièrement à ses mains et à ses pieds et lui permettaient d'avancer assez vite. En se retournant, il pouvait embrasser du regard l'immense plaine dans son ensemble, mais ne découvrit pas sa jeep. Il faut dire qu'il l'avait soigneusement cachée.

Berl atteignit le sommet à la nuit tombante.

Fatigué par l'effort, l'oreille aux aguets, il resta étendu par terre et observa le plateau qui s'étendait sous ses yeux, puis le ciel clair avec ses milliers d'étoiles inconnues. Les contours des rochers en saillie et des éperons se dessinaient avec plus de précision que les combes et les gorges profondes.

Au bout de quelques minutes, il décida de repousser au lendemain ses investigations. D'ailleurs il faisait déjà presque nuit noire, et sa lampe de poche était restée dans la voiture.

Il se leva prudemment et se chercha un petit coin à l'abri où il pourrait dormir. La température était encore très agréable et la chaleur accumulée par les pierres se maintiendrait toute la nuit. Il tira une boîte de fruits en conserve de son sac à dos. Non pas qu'il appréciât particulièrement cette nourriture, mais au moins, elle lui couperait la faim pendant un moment.

Après avoir dormi quelques heures, il fut réveillé par un bruit insolite.

Il demeura inerte sur sa couche en essayant de sonder le mystère de l'obscurité, ce qui n'était pas facile. D'où pouvait bien venir ce bruit, cette espèce de frottement comme celui du métal sur du métal ?

Or à cette altitude, il n'y avait pas de métal, rien que des rochers et de la pierraille.

Berl Kuttner saisit son fusil, puis le reposa. A quoi pouvait lui servir un fusil s'il n'y voyait rien ?

Il se leva sans bruit et fit le tour du rocher auprès duquel il avait élu domicile et qui le protégeait du vent. La lumière des étoiles éclairait la nuit de façon très parcimonieuse. Et pourtant le plateau était illuminé au point que Berl s'empressa de regagner son abri pour ne

pas être découvert.

Pendant qu'il se demandait pourquoi il n'avait pas remarqué plus tôt cette lumière brillante, il prit soudain conscience de ce qu'il avait vu.

Un petit vaisseau spatial s'était posé sur le plateau. L'équipage était en train de le décharger. Berl se rendit compte de sa situation périlleuse. Il n'avait pas la moindre idée de l'identité des étrangers qui avaient atterri en secret sur Iago III, mais une chose était certaine : ce ne pouvait pas être un appareil de l'Empire solaire, car sinon lui-même et les autres colons seraient au courant.

Que pouvaient faire des étrangers ici, dans les montagnes de Iago ? Préparaient-ils une invasion ? Cherchaient-ils à y établir une base secrète ?

Berl ne trouva pas de réponse aux questions qu'il se posait. Il ne savait qu'une chose : il fallait qu'il fasse part de ses observations à Kusenbrin le plus rapidement possible.

Or, il lui était impossible de quitter son abri pour le moment. Descendre de la montagne en pleine nuit équivalait à un suicide. A cela s'ajoutait que sa curiosité naturelle le poussait à savoir au moins ce qu'il se passait ici avant de prendre le large. Pour convaincre Kusenbrin, il fallait lui présenter des faits précis.

La lumière et les frottements métalliques se prolongèrent toute la nuit, puis le vaisseau appareilla de nouveau avant de disparaître presque sans bruit parmi les étoiles. Un peu plus tard, trois glisseurs décollèrent eux aussi et s'envolèrent en direction de l'ouest.

Lorsque le jour fut levé, Berl sortit de sa cachette. Il serra son Winchester sous le bras et, en se servant de chaque ressaut de rocher pour se protéger, il s'approcha de l'endroit où s'était posé le navire étranger. Dans l'obscurité, il ne l'avait vu que très vaguement, d'autant plus que cette lumière violente l'avait ébloui.

A présent, le soleil émergeait juste de l'horizon.

Bien que le sol fût rocheux et plat, on discernait une foule d'indices. Dans une combe se trouvait du matériel d'emballage en lambeaux. Les étançons du vaisseau avaient laissé suffisamment d'empreintes de pierre polie pour montrer que ce n'était pas la première fois qu'un

vaisseau atterrissait à cet endroit.

Mais pourquoi justement là ? Pourquoi n'avait-il pas apporté son matériel directement à l'endroit prévu ? Pourquoi employait-on des glisseurs pour le transbordement ?

Là non plus, il ne trouva pas de réponses à ses questions.

Vers midi, il se prépara à repartir, et regagna sa jeep à la tombée de la nuit. Elle était intacte. Aussitôt, il se mit en liaison radio avec Doris.

— J'avais l'intention d'attendre encore une demi-heure, puis d'aller prévenir Kusenbrin, lui dit-elle. Alors, quoi de nouveau ?

— Je ne me suis pas trompé. Des vaisseaux étrangers atterrissent là-haut dans la montagne et apportent des marchandises sur Iago III. Mais je ne sais pas ce que c'est.

— Je me demande si Kusenbrin te croira ?

— C'est son affaire. Ne dis rien pour l'instant, car j'aimerais lui raconter moi-même ce que j'ai vu, c'est plus persuasif. Je passerai encore la nuit ici, dans le lit du torrent, et reprendrai la route du retour demain matin. J'arriverai à Iagolar dans deux jours.

— Tu ne crois pas qu'il serait préférable que je parle tout de suite de tes observations à Kusenbrin ? Nous perdons deux jours si nous attendons ton retour. Si vraiment des étrangers ont atterri chez nous, il est possible que chaque heure qui passe soit importante. C'est peut-être une question de vie ou de mort, Berl ?

— Qui sait depuis quand dure déjà ce petit manège ? Un jour de plus ou de moins, ce n'est pas grave. Je me dépêcherai, compte sur moi.

— Appelle-moi de temps en temps s'il te plaît.

— D'accord, Doris.

Cette nuit-là, il dormit mal. Tout de suite après minuit, il rassembla ses affaires et suivit le cours du torrent. La voiture avançait lentement, car il conduisait sans lumière. Heureusement, les talus qui

bordaient le torrent étaient généralement abrupts, de sorte qu'il ne les perdait pas de vue. Lorsque le soleil se leva, il atteignit son campement abrité par un bouquet d'arbres. Il s'accorda une petite pause, puis reprit son chemin. A présent, il reconnaissait la route et n'avait plus besoin de ménager son véhicule. A midi, il prit un raccourci, et le soir, il n'était plus qu'à une trentaine de kilomètres de chez lui.

Il appela Doris et la prévint qu'il irait trouver directement Kusenbrin en arrivant à Iagolar, pour s'épargner le détour par la ferme. Ainsi le lendemain matin, le chef serait au courant de ce qu'il se passait.

Ce qu'il fit.

Le lieutenant-colonel Joal Kusenbrin avait des cheveux blonds et un visage très mince, qui pourtant trahissait une grande énergie et un esprit résolu. Lorsque Berl Kuttner pénétra dans son bureau, il se leva et alla vers lui la main tendue.

— Mon cher Kuttner, j'ai entendu dire que vous aviez quelque chose de très important à me communiquer. J'espère tout de même qu'au cours de votre dernière expédition, vous n'avez pas découvert de sauriens inconnus dans la forêt vierge... ou dans la mer...

— C'est dans la montagne que ça se passe, l'interrompt Berl en s'asseyant en face de Kusenbrin. Des étrangers !

Le lieutenant-colonel écarquilla les yeux d'un air incrédule.

— Des étrangers ? Qu'est-ce que vous voulez dire, Kuttner ?

— Ils ont atterri sur le plateau avec un vaisseau spatial de taille moyenne et l'ont déchargé. Malheureusement, il faisait trop sombre pour que je puisse distinguer la nature de leurs marchandises. Mais une chose est certaine, ces étrangers sont des humains, ou du moins des humanoïdes. Et ils ont emporté leur matériel sur trois glisseurs, de taille moyenne eux aussi. Puis le vaisseau a redécollé et est reparti.

Le scepticisme se lisait encore sur la physionomie de Kusenbrin. Berl lui avait déjà raconté une foule d'histoires au cours des quatre années écoulées, mais celle-ci était certainement la plus extraordinaire de toutes.

— Bon, bon. Tout cela est très intéressant. J'espère que vous n'avez pas rencontré de fantômes, Kuttner ?

— Je me doutais bien que vous alliez une fois de plus jouer les incrédules ! Je vous assure que je n'ai pas été la victime de mon imagination. Si vous voulez, allons-y voir avec un glisseur. Je vous montrerai les traces, elles suffiront à vous convaincre, j'en suis sûr.

Une heure plus tard, Joal Kusenbrin était effectivement convaincu.

Il remercia Berl Kuttner, s'excusa de sa méfiance initiale et rejoignit à toute allure l'astroport pour appeler par hypercom un des vaisseaux de l'Astromarine qui croisait dans les parages.

Tout comme Berl Kuttner, il pensait bien cette fois être sur les traces d'une affaire particulièrement importante.

Avant même qu'il ait pu pénétrer dans la station, il rencontra Kays Rasath, le commandant du vaisseau plophosien.

*

* *

Lorsque *l'Aldabon* se posa sur le petit astroport de Iago-lar, on n'avait vraiment pas l'impression que les colons se réjouissaient de voir enfin arriver le ravitaillement qui s'était fait attendre si longtemps. Le capitaine Heinhoff et ses gens étaient restés dans l'ombre, et même L'Emir ne quitta pas sa cabine, pas plus que les deux mutants. Personne n'avait besoin de savoir qu'ils se trouvaient dans le vaisseau.

Ainsi Kays Rasath eut-il à se défendre seul contre le premier assaut des colons. Ce qu'il fit avec un sang-froid qui inspira le respect aux observateurs cachés dans le navire. A cela s'ajoutait que Kusenbrin mobilisa la police pour empêcher les colons furieux d'en venir aux voies de fait. Rasath expliqua que l'affaire de la duplication de la monnaie entretenait une situation économique de plus en plus tendue dans l'Empire. C'est ce qui avait incité Mory Rhodan-Abro à prendre la décision d'aider les Terraniens en leur proposant ses propres

navires.

Cet argument apaisa les colons qui s'étaient déjà cru abandonnés de tous. Leur rage se métamorphosa en bienveillance, et les premières manifestations de fraternisation entre les émigrés terraniens et les Plophosiens commencèrent lorsque les robots se mirent à décharger les soutes.

Rasath accompagna Kusenbrin dans son bureau afin d'entendre son rapport. Il se renseigna sans avoir l'air d'y toucher pour savoir si d'autres navires que les vaisseaux terraniens s'étaient posés sur Iago III.

Kusenbrin répondit par la négative, sans vraiment comprendre le sens de cette question. Il précisa que Iago III • lait un monde primitif de colons, qui n'avait jusqu'alors jamais reçu de visites.

Le commandant changea de sujet sans s'appesantir. Il annonça à son hôte que le navire plophosien avait l'intention de rester quelques jours sur Iago III afin de contrôler quelques éléments du propulseur, et lui demanda son assistance, qu'il obtint évidemment sans problème.

En apprenant cette bonne nouvelle, L'Emir poussa un soupir de soulagement.

— Ce Coussinbrun est vraiment un chic type, clama-t-il en se pavanant fièrement dans le mess où le commando d'intervention de la Défense solaire s'était réuni. On devrait lui donner une médaille...

— Kusenbrin, corrigea Rasath avec une patience méritoire.

— Peu importe, c'est un nom tout aussi ridicule. Ces Terraniens, tout de même, ils en ont de ces noms !

— Cela vient du fait, expliqua le capitaine Heinhoff complaisamment, qu'au cours des quatre derniers siècles, toutes les frontières géographiques et nationales de la Terre ont été supprimées, ainsi que les différences raciales. Ce mixage a occasionné l'apparition de ces étranges combinaisons de noms.

— D'accord. (Le mulot jeta un coup d'œil sur son chronographe.) D'ici trois heures, il fera noir. Le jour sur Iago III dure vingt-deux heures et vingt-trois minutes. Pas grande différence avec la Terre. Je

propose que nous repartions cette nuit même. L'*Aldabon* restera ici jusqu'à ce que nous ayons appris tout ce que nous voulons savoir et que nous ayons alerté l'Astromarine. Puis il devra disparaître en toute hâte, car on ne peut pas prévoir ce qu'il pourrait se passer.

— Dans la mesure du possible, les colons ne doivent rien remarquer de notre intervention afin de ne pas s'inquiéter. Si nos soupçons se confirment, on n'évitera pas une alerte générale sur toute la planète.

Ils discutèrent encore un moment les détails de leur plan avant d'aller dormir, un repos limité d'ailleurs à trois heures. Lorsque la nuit fut tombée, on prépara les deux triscaphes pour l'appareillage. Ils ne risquaient guère d'être repérés, car une fois les champs de gravitation allumés, ils pourraient s'élever sans bruit dans les airs et planer pour ainsi dire comme des ballons, jusqu'à ce qu'ils se soient suffisamment éloignés de Iagolar. On n'activerait les propulseurs que lorsque les vaisseaux seraient à l'abri des oreilles indiscrètes.

Il fut décidé que L'Emir, Lenoir et Sengu monteraient avec quatre hommes du commando d'intervention dans l'un des triscaphes, Heinhoff et six de ses hommes dans l'autre. Toute communication radio était strictement interdite. En cas de nécessité, L'Emir apporterait les messages par téléportation, même sur *l'Aldabon*. Avec mille précautions, on ouvrit les écoutilles du grand vaisseau sphérique. Il faisait nuit noire. Seules quelques lumières éclairaient encore l'agglomération, et on entendait des chants et des rires. L'équipage de *l'Aldabon* avait reçu une permission de quelques heures.

— Rien à signaler, constata Rasath. Ils n'ont même pas placé de sentinelles. Nous nous sommes fait du souci inutilement.

— C'est d'autant mieux, dit L'Emir.

Il avait revêtu sa combinaison spéciale d'intervention, et sa physionomie trahissait le sérieux des grands jours. Il faut dire aussi qu'il portait seul la responsabilité de cette mission particulière. En fait, il avait peur, d'une part que ses soupçons se confirment, et de l'autre qu'ils s'avèrent dénués de tout fondement. Au fond, il ne savait plus ce qu'il souhaitait vraiment.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Tout va bien, répondit Heinhoff. On peut y aller.

Chacun monta dans son triscaphe. Les pilotes s'installèrent aux commandes, et quelques secondes plus tard, les lourds vaisseaux blindés s'affranchirent de la pesanteur. Quelques Plophosiens les poussèrent sans difficulté hors du sas. Une fois dehors, ils se mirent à s'élever lentement dans le ciel nocturne comme des ballons.

Les deux appareils s'éloignèrent progressivement l'un de l'autre et finirent par se perdre de vue. Tous deux ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes, mais avec l'aide des détecteurs à faisceaux concentrés, chacun pouvait localiser l'autre.

Assis à côté du pilote, L'Emir gardait les yeux fixés sur l'écran. Il n'y avait pas grand-chose à voir. A la surface de la planète, les lumières de l'agglomération, réduites à de simples points lumineux par la distance, glissèrent sous eux avant de disparaître à leur vue. Lorsque l'écran fut plongé dans l'obscurité complète, le pilote activa le propulseur.

— Direction ouest toute, commanda L'Emir en jetant un coup d'œil sur la carte que lui avait confiée Kusenbrin, par l'intermédiaire de Rasath, bien évidemment. Derrière la plaine s'étend une zone forestière sur plusieurs centaines de kilomètres. Nous y serons pratiquement en sécurité. On pourrait installer la base et commencer aussitôt les recherches.

Le pilote approuva d'un signe de tête.

— Pourvu que l'on puisse atterrir dans l'obscurité !

— Sinon, on atterrira quand il fera jour, peu importe.

— D'accord.

Ils réduisirent la vitesse lorsqu'ils s'approchèrent de l'endroit choisi par L'Emir pour l'atterrissage, mais la lueur des étoiles était trop faible pour permettre de reconnaître quoi que ce soit, et il ne fallait pas allumer les projecteurs.

Le triscaphe planait dans l'air, quasiment immobile, à deux cents mètres environ au-dessus de la forêt vierge. Le détecteur leur apprit que l'appareil de Heinhoff se trouvait à moins de sept kilomètres d'eux.

Au bout de deux heures enfin, l'aube se leva. L'Emir ordonna au pilote de perdre un peu d'altitude pour éviter tout risque de détection. La forêt impénétrable était simplement coupée par un fleuve qui coulait presque en ligne droite vers le sud, à la rencontre de la mer.

— Au nord il y a un plateau, annonça un des officiers de la Défense. Il pourrait peut-être faire un bon champ d'atterrissage. Une base établie à cet endroit-là doit pouvoir être facilement défendable.

— Cap sur le plateau, décida L'Emir qui, progressivement, prenait les allures d'un général. D'ailleurs, personne ne lui en tenait rigueur, parce que, contrairement à un généralissime, il savait montrer qu'il avait encore de l'humour. — Il est toujours important de pouvoir se défendre.

Le triscaphe reprit son envol et se rapprocha en peu de temps du plateau couvert d'arbres. Sa surface ne dépassait guère un kilomètre carré, et cet endroit semblait plus sec que la plaine marécageuse. Les arbres n'étaient pas aussi touffus. Les explorateurs finirent par se poser sur une petite clairière.

— Il n'y a pas la moindre trace d'influx cérébral dans ce coin, annonça André Lenoir au bout d'un certain temps. Mais sur ce point, L'Emir est mieux placé que moi pour juger.

— Moi non plus, je ne sens rien. (Le mulot regarda Sengu.) Peut-être peux-tu jeter un coup d'œil en profondeur pour voir s'il y a quelque chose ?

— Ce serait vraiment un pur hasard...

— Un de ces hasards qui nous aident à vivre ! s'exclama le « commandant » en ajustant son uniforme. Je voudrais trois volontaires pour m'accompagner !

Tous les bras se levèrent, selon l'habitude. L'Emir en choisit trois. Puis il sortit de la cabine du triscaphe, passa par le sas et sauta à l'air libre, suivi des trois hommes vêtus de leurs combinaisons de combat.

L'herbe leur montait à hauteur des chevilles. Les chenilles du triscaphe s'enfonçaient de près de vingt centimètres dans le sol meuble. La lisière de la forêt se dessinait à trente mètres à peine. Tout était calme, rien ne bougeait.

— Quel site idyllique ! remarqua l'un des volontaires en se dégoûrdisant les jambes. Pas la moindre trace d'une base secrète des Maîtres Insulaires ou des Téfrodiens.

— Attendons encore un peu avant de nous prononcer, conseilla L'Emir. Peut-être sommes-nous juste au-dessus.

Le sergent ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la pointe de ses bottes, et ne voyant apparaître ni Maître Insulaire ni Téfrodien, il haussa les épaules et remit, lui aussi, un peu d'ordre dans son uniforme.

Le lieutenant Müller, le représentant de Heinhoff, s'adressa à L'Emir.

— Je pense que nous pouvons ériger notre base ici. Quand nous aurons mis en place et en marche les appareils, nous pourrons capter les premières impulsions très rapidement.

— Ghuul le veuille ! lança L'Emir sans se donner la peine d'expliquer qui pouvait être ce Ghuul mythique. Lieutenant Müller, auriez-vous la bonté d'aller faire un tour dans la forêt avec vos deux hommes pour voir si elle est peuplée d'animaux sauvages ? Ce qui m'intéresse tout particulièrement, ce sont les gros chats.

Le lieutenant Müller ricana et s'éloigna. Le « commandant » fit le tour du vaisseau afin d'inspecter les environs immédiats, puis il déclara à Lenoir que tout allait bien.

On commença donc à ériger la première base militaire terranienne sur Iago III.

*

* *

Peu de temps après, le capitaine Heinhoff et son équipage vinrent se poser sur la même clairière. Leur aide se révéla précieuse pour monter la station. Celle-ci se composait de deux cabanes en éléments préfabriqués, l'une destinée à l'équipage, l'autre réservée aux appareils spéciaux de la Défense solaire et gardée en permanence par

deux hommes.

Bien que les appareils fussent branchés sans interruption, le premier jour, ils ne captèrent pas une seule impulsion pouvant provenir d'un transmetteur.

Le lendemain, L'Emir, accompagné des deux mutants Sengu et Lenoir, se lança lui-même dans les recherches.

Pour plus de facilité, il se téléporta avec les deux autres à quelques kilomètres vers le nord et se rematérialisa au milieu de la forêt, en bordure du fleuve qu'ils avaient déjà aperçu depuis le triscaphe.

Sengu se concentra et mit en œuvre toutes ses facultés. Mais il eut beau faire, il ne découvrit que d'épais rochers profondément enfoncés sous le sol marécageux. Pas la moindre trace d'objet en métal. Or, même si les Téfrodiens s'étaient établis dans des cavernes rocheuses, Sengu aurait infailliblement détecté les objets métalliques qui s'y seraient trouvés, quelle que fût leur profondeur.

Pendant ce temps, André Lenoir se tenait debout devant un arbre qu'il contemplait comme s'il n'en avait jamais vu auparavant.

L'Emir vint se camper devant lui, les mains aux hanches.

— Qu'y a-t-il de si intéressant à voir ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose en effet, répondit Lenoir sans détacher son regard d'un point précis de l'arbre. En fait, rien qu'un petit trou rond. Là ! Tu le vois ?

— C'est peut-être un ver, risqua le mulot sur un ton mi-figue mi-raisin.

— Un beau ver, en effet, ricana le mutant. J'aurais plutôt tendance à dire : calibre trente-huit.

— Un ver de calibre trente-huit... Tu ne veux tout de même pas prétendre que...

— Mais si, justement, c'est ce que je veux dire ! Une balle ! Une balle de revolver ou de fusil tout ce qu'il y a

de plus ordinaire. Et anachronique de surcroît.

— Ou de pistolet ?

Lenoir jeta un coup d'œil sur le mulot.

— Très rares sont les gens qui savent faire la distinction entre un revolver et un pistolet. Mais cela n'a aucune importance. L'essentiel, c'est que quelqu'un a tiré sur cet arbre. Nous allons inspecter les lieux.

Il prit un couteau dans sa poche et se mit à forer. Au bout d'un long effort, il heurta un objet dur, et quelques minutes plus tard, il tenait un morceau de plomb informe dans le creux de sa main.

— Tiens ! Qu'est-ce que je disais ?

L'Emir fit une grimace.

— Personne ne t'a contredit, que je sache ! (Il montra la balle du doigt.) Alors, que faut-il en déduire ?

— Que quelqu'un s'est promené ici avec un fusil et qu'il a tiré.

— Quel cerveau pénétrant ! s'écria le mulot. Qu'est-ce que tu radotes ? Qui pourrait bien se balader dans cette forêt vierge en portant un fusil ? Pas un Téfrodien en tout cas.

— Peut-être un des colons ?

Ils en restèrent là de la discussion.

Dans la soirée, ils rentrèrent à la base sans avoir découvert autre chose que la balle de plomb. Piètre résultat pour l'immense déploiement de technique que nécessitait toute expédition de cette nature.

Puis arriva le troisième jour.

Le lieutenant Müller venait juste de terminer son temps de garde ; il s'entretenait avec son chef, le capitaine Heinhoff.

— Il s'est passé quelque chose cette nuit, capitaine, mais je ne sais pas si c'est important : nous avons détecté trois échos. Il ne peut s'agir que de glisseurs. Sans doute des colons.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé immédiatement ? lui lança Heinhoff d'un air furieux.

— Parce que justement je pensais que c'était anodin.

— Anodin ou pas, vous connaissez la consigne : transmettre sur-le-champ la moindre observation. Vous l'avez oubliée ?

— Je vous prie de m'excuser, capitaine.

— Hum, grogna Heinhoff en s'éloignant. Des glisseurs ! Bien sûr, il peut s'agir de glisseurs, c'est même plus que probable ! Malgré tout...

Il mit L'Emir au courant de l'incident.

— Des glisseurs ? Rien de plus simple. Il me faut de toute façon rejoindre aujourd'hui *l'Aldabon*. Rasath pourra demander à ce Coussinbrun si des glisseurs se sont déplacés au cours de la nuit.

Cette fois, personne ne songea à corriger l'incorrigible. Peu importait au capitaine Heinhoff qu'il s'agisse de Kusen-brin ou de Coussinbrun. Ce qui ne lui était pas égal, en revanche, c'était le non-respect de la consigne.

— Ce soir ?

— Oui. En attendant, je vais me téléporter avec Lenoir vers le sud, au bord de la mer. Après tout, il est possible que les Téfrodiens, une fois de plus, aient choisi l'eau. Dans ce cas, il faudra plonger avec les triscaphes.

Ce troisième jour d'excursion commença par une désagréable surprise pour L'Emir. Il calcula mal sa téléportation et se retrouva les pattes dans l'eau. Ce qui le mit encore plus en rage, il est vrai, ce furent les éclats de rire tonitruants de Lenoir. Un peu plus tard, alors que le mulot, à califourchon sur une branche d'arbre, faisait sécher ses chaussettes, un oiseau de la taille d'un canard arriva sans crier gare, happa l'une d'elles au passage et s'envola à tire-d'aile avant que le propriétaire ne fût revenu de sa surprise.

Il eut beau jurer et grogner, cela ne ramena pas le voleur à de meilleurs sentiments.

Sa troisième malchance lui vint de ses bottes. Au moment de les renfiler une fois sèches, il glissa le pied droit à l'intérieur et sursauta, sous le regard intéressé de Lenoir.

— Qu'y a-t-il ?

L'Emir regardait l'objet du délit sans bouger.

— Il y a quelque chose à l'intérieur, dit-il d'une voix incertaine. Quelque chose qui m'a regardé de ses deux yeux flamboyants. C'est sûrement une bête dangereuse.

— Lâche ta botte, alors ! conseilla le mutant d'un air soucieux.

— Pour qu'on me la pique aussi ? gronda L'Emir furieux. Tu veux donc que je sois la risée de toute la Flotte ?

Il posa délicatement la botte sur le sol sablonneux et frappa la semelle avec un bâton. Quelques secondes plus tard apparut un museau pointu en haut de la tige, suivi d'un corps de la taille d'un rat couvert d'une fourrure brune.

— Pips, fit le petit animal en s'asseyant devant L'Emir qu'il semblait considérer comme un parent éloigné.

Le mulot l'observait d'un air sidéré.

— C'est ton cousin ? demanda André Lenoir dans un éclat de rire. Comment s'appelle-t-il ?

Le petit animal ressemblait en effet à une reproduction en miniature de L'Emir, mis à part quelques points de détail. Ainsi il avait une queue ronde et non pas aplatie ; à la place d'une incisive unique sur le devant, il en avait quatre. Et il était certain que le petit n'était capable ni de lire les pensées d'autrui ni de se téléporter.

— Mon cousin ! répéta le mulot-castor d'un air dédaigneux... Après tout, il est assez mignon.

— Attention. Il mord peut-être ?

L'Emir se pencha vers lui et essaya de lui parler dans son langage, mais manifestement, le petit cousin n'avait pas l'esprit de famille. Il fit un bond, sauta par-dessus son prétendu parent et aboutit dans les arbustes. On entendit encore un bruit de feuillage froissé, puis plus rien.

— Dommage, dit Lenoir. Si tu l'avais ramené sur la Terre, tu aurais fait sensation. On l'aurait certainement pris pour ton fils.

L'Emir grogna d'un air rageur et enfila sa botte.

— Il serait préférable de ne pas parler de cet incident. A moins que ce petit ne soit en rapport avec les Maîtres Insulaires... ? Alors, tu vois bien ! Bon, continuons nos recherches.

*

* *

Le soir, L'Emir se téléporta dans *l'Aldabon* pour s'entretenir avec Kays Rasath. Le commandant précisa qu'il avait rencontré plusieurs fois Kusenbrin sans rien apprendre de nouveau. La colonie avait beaucoup progressé les quatre années précédentes. Les colons étaient satisfaits de leur sort et persuadés qu'au fil du temps, ils allaient pouvoir faire de leur planète Iago III une seconde Terre.

— Ils ont certainement déjà exploré la majeure partie de sa surface, dit prudemment L'Emir afin de tâter le terrain. Avec leurs glisseurs...

— Oui, c'est vrai. Leur commando d'exploration part souvent en mission. En outre, il existe des fermiers intrépides qui vagabondent et entreprennent des expéditions de leur propre initiative. Ainsi Berl Kuttner. En ce moment justement, m'a dit son épouse, il a pris la direction des montagnes.

— Il est déjà allé dans la forêt vierge ? Tout seul ?

— C'est un gars un peu spécial, précisa Rasath, qui l'avait appris de Kusenbrin. Apparemment, il se refuse par principe à faire usage d'armes modernes. Il se sert d'un Winchester datant d'avant le déluge.

Qu'est-ce que c'est au juste qu'un Winchester ?

Heureusement pour l'Emir, Bully le lui avait expliqué un jour qu'ils avaient abordé le sujet des armes antiques.

— Un fusil à répétition qui tire des balles de plomb.

— On peut tuer quelqu'un avec cette arme ?

— Oui, à condition de viser juste, assura le mulot d'un air sérieux en pensant au trou découvert par Lenoir dans le tronc d'arbre. Avec un chasseur comme celui-là, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nos détecteurs aient capté des échos de glisseurs.

— En effet. Néanmoins j'en parlerai demain à Kusenbrin et je lui poserai la question.

L'Emir eut l'intelligence de mettre fin à la conversation et de retourner à la base.

Le quatrième jour, à la tombée de la nuit, les appareils captèrent une impulsion de très faible intensité. On appela Heinhoff, qui commença aussitôt à déchiffrer le signal. Ce qui n'était pas chose aisée étant donné sa faiblesse et sa brièveté. Malgré tout, il réussit à en déterminer approximativement l'origine.

— A environ quatre mille kilomètres d'ici, au sud-ouest. Est-ce que ce n'est pas la mer ?

L'Emir regarda la carte.

— Non, répondit-il. La mer ne va pas aussi loin. A quatre mille kilomètres d'ici direction sud-ouest se trouve un énorme massif montagneux que les colons ont baptisé « Mont des Turbulences ». Il passe pour être totalement inexploré. C'est de là qu'est venue l'impulsion ?

— Oui, il n'y a aucun doute à ce sujet.

L'Emir exhala un profond soupir.

— Alors il ne nous reste pas d'autre solution que de changer de tanière. En d'autres termes : il y a du pain sur la planche. Nous

démontons la station et. allons nous établir sur le Mont des Turbulences. Agréable perspective !

— Mais pas avant demain matin, j'imagine ? voulut savoir Heinhoff peu enthousiaste.

— Oui, demain matin, les hommes dorment déjà. (Il bâilla.) Et moi aussi, je dors à moitié.

L'Emir connaissait la fantastique technique des Maîtres Insulaires. Il était absolument convaincu que cette impulsion, toute faible qu'elle fût, pouvait avoir une importance capitale. Certes, on n'avait pas pu déterminer son origine avec précision, mais elle pouvait fort bien provenir d'un transmetteur, peut-être d'une base expérimentale. S'ils avaient vraiment établi une station secrète ou un dépôt de matériel sur lago III, les Téfrodiens prendraient effectivement trop de risques en engageant, pour assurer leurs transports de marchandises, des capitaines francs-passeurs douteux, susceptibles d'être arrêtés et contrôlés par des vaisseaux terraniens. Une station de transmetteur était certainement la solution la plus sûre.

Le cinquième jour fut particulièrement laborieux. Il fallut démonter la station et recharger les éléments dans les soutes des triscaphes. Vers midi, les deux engins étaient prêts à appareiller. De l'avis de L'Emir, ils devaient voler en plein jour car il y avait peu de chances pour que le commando d'exploration des colons se soit mis en route. Ainsi les observateurs téfrodiens les prendraient vraisemblablement pour des colons.

— Cette fois, il faut voler bas et à vue pour ne pas nous perdre des yeux.

— D'accord, dit Heinhoff. En ce qui me concerne, on peut démarrer.

Ils survolèrent la mer presque tout l'après-midi, et n'eurent donc aucun mal à se rendre compte qu'elle n'était pas très profonde. Autre point important, elle était parsemée de milliers d'îles en partie couvertes de végétation et reliées les unes aux autres par des récifs. Cette région était un véritable paradis pour les amateurs de plongée sous-marine — à condition que les eaux ne soient pas peuplées de poissons prédateurs.

Vers la fin de l'après-midi, ils aperçurent au loin le Mont des Turbulences.

Ce massif méritait bien son nom. Les deux triscaphes y furent accueillis par des rafales de vent qui transformèrent le pilotage en une véritable torture. Les appareils se posèrent dans une petite vallée latérale qui s'ouvrait du côté de la mer. Heinhoff vint rejoindre L'Emir dans son appareil pour discuter des prochaines opérations.

— Nous ne pouvons pas rester ici, c'est un fait certain. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une cachette, et il faut qu'elle soit à une altitude assez élevée pour permettre aux détecteurs de travailler librement.

— C'est juste, admit L'Emir. Mais si nous sommes sans arrêt en pleine bourrasque, cela manquera de charme. Ces tourbillons de vent sont sans doute une des conséquences des écarts de température.

— Peut-être. Une chance encore qu'il fasse chaud. Partons-nous ensemble ? Ou l'un de nous reste-t-il en arrière ?

— Pourquoi risquerions-nous les deux triscaphes ? J'y vais seul et je vous tiens au courant. Vous attendrez ici. Faites un peu le tour du propriétaire pendant ce temps.

Ainsi fut fait.

Heinhoff resta sur place, tandis que L'Emir prit la direction des sommets avec Lenoir, Sengu et le lieutenant Müller, lequel avait laissé ses hommes auprès de Heinhoff.

Müller était aux commandes. Il évita de trop monter en altitude afin de ne pas se heurter aux coups de boutoir imprévus du vent. Heureusement pour eux, il semblait pleuvoir beaucoup dans cette région, et les torrents impétueux avaient creusé des vallées profondes. Müller suivit l'une d'elles, creusée presque à la verticale dans le massif montagneux. Des deux côtés, on ne voyait que des parois lisses de plusieurs centaines de mètres de hauteur.

Le plus difficile fut de franchir le fond de la vallée, car à cet endroit, l'ouragan hurlait avec une violence inouïe sur le plateau et autour des sommets. Mais L'Emir tenait à ce que la nouvelle station soit établie en altitude ; il fallait donc absolument en passer par là. Dans la vallée, elle ne pourrait servir à rien.

Le propulseur était plus puissant que le déchaînement des forces de la nature qui tourbillonnaient autour du vaisseau. Certes, L'Emir et les trois hommes étaient secoués d'importance, mais le triscaphe réussit à

maintenir son cap. Puis brusquement, le vent s'apaisa lorsqu'ils atteignirent une dépression de terrain profonde d'une centaine de mètres en plein centre du plateau.

Müller s'y posa.

Cette dépression évoquait quelque peu un cratère lunaire. Une sorte de mur d'enceinte l'entourait, presque circulaire. Néanmoins elle n'était certainement pas d'origine volcanique. D'énormes blocs rocheux parsemaient la dépression, offrant ainsi des abris contre les éventuels regards indiscrets.

— Il y a là un endroit où le rocher forme un immense surplomb, dit Lenoir après avoir examiné les aîtres. Si nous glissons le triscaphe là-dessous, on ne pourra même plus nous voir d'en haut.

— Bon, décida L'Emir. Nous restons ici. Je vais chercher Heinhoff.

Il se téléporta jusqu'au vaisseau qui attendait dans la vallée.

La station fut édifiée pour la seconde fois, et à la tombée de la nuit, L'Emir se téléporta de nouveau, mais cette fois dans *l'Aldabon*.

Il allait avoir une petite surprise.

CHAPITRE III

Rasath était dans un état d'énervement inhabituel.

— Je vous attendais avec impatience, commença-t-il sans même laisser à l'Emir le temps de placer un mot. Kusenbrin vient de m'apprendre une nouvelle intéressante. Je vous ai déjà parlé de cet original nommé Berl Kuttner, n'est-ce pas ? L'homme rentre d'une escapade en montagne où il a observé une scène étrange. Il prétend avoir vu un vaisseau spatial atterrir là-haut, au milieu du massif. Des étrangers, affirme-t-il. Ils ont déchargé quelque chose, puis se sont éloignés avec trois glisseurs.

— Avec trois glisseurs ? répéta L'Emir en pensant aux trois échos captés par les détecteurs sur le premier site de leur installation.

— Oui. Or, après vérification, Kusenbrin affirme qu'au moment indiqué par Kuttner, aucun glisseur de la colonie n'avait quitté la ville, ou du moins n'était parti dans les montagnes. Il ne peut donc s'agir que de véhicules étrangers qui ne sont pas enregistrés à Iagolar... Alors, que dites-vous de cela ?

Quelques instants de silence passèrent. L'Emir commença par ne rien dire. Il réfléchissait.

Si le récit de Kuttner correspondait à la réalité, la station secrète du transmetteur était encore en cours de construction, à condition évidemment qu'il s'agît bien de l'établissement d'une base téfrodiennne sur Iago III.

Deuxième déduction logique : les étrangers dépendaient encore de la fourniture de ravitaillement et de matériel par vaisseaux spatiaux. A moins que la station fût destinée à ne fonctionner qu'en cas de nécessité absolue, pour éviter tout risque de détection inutile.

— Alors ?

Rasath commençait à perdre patience. Pour lui, le cas était limpide. Pour L'Emir aussi d'ailleurs, mais justement, c'était là le problème. Ses conjectures se transformaient en certitudes, ses soupçons se confirmaient. Désormais, Rhodan ne pourrait plus hocher la tête d'un air compatissant. Force lui serait de se pencher sérieusement sur cette

nouvelle affaire, crise économique ou pas.

— Vous resterez ici, Rasath, jusqu'à ce que je sache exactement ce qu'il se passe sur ce plateau. Vous ne partirez qu'après. Je vous tiendrai au courant. Restez en contact avec Boutentrain...

— Vous voulez dire Kusen...

— Précisément. Mais veillez à ce qu'il n'apprenne rien de plus. Il sera déjà assez paniqué quand il verra débarquer les hordes de robots de Rhodan sur son territoire.

— Vous pensez vraiment qu'il y aura un engagement important ?

— J'en suis absolument persuadé.

L'Emir regagna les montagnes et mit Heinhoff au courant des derniers événements.

— Ce qu'il nous manque encore, commenta l'homme rompu aux questions de la Défense, c'est seulement une certitude. Ensuite, et ensuite seulement, nous pourrons agir.

— Rassurez-vous, nous l'aurons bientôt, promit L'Emir sans bien savoir lui-même comment ils l'obtiendraient, cette certitude.

*

* *

Le premier jour, L'Emir et Lenoir explorèrent la dépression et les sommets environnants. Ils eurent de la chance, si l'on peut dire, car la tempête s'était apaisée ; il ne soufflait plus qu'une brise tiède. Le massif montagneux se trouvait presque à l'équateur, et il n'y avait pas trace de neige, même sur les sommets les plus hauts — dont certains atteignaient une altitude de cinq mille mètres.

D'ailleurs, il n'y avait aucune trace d'aucune sorte. Lenoir restait persuadé que jamais un homme n'avait posé le pied sur le sol de cette région. A vrai dire, que serait-on venu chercher sur ces hauteurs

inhospitalières ? Tandis que les Téfrodiens, eux, espéraient certainement y trouver la paix et la sécurité pour la réalisation de leurs projets.

— Il me semble que si une station de transmetteur avait été établie sous nos pieds, à l'intérieur de ce massif montagneux, Sengu devrait la « voir », remarqua André Lenoir à midi, lorsqu'ils s'assirent sur un sommet voisin pour se laisser caresser par les rayons du soleil. Or, il ne voit rien d'autre que des rochers.

— C'est tout à fait exact, admit L'Emir. Toutefois, il y a un petit détail dans sa description qui m'a fait sursauter. Tu n'as rien remarqué ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que tu veux dire.

— Il nous a bien raconté qu'il ne voyait que des rochers. Mais il a ajouté aussi qu'il avait l'impression de rencontrer un obstacle.

— C'est dû sans doute à l'épaisseur de la couche rocheuse. Chaque fois qu'il en rencontre une nouvelle, il faut qu'il réadapte son tir. La composition moléculaire des différentes espèces de roches...

— C'est possible, mais ce n'est pas certain, l'interrompt L'Emir. Je ne crois pas que ce soient seulement les rochers qui gênent Sengu. Jusqu'à présent, il a toujours maîtrisé ce genre d'obstacles.

— Alors, qu'est-ce que cela pourrait être, à ton avis ?

— Peut-être un champ déflecteur, ou un champ d'absorption, que sais-je ?

Ils se turent, chacun perdu dans ses pensées. Mais évidemment ni l'un ni l'autre ne parvint à un résultat concret.

L'Emir ne pouvait s'empêcher de penser au vaisseau inconnu et aux trois glisseurs observés par Kuttner. « Quel dommage que je ne l'aie pas su plus tôt ! J'aurais tout de suite découvert le pot aux roses, moi ! Je serais tout simplement allé les trouver et les aurais questionnés. Pas directement, bien sûr, mais par voie télépathique. Le pauvre Kuttner, il n'est pas télépathe, lui, et en outre, il ne possède qu'un vieux flingue ! »

— Allons-y, dit enfin Lenoir.

Le deuxième jour, lorsque le soleil se trouva exactement au zénith de la dépression, le détecteur capta une impulsion de transmetteur, et cette fois, la physionomie de Heinhoff rayonna.

— Voilà qui change tout, cria-t-il à L'Emir qui passait justement devant la station de détection. C'est incontestablement une impulsion de routine. S'ils possèdent un transmetteur, il fonctionne déjà bel et bien. En tout cas, nous n'en sommes pas loin.

L'analyse de cette impulsion commença. On put sans aucune difficulté déterminer très exactement son origine. La détection leur apprit que le transmetteur était éloigné de vingt-cinq kilomètres vers le nord-ouest.

Avec l'aide de la carte, ils constatèrent que là aussi, il y avait encore des massifs montagneux. L'appareil indiquait très précisément une énorme montagne avec un sommet aplati.

— Il faut commencer par aller y jeter un coup d'œil, décida L'Emir dès que les calculs furent terminés. Cette fois, c'est Sengu qui devra m'accompagner.

Peu après, ils se téléportèrent tous deux sur le plateau sommital en question et se retrouvèrent devant un paysage particulièrement imposant.

Depuis les bords du plateau, on jouissait d'un spectacle grandiose. A l'horizon s'étendait la mer, et entre la mer et leur sommet se dressaient quelques chaînes montagneuses indépendantes les unes des autres. Mais le plateau sommital mesurait plusieurs kilomètres carrés, et il était impossible de le sonder mètre par mètre.

Au tour de Sengu cette fois d'être sur la brèche. Le moment était venu pour lui de prouver qu'il était effectivement capable de voir à travers la matière. Quant à l'Emir, il eut recours aux instruments spéciaux que lui avait apportés Heinhoff. Il s'agissait de minuscules détecteurs de rayons, avec des éléments de repérage de signaux extrêmement précis.

Assis sur une petite pierre, Sengu penchait la tête et fixait les rochers à ses pieds. Puis il ferma les yeux. L'Emir veilla à ne pas troubler la concentration du mutant. Il s'écarta légèrement de lui pour

commencer ses propres mesures.

Au bout de dix minutes environ, Sengu se releva brusquement.

— C'est complètement inutile. Je ne vois rien d'autre que des rochers. Possible qu'il n'y ait réellement que du roc, mais je suis gêné par ce curieux obstacle. Si au moins je savais ce que c'est ! Un champ d'absorption ? Ou un autre champ défecteur ? Je me le demande.

— Nous ne savons même pas encore s'il y a vraiment quelque chose sous le plateau.

— Il ne s'agit pas de cela, L'Emir. Ce que je sens, c'est un obstacle mental. Mes capacités sont pratiquement mises en échec. Je n'arrive pas à les activer. C'est comme si, brusquement, tu avais perdu tes facultés de téléportation.

L'Emir regarda longuement Sengu puis s'assit sur une pierre.

— Qu'est-ce que tu dis là ? Qu'est-ce qui te fait dire cela ? Sais-tu que tu viens de me donner une idée ? Une idée complètement farfelue ?

— Quoi ?

— Un fait est certain, depuis avant-hier, j'ai des difficultés de téléportation. Cela a commencé lorsque je me suis retrouvé dans la mer avec Lenoir. Et depuis hier, j'ai peur de me rematérialiser à un endroit différent de celui que je vise. Il y a quelqu'un qui me dérange.

Sengu approuva d'un signe de tête.

— Eh bien, voilà, nous y sommes. C'est une sorte de barrage-psi.

L'Emir le regarda d'un air effrayé. Puis il secoua la tête.

— Il ne peut pas s'agir d'un véritable barrage, car dans ce cas, je ne pourrais pas sauter du tout. Je suis simplement... disons... gêné par quelque chose. Exactement comme toi. Il y a donc quelqu'un qui nous a repérés, mais qui ne veut pas se montrer. C'est pratiquement la preuve ultime de la présence d'étrangers sur Iago III. Et pourtant, elle ne suffira pas à convaincre pleinement Rhodan.

— Rassure-toi, cela ne durera plus longtemps.

L'Emir ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'un de ses micro-instruments s'éveilla. Ils entendirent un bourdonnement clair, puis quelques aiguilles s'agitèrent. Sur un écran minuscule, des lignes ondulatoires apparurent et glissèrent rapidement.

— Des échos énergétiques... ! commenta Sengu d'un air sidéré. D'où peuvent-ils bien venir ?

L'Emir fit tourner une antenne de détection en la dirigeant vers l'ouest et en l'inclinant vers le sol.

— Oui, des échos énergétiques, très puissants d'ailleurs. Malgré cela, j'affirme qu'ils sont tamisés. Seules quelques traces minimales sont capables de traverser ce barrage, celles-là même précisément que nous avons captées. Comme elles sont encore d'une puissance exceptionnelle, nous ne pouvons être en présence que de rayonnements de réacteurs nucléaires gigantesques, autrement dit de générateurs d'énergie indispensables pour le bon fonctionnement d'un énorme transmetteur de matière. Ça y est, Sengu, on a réussi ! Nous nous trouvons juste au-dessus de la station des Téfrodiens.

Sengu hocha la tête.

— Tu peux me dire tout ce que tu veux, je ne comprends toujours pas pourquoi je n'arrive pas à les voir. D'habitude, je suis capable de traverser des champs d'absorption extrêmement puissants, mais cette fois-ci, non. Auraient-ils par hasard mis au point une nouvelle méthode ?

— C'est possible. Nous n'allons pas tarder à le savoir.

— Tu veux te téléporter là-dedans ? Comme ça, tête baissée ?

— Bien sûr. Mais pas tout de suite. Ce serait prématuré et beaucoup trop dangereux... pour notre expédition, s'empressa-t-il d'ajouter, pour ne pas risquer qu'on le soupçonne d'avoir peur.

Ils réglèrent leurs instruments avec un regain de précision et prirent d'autres mesures, ce qui leur permit d'enregistrer encore quelques puissantes impulsions énergétiques et des ondes de choc, suivies par le champ de déperdition rayonnante émis de façon régulière par les

réacteurs.

Finalement, ils rejoignirent Heinhoff à la station de détection et lui transmirent les résultats de leurs investigations.

Le capitaine les attendait avec une impatience non dissimulée.

— C'est trop bête de n'avoir pas de contact radio. Nous ne savons jamais ce qu'il se passe de votre côté. Nous ne pourrions même pas vous venir en aide si vous étiez attaqués et...

— Retenez votre souffle, conseilla L'Emir en s'asseyant sur un siège pliant devant la station. (Sa physionomie montrait une profonde satisfaction et beaucoup de fierté.) Ne vous faites jamais de soucis pour moi, capitaine. Je suis l'agent secret le plus parfait qui ait jamais existé.

Heinhoff retint effectivement son souffle, mais d'étonnement cette fois. Jamais encore il n'avait rencontré un être aussi vantard. Agent secret ! Ce mulot avait-il la moindre idée de ce qu'étaient les agents secrets ?

— Parfaitement, c'est ce que je suis ! répéta L'Emir en arrachant Heinhoff à ses pensées. Vous voulez que je vous dise ce que j'ai découvert ?

— Je suis tout ouïe, déclara le capitaine d'une voix lasse.

— La station des Téfrodiens.

Du coup, il retrouva toute son énergie. Il jeta un regard inquisiteur sur Sengu, et lorsque le mutant approuva d'un signe de tête, il reprit :

— Bon, racontez-nous tout, officier spécial L'Emir.

L'Emir ne se le fit pas dire deux fois.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Heinhoff réfléchit un bon moment, puis il déclara :

— D'accord, c'est un grand succès auquel je ne m'attendais presque plus, je dois l'avouer. Je commençais déjà à me dire que tout cela n'était que le fruit d'une imagination folle. Mais les instruments ne

mentent pas. Je comprends maintenant pourquoi nous ne captions aucun écho énergétique de l'espace. Nous nous heurtons à un barrage tellement fort que le champ de déperdition rayonnante est affaibli au point de n'être plus enregistrable à une certaine distance. Ce qui prouve une fois de plus que les inconnus — qui en effet, sont probablement des Téfrodiens — attachent une importance considérable au secret. Même si ce ne sont pas des Téfrodiens, il nous faut faire une enquête approfondie sur cette affaire. Nous ne pouvons pas accepter sans réagir que quelqu'un vienne installer une station énergétique avec transmetteur sur un monde que nous avons colonisé. Que va-t-il se passer maintenant ?

L'Emir allongea les jambes et posa son menton sur ses pattes.

— Nous allons mettre Terrania au courant de notre découverte. La grande expédition peut commencer !

— Dès le premier message hypercom, les Téfrodiens seront sur le qui-vive.

— Ils le sont de toute façon puisqu'ils connaissent notre présence ici. N'oublions pas que selon toute vraisemblance, ils ont capté les signaux d'alarme du Franc-Passeur que nous avons capturé. De plus, ils ont la puce à l'oreille puisque leur marchandise n'est jamais arrivée à destination. Néanmoins soyons prudents. Je vais prévenir Rasath. Quant à nous, nous allons attendre bien sagement ici sans nous faire remarquer.

Ce programme eut l'heur de convenir à Heinhoff.

A la nuit tombée, L'Emir se téléporta à bord de *VALdabón*, sur l'astroport de Iagolar.

Il fut lui-même tout étonné d'y arriver sans encombre.

Sa rematérialisation inattendue dans la cabine de Rasath provoqua un certain émoi, car le commandant se trouvait en grande conversation avec Kusenbrin, en compagnie d'une bouteille de whisky à moitié vide.

Kusenbrin n'avait jamais vu un téléporteur se rematérialiser. Aussi son effroi était-il bien compréhensible. Force fut donc à Rasath de jouer cartes sur table.

— Je vous présente L'Emir, le mulot-castor, un des agents secrets les plus capables de la Défense solaire, Joal. Vous avez certainement déjà entendu parler de lui.

— Oui, bien sûr, le célèbre L'Emir ! (Il se leva et tendit la main au mulot.) Je suis très heureux de faire votre connaissance.

— Et moi de même, Massepain...

— Kusenbrin ! corrigea une fois de plus Rasath en implorant du regard l'indulgence de l'officier. Vous voyez, il a du mal à mémoriser les noms.

— Oh, cela n'a aucune importance. A propos, j'ai entendu dire que vous étiez aussi télépathe, L'Emir. Cela devrait vous aider, non ?

— Pas toujours. Il arrive parfois que cela me complique la tâche, au contraire. (L'Emir jeta un regard interrogateur à Rasath.) J'aurais des nouvelles importantes à vous communiquer. Mais je crois qu'il est temps de mettre le lieutenant-colonel au courant. Il faut qu'il sache ce que les prochains jours risquent de lui apporter.

Cette remarque ne sembla pas enthousiasmer Kusenbrin outre mesure.

— Que voulez-vous dire ? Tout va très bien chez nous, et le petit incident dû aux colons au moment de votre arrivée...

— C'est déjà oublié, l'interrompit L'Emir. Ainsi vous n'avez vraiment pas la moindre idée de ce qu'il se passe sur Iago III ? Vous ne savez pas que votre planète paradisiaque est devenue entre-temps une des bases secrètes des ennemis les plus dangereux que la Terre ait jamais eus ? Vous ne savez rien de tout cela ?

Kusenbrin blêmit. Son regard se porta tout d'abord sur L'Emir, puis sur Rasath, comme si le ciel lui tombait sur la tête.

— Une base ? bredouilla-t-il. Ici ? Chez nous ?

— Un nid de Téfrodiens, parfaitement. Ils l'ont installé au-dessous du Mont des Turbulences. Nous venons enfin de le découvrir aujourd'hui même. Il faut que vous vous atten-(liez à voir débarquer l'Astromarine impériale pour une expédition d'envergure. Mais ne

prévenez les colons qu'à la toute dernière minute, afin de ne pas alerter les Téfrodiens. Inutile de vous préciser, je pense, qu'en tant qu'officier, tout ce que vous avez entendu et vu ici est top secret numéro un, n'est-ce pas ?

— Cela tombe sous le sens. (Kusenbrin avait repris ses esprits avec une rapidité étonnante.) Ce qui m'importe avant tout, c'est que le travail puisse reprendre en paix le plus rapidement possible chez nous. (Il hocha la tête.) Des Téfrodiens ! Qui aurait pensé une chose pareille ? Ah, ce sacré Berl Kuttner ! Ainsi il ne s'est pas vanté !

— Certainement pas. Mais il faut qu'il la boucle !

— De toute façon, on ne croit pas un mot de ce qu'il dit. Kuttner raconte souvent des histoires captivantes, mais elles sont toujours tellement fantastiques que personne ne les prend pour de l'argent comptant.

— Bon. (L'Emir tourna les yeux vers Rasath.) Je voudrais encore vous parler en tête à tête. Puis-je vous demander de nous attendre ici, Monsieur ? lança-t-il à Kusenbrin. Je vous mettrai ensuite au courant de mon entretien avec le commandant.

— Je vous attendrai, répondit Kusenbrin en attirant à lui la bouteille de whisky.

Il avait bien besoin d'un remontant, le pauvre !

Dans le poste central, L'Emir dit à Rasath :

— Vous allez appareiller demain au petit jour. Kusenbrin s'arrangera pour que tout se passe normalement. Quand vous serez à bonne distance, vous appellerez Mercant à Terrania par hypercom et le mettrez au courant des derniers événements. A lui de prévenir Rhodan de toute urgence. Peut-être cela l'incitera-t-il à intervenir personnellement ? Nous, en tout cas, nous attendrons ici. Bien que le petit hyper-récepteur de la station soit branché en permanence, je pense qu'il serait préférable que Rhodan nous envoie un messenger pour nous transmettre ses intentions. C'est compris ?

Rasath avait pris quelques notes.

— Vous pouvez me faire confiance. Nous décollerons demain matin

au point du jour.

— Bien. N'oubliez pas de saluer Mercant de ma part et de lui souhaiter une bonne année. Elle vient juste de commencer...

— Et de bien commencer, en vérité ! ajouta Rasath en mettant le papier dans sa poche. Que peut-on dire à Kusenbrin ?

— Tout, sauf la manière dont nous préviendrons Mercant et Rhodan. Il faut qu'il croie vraiment que vous rentrez sur Terre. En réalité, vous stationnerez tout simplement à une certaine distance. En cas de nécessité, il faudra que vous veniez nous rechercher ici. Restez en contact.

— Bien, d'accord.

— C'est parfait. Nous pouvons rejoindre Kusenbrin à présent. Sinon, il finira par vous siffler tout votre whisky.

Pour la première fois, L'Emir n'avait pas écorché le nom du lieutenant-colonel, mais personne ne le releva.

Sans un mot, Rasath suivit le mulot.

CHAPITRE IV

En fait, Allan D. Mercant n'avait même pas remarqué l'avènement de l'année 2405. La situation économique de l'Empire solaire n'était pas faite pour favoriser les grandes festivités. A cela s'ajoutait l'incertitude de l'avenir. Les Maîtres Insulaires, effrayés par la poussée de Rhodan dans la Nébuleuse d'Andromède, ne s'accommoderaient pas de sa retraite apparente. Les événements récents ne l'avaient que trop prouvé.

Ils attaqueraient, et pas seulement à coups de fausse monnaie.

Ils essaieraient même de conquérir la Voie Lactée, comme ils avaient jadis pris possession de toute la Nébuleuse d'Andromède. Le plus fantastique de tous les événements devenait réalité : la guerre intergalactique était imminente.

On comprenait aisément, dans ces conditions, que Mercant ait passé la nuit du Nouvel An seul chez lui, et dans son lit.

Les services administratifs continuaient à fonctionner normalement. Les rapports de Perry Rhodan arrivaient régulièrement tous les jours. Partout où il passait, il réussissait, par sa simple présence, à remettre de l'ordre et à rétablir la paix sans avoir besoin de mobiliser sa Flotte. Il promit aux mondes colonisés qu'une attaque se préparait contre l'ennemi, et qu'elle serait lancée très prochainement, sans se rendre compte lui-même à quel point il était proche de la vérité.

Mercant connaissait les soucis de Rhodan, et il attendait patiemment une nouvelle de son petit ami L'Emir dont il savait fort bien qu'il ne se laissait que très rarement embarquer dans des chimères.

Lorsque, assis devant son bureau, il entendit bourdonner l'intercom, il sut immédiatement que cette nouvelle attendue depuis si longtemps arrivait enfin. Il appuya sur un bouton, et la station hypercom le mit en communication directe avec l'espace. L'écran s'alluma aussitôt.

Mercant reconnut le visage de Kays Rasath, le commandant de *l'Aldabon*.

— J'ai demandé à vous parler directement, s'excusa Rasath, parce

que, le cas échéant, je suis chargé de transmettre vos directives au commando spécial. Les brouilleurs sont branchés ?

— Ne vous inquiétez pas, commandant. Nos paroles peuvent être captées, mais elles sont indéchiffrables. Parlez en toute tranquillité.

Rasath raconta tous les événements dont Iago III avait été le théâtre. Il transmit mot pour mot le message de L'Emir, ainsi que sa demande. Et Mercant posa encore quelques questions.

— Je vous promets de prévenir immédiatement Rhodan. Pour l'instant, je ne peux pas vous donner d'avis définitif. Mais vous pouvez compter sur moi, j'appellerai *l'Aldabon* le plus rapidement possible.

Rasath remercia.

L'écran s'éteignit.

Quelques secondes plus tard, Allan D. Mercant demanda la communication directe avec Perry Rhodan. Il lui fallut attendre deux heures avant de voir apparaître le visage familier du Stellarque sur l'écran.

— Hello, Allan. Que se passe-t-il ?

— J'ai reçu un message de L'Emir. Ses soupçons se sont confirmés.

La physionomie de Rhodan demeura impassible. Mercant n'y décela aucune trace d'étonnement.

— C'est bien ce que je pensais. Que s'est-il passé ?

— Pas grand-chose. Heinhoff et son équipe ont installé une base d'observation sur Iago III. L'Emir a découvert une station d'énergie et de transmetteur cachée dans la montagne et protégée par un puissant barrage. Occupants non identifiés, car on ne peut lancer une attaque sans votre autorisation. L'Emir conseille une expédition d'envergure avec tous les moyens disponibles. Il est persuadé que cette station appartient aux Téfrodiens. Il attend vos instructions.

Rhodan se passa la main sur le front comme s'il avait un brusque accès de fièvre.

— Le voilà de nouveau lancé sur ses grands chevaux, le petit. Bon, quel conseil me donnez-vous, Allan ?

— Attaquer, bien sûr. En aucun cas nous ne pouvons tolérer que quelqu'un vienne s'installer sur nos mondes colonisés, surtout pas des Téfrodiens. Je suppose qu'il s'agit d'un dépôt de matériel, et sans doute aussi d'un multi-dupli-cateur.

— C'est bien ce que les pièces de rechange trouvées chez le Franc-Passeur laisseraient entendre. (Rhodan réfléchit.) Ici, tout est rentré dans l'ordre. Rien ne nous empêche donc de lancer une expédition spéciale. Vous avez les coordonnées exactes de leur position ?

— Je peux vous les transmettre, ainsi que celles de la base de détection. L'Emir a demandé de n'envoyer aucune nouvelle par radio afin de ne pas alerter les Téfrodiens. Il préfère un courrier personnel.

— D'accord, il l'aura. C'est très prudent de sa part, n'est-ce pas ?

— En effet. Je trouve d'ailleurs qu'il mériterait des félicitations officielles. Sans son zèle, il ne nous serait jamais venu à l'idée d'aller chercher une station téfrodiennne sur Iago III. Si cela se confirme — ce qui pour moi ne fait aucun doute — nous devons une fière chandelle à la méfiance et à la circonspection de L'Emir.

— Un jour viendra où nous lui décernerons une médaille, promet Rhodan. Je vais mettre tout cela en route et je vous tiendrai au courant. Etes-vous en contact avec Rasath ?

— Oui. Je le préviendrai pour qu'il puisse intervenir, le cas échéant.

— Bon. Je vous ferai part de ma décision définitive demain matin, heure terrienne. Quoi d'autre encore ?

— Rien. La situation n'a pas changé.

— C'est assez moche comme ça.

L'écran s'assombrit.

Mercant se cala sur le dossier de son fauteuil et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Dehors, les toits des immeubles de Terrania brillaient sous le soleil éclatant, comme s'ils étaient d'argent et d'or.

Mais chacun sait que tout ce qui brille n'est pas forcément d'argent ou d'or.

*

* *

L'Emir attendit deux journées entières, rongé par l'impatience. Rhodan ne donnait toujours pas signe de vie.

Rasath aussi était parti. Il n'y avait donc plus aucune possibilité de quitter Iago III, à moins de subtiliser un vaisseau spatial aux colons.

« Ne serait-il pas plus judicieux d'attaquer la station souterraine des Téfrodiens de ma propre initiative ? » se demanda le mulot, et il consulta le capitaine Heinhoff.

— Non, à aucun prix, fut la réponse claire et nette du spécialiste de la Défense. Il faut s'en tenir aux engagements pris d'un commun accord. Il est possible que Rhodan prenne toutes les dispositions voulues en se tablant sur le fait que nous restons tranquilles dans notre coin. Le moindre changement de situation sur Iago III peut entraîner des complications énormes. Non, il ne faut à aucun prix prendre ce risque.

— Bon, convint L'Emir de mauvais gré. Patientons encore jusqu'à demain. Mais pas davantage. Une fois passé ce délai, je fais un bond dans la station des Téfrodiens, que vous soyez d'accord ou pas.

Heinhoff renonça à tout commentaire, et il fit bien, car le courrier tant attendu arriva au cours de la nuit suivante, en la personne du major Beham, que Rhodan avait déjà envoyé à plusieurs reprises comme messenger personnel.

L'Emir arriva juste à temps pour assister aux retrouvailles des deux hommes. Ils se connaissaient déjà, mais ne s'attendaient pas à se revoir là.

— Vous ici ? Quelle surprise ! Je suis ravi de vous rencontrer, major.

— Moi aussi, Heinhoff. Vous voilà donc de nouveau dans le pétrin ?

— Comment cela ? La petite station...

— Vous êtes sûr qu'elle soit si petite que vous le dites ? Rhodan en tout cas est d'un avis différent. L'attaque doit commencer demain à minuit juste, heure de Iago. Ce qui signifie d'ailleurs que c'est *vous* qui devez lancer l'offensive. Rhodan interviendra plus tard seulement. Le responsable du lancement de l'opération est en premier lieu l'officier spécial L'Emir. Si je ne me trompe, le voilà justement.

Il regarda le mulot, qui le fixa droit dans les yeux.

— Oui, c'est bien moi. Quel esprit pénétrant ! Comment avez-vous pu deviner au premier coup d'œil que j'étais l'officier spécial L'Emir ?

— Ça se voit bien, répliqua froidement le major Beham.

L'Emir faillit s'étrangler, mais il fut bien obligé d'admettre que l'argument de Beham était irréfutable.

— Vous avez réussi à passer à travers les contrôles radar sans ennui ? demanda-t-il.

— Il n'y a eu aucun contrôle radar, expliqua Beham. La flotte de Rhodan attend à une distance d'une année-lumière. Il interviendra à une heure du matin, avec dix vaisseaux et des troupes de débarquement. Entre-temps, officier spécial L'Emir, vous avez pour mission de neutraliser les Téfrodiens.

L'Emir écarquilla les yeux.

— Quoi... ? Que dois-je faire ?

Le major Beham demeura imperturbable.

— Neutraliser les occupants de la station secrète. Je vous apporte dans mon petit navire-courrier des bombes à gaz spéciales. Rhodan veut éviter qu'il y ait des cadavres. Il faut endormir les Téfrodiens de manière à ce qu'ils se réveillent par la suite. Rhodan espère qu'ils pourront lui apprendre bien des choses. D'un autre côté, il souhaite que tout se passe assez vite pour que les Téfrodiens n'aient plus le temps de détruire leur station et qu'elle tombe intacte entre nos

mains... Tel est le sens de votre mission, officier spécial L'Emir.

— Hum... J'en suis très flatté. (Ce fut tout ce qu'il trouva à riposter pour l'instant.) Et comment cela doit-il se passer dans les détails ?

Le major Beham esquaissa un sourire impénétrable.

— John Marshall vous donnera toutes les explications dont vous pouvez avoir besoin. Nous l'attendons dans une heure environ.

— Pourquoi n'est-il pas venu en même temps que vous ? demanda Heinhoff surpris.

— Par mesure de sécurité. Si, pour une raison ou pour une autre, j'avais été retenu, tout n'aurait pas été perdu pour autant, puisque Marshall était encore là. S'il *n'est pas arrivé* d'ici une heure, j'ouvrirai l'enveloppe cachetée contenant le plan d'attaque et les ordres de Rhodan.

— Il semblerait que le Stellarque prenne cette affaire très au sérieux, répondit Heinhoff en hochant la tête d'un air approbateur.

— En effet, conclut Beham avec un léger sourire.

Dans son coin, L'Emir esquaissa aussi un sourire plein de fierté.

*

* *

John Marshall ne demanda pas l'ouverture du sas par radio mais par voie télépathique.

L'Emir sommeillait devant la cheminée électrique de la station de détection lorsqu'un influx mental secoua son cerveau assoupi. Il comprit immédiatement qu'il ne pouvait s'agir que du chef de la Milice des Mutants, le meilleur télépathe de toute l'équipe.

— L'Emir ! Réponds-moi à la fin ! Je ne suis plus bien loin. Donne-moi ta position exacte pour que je puisse te localiser.

— Hello, John, mon vieux ! Est-ce que ça te suffit comme impulsion ?

— Un peu plus de jus, si possible !

Il plaisantait. Comment un télépathe pourrait-il donner « un peu plus de jus » ? Il ne fallait pas confondre avec un radio ! En fait, il attendait de L'Emir qu'il pense avec un peu plus d'intensité à lui-même et à l'endroit où il se trouvait.

Ce que fit le mulot.

Dix minutes plus tard, un chasseur se posait sur ses champs antigravifiques.

Les retrouvailles furent chaleureuses. L'Emir tomba littéralement dans les bras du télépathe.

— Depuis combien de temps ne nous sommes-nous pas rencontrés, petit ? demanda Marshall touché de cet accueil enthousiaste, tout en caressant la fourrure du mulot. Que veux-tu, l'espace est vaste, et où que nous soyons, le temps nous file entre les doigts !

— Eh oui, approuva L'Emir. Il faut une affaire sérieuse comme celle-ci pour nous réunir ! Alors, Perry a-t-il enfin compris qu'il s'était trompé ? Et que moi, j'avais un flair particulier pour ce genre d'histoires ? Est-ce qu'il va bientôt se décider à me conférer le titre d'agent secret ?

Embarrassé, John Marshall se tourna vers Heinhoff et son équipe pour les saluer aussi.

— Je n'en sais rien, petit, finit-il par répondre. Tout ce que je sais, c'est qu'il a chanté tes louanges. Sans ta circonspection, a-t-il déclaré, nous aurions pu avoir les pires ennuis. Un nouveau transport de colons sur Iago III était en cours, et surtout, une nouvelle base de la Défense galactique devait s'y établir. Si tu n'avais pas découvert la présence des Téfrodiens... !

La poitrine de L'Emir se gonflait d'orgueil au fur et à mesure que Marshall parlait. Il se planta devant Heinhoff.

— Vous l'entendez ? J'ai toujours senti que des talents insoupçonnés

sommeillaient en moi. Il faut avoir du flair, voilà. Du flair !

— Très bien, conclut le chef de la Milice des Mutants en suivant L'Emir et les hommes de Heinhoff jusqu'à la cabane où attendait le major Beham. Puisque tu as du flair, tu vas nous dire quelles sont les dimensions de cette station secrète des Téfrodiens et nous révéler où nous devons positionner l'attaque des robots. Je n'ai droit qu'à une seule liaison radio avec Rhodan. Il faut donc que je lui donne tous les détails en une seule fois. Alors... ?

L'Emir toussota, plutôt embarrassé par ces questions.

— Cette histoire de flair, John, c'était purement symbolique, tu sais ! Je ne connais pas la taille de la station, je n'y suis encore jamais allé... pour ne pas déroger aux ordres, tu comprends ? Sinon, il y a longtemps que j'aurais agi de ma propre initiative et écrasé les gars là-bas !

— Vraiment ? (Marshall haussa les épaules.) Alors, si je comprends bien, il faut que Rhodan lance l'attaque sans en savoir plus que nous ? C'est plutôt risqué, non ?

— Pas du tout, riposta L'Emir piqué au vif. En fin de compte, c'est moi qui partirai en avant avec les bombes à gaz. Quand vous arriverez avec les robots, il y a longtemps que les Téfrodiens seront plongés dans un profond sommeil !

— Espérons-le ! (Marshall prit une enveloppe dans sa poche et la tendit au chef de la Défense.) Voici les directives pour cette nuit, Heinhoff. Vous avez bien le temps de les étudier. J'espère que vous aurez un lit pour moi ?

*

* *

Berl Kuttner n'oublierait pas de sitôt la journée du lendemain. Malgré les avertissements de son épouse, il emprunta le glisseur des Kôrner pour se rendre chez Kusenbrin.

Fidèle à sa promesse, le lieutenant-colonel ne révéla rien à son visiteur, mais il ne put s'empêcher de prononcer le nom du Mont des Turbulences, ce que Berl enregistra sans en laisser rien paraître. Il était assez malin pour tirer ses propres conclusions. Sur la disparition de *l'Aldabon*, par exemple, et sur les trois glisseurs entrevus dans la montagne. Ainsi que sur le vaisseau étranger qu'il avait observé.

— Parfait, dit-il. Je vais y aller faire un tour ! (Il prit en main son fidèle Winchester.) Histoire de fouiner un peu par là. Peut-être retrouverai-je encore des traces.

— A votre place, je serais prudent, dit simplement Kusenbrin. S'il y a vraiment des étrangers qui se promènent sur l'ago III, je serais très très prudent à votre place, insista-t-il encore.

— Soyez tranquille, j'ai toujours ma bonne vieille Christine avec moi, le rassura Berl en agitant son Winchester. Elle m'aidera bien si ça commence à chauffer.

— J'espère que ça ne commencera pas à chauffer, lui souhaita Kusenbrin.

Berl Kuttner remonta dans son glisseur. C'était un biplace d'un modèle déjà ancien. Bien que construit sur les mêmes principes que les modèles dernier cri, il était un peu plus lent.

Le véhicule s'éleva dans les airs à la verticale et prit la direction du nord. Comme d'habitude, Berl avait emporté son poste radio émetteur pour pouvoir converser tous les soirs avec Doris.

Au-dessous de lui se déroulait la vaste steppe, puis vinrent les montagnes. Sans la moindre difficulté, il prit un peu d'altitude et atterrit à l'endroit même où il était arrivé à pied quelques jours auparavant, à la suite d'une pénible escalade.

Ils descendit de son glisseur et alla inspecter une fois encore les traces laissées par les étrangers. Elles ne lui donnèrent pas d'indications nouvelles sur la direction prise par le chargement du mystérieux vaisseau spatial, mais peu lui importait, le lapsus de Kusenbrin lui suffisait.

Le Mont des Turbulences !

Berl n'était allé qu'une fois dans cette région, lorsqu'il s'était découvert une passion pour la plongée sous-marine.

Tout seul, et sans savoir ce qui l'attendait, il avait plongé à proximité des récifs et n'avait rencontré que des poissons de petite taille et inoffensifs, que son apparition avait surpris mais nullement effrayés. Aussi en avait-il conclu que les mers de l'ago III n'abritaient pas de prédateurs.

Lorsqu'il glissa de nouveau au-dessus des îles, il sentit renaître en lui la nostalgie de ce monde sous-marin uniformément bleu et dégagé des contraintes de la pesanteur. La mission qu'il s'était imposée à lui-même lui revint en mémoire, et il poursuivit son vol. Mais dès qu'il aperçut le Mont des Turbulences, sa passion devint irrésistible.

Son engin se posa dans une crique paisible et ensablée, creusée par les vagues dans le roc.

L'eau était chaude et claire comme du cristal. Avec son simple masque, il pouvait voir à près de cinquante mètres. Une langue d'eau plus ou moins stagnante bordait la baie, mais très rapidement, le sol s'enfonçait presque à pic à des profondeurs indiscernables. Personne encore ne les avait sondées.

Berl dut se résigner à pénétrer dans les fonds marins sans sa fidèle Christine. Mais vraiment, avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait pas l'emporter. Malgré cela, nager et plonger lui procurèrent un plaisir tel qu'il en oublia presque ses intentions premières.

Il longeait la côte abrupte sous l'eau et ne refaisait surface que pour s'orienter, et de plus en plus rarement. Aussi ne tarda-t-il pas à perdre de vue la baie et son glisseur, mais après tout, quelle importance ? Il lui suffirait de nager en sens inverse pour les retrouver. La petite bonbonne d'oxygène suspendue à son ceinturon lui donnait encore plusieurs heures d'autonomie.

Le soleil était presque au zénith. Il éclairait la mer avec une intensité telle que l'on aurait pu prendre des photos à cent mètres de profondeur. Berl plongea le plus profondément possible. Les récifs étaient couverts de fleurs multicolores — à moins que ce ne fussent des poissons ? — qui ondulaient avec élégance sous l'effet du léger courant. Un spectacle superbe que n'offrait jamais la terre ferme.

C'était aussi la principale raison pour laquelle Berl aimait tant la

plongée sous-marine.

Le versant du Mont des Turbulences tombait presque à pic dans la mer. C'est à peine si l'on pouvait distinguer quelques prises sur la paroi rocheuse tant elle était lisse. Ça et là, des cavernes en coupaient l'uniformité, mais elles n'avaient pas de profondeur. Berl y pénétra à la nage pour s'assurer qu'elles ne cachaient rien. Puis il repartit vers le nord — toujours à la nage, toujours vers le nord.

Lorsqu'il réapparut à la surface, il eut la surprise de constater que le soleil avait déjà largement baissé sur l'horizon. Il était temps pour lui de revenir vers sa baie, d'appeler Doris et de se préparer pour la nuit. Il décida d'attendre le lendemain pour voler jusqu'au sommet de la montagne et voir ce qu'elle cachait.

Evidemment, il ne pouvait pas se douter que cette nuit-là précisément, Rhodan avait programmé l'attaque de la station téfrodiennne.

Kuttner longeait la côte abrupte, vers le sud cette fois, lorsque soudain, son attention fut attirée par un mouvement. Un mouvement qui ne pouvait pas passer inaperçu à ses yeux, car son expérience lui avait prouvé qu'il n'existait pas d'aussi gros poissons sur Iago III.

En effet, il ne s'agissait pas d'un poisson, mais d'une sorte de sous-marin. Peut-être même de la chaloupe d'un vaisseau spatial qui pouvait se déplacer aussi bien dans l'eau que dans l'air.

Il s'empressa de se blottir contre la paroi intérieure d'un surplomb du rocher.

Le véhicule venait de la haute mer et s'approchait lentement de la paroi rocheuse. Berl se rappela avoir découvert à cet endroit une grotte plus vaste et plus profonde que les autres. Servirait-elle d'abri à ce mystérieux submersible ? D'ailleurs cette embarcation avait-elle un rapport avec les étrangers qu'il cherchait ?

L'engin disparut à l'intérieur de la grotte. L'explorateur repartit à la nage vers l'ouverture. La pensée qu'il était totalement désarmé ne le gênait guère.

Alors qu'auparavant, il faisait nuit noire dans cette caverne au point qu'on ne pouvait en discerner les détails, voilà qu'à présent, elle était brillamment illuminée par les projecteurs du submersible et la

réflexion de la lumière sur les parois nues des rochers et la surface de l'eau. Il se rendit vite compte qu'au cours de sa première exploration à la nage, il n'avait jamais pénétré aussi profondément dans la grotte, alors que cette fois-ci, il avait suivi l'embarcation dans une sorte de canal et se trouvait maintenant dans la partie principale de la caverne, accessible uniquement sous l'eau.

Avec mille précautions, il se laissa remonter à la surface.

Collé contre la paroi rocheuse à l'abri des regards, il vit le sous-marin émerger à son tour, se glisser vers une sorte de passerelle et s'immobiliser. Une écoutille s'ouvrit et il en sortit des hommes.

De vrais hommes revêtus d'uniformes étrangers.

Berl ne savait pas qu'il s'agissait de Téfrodiens, les frères jumeaux des Terraniens en provenance de la lointaine Nébuleuse d'Andromède. Il garda tout son calme.

Les étrangers amarrèrent leur embarcation, refermèrent l'écoutille et rejoignirent la rive étroite de la caverne par la passerelle. Arrivés là, ils s'arrêtèrent pour discuter quelques minutes. Berl aurait bien aimé savoir ce qu'ils disaient, mais la distance l'empêchait d'entendre. Elle était trop grande aussi pour qu'il puisse distinguer ce qu'il se passa ensuite.

L'un des hommes, le chef sans doute, alla vers un endroit précis de la paroi devant lequel il s'arrêta. Quelques secondes plus tard, une ouverture invisible bâilla et libéra l'entrée d'un chemin qui s'enfonçait à l'intérieur de la montagne.

Lorsque tous les hommes eurent disparu, la porte se referma.

Il ne resta plus dans la grotte que Berl Kuttner, indécis sur la conduite à tenir.

Plusieurs questions lui occupaient l'esprit. Qu'y avait-il à l'intérieur de la montagne ? Une base cachée ? Et qui était resté dans le sous-marin ? S'il revenait maintenant à terre et que quelqu'un le découvrait, on pourrait le tuer ou le capturer sans difficulté. D'un autre côté, il était aux premières loges pour arriver peut-être à percer enfin le secret des étrangers.

Ce dernier argument fit pencher la balance.

Il ôta son masque et nagea en surface jusqu'à l'embarcation. Après l'avoir dépassée, il arriva sur la rive. Bien que celle-ci fût abrupte et rocheuse, il réussit à grimper pour reprendre pied sur le continent. Aussitôt, il alla à l'endroit où la porte s'était ouverte dans la montagne. Mais il n'en trouva plus la trace, pas même la moindre fissure.

Perplexe, il resta là sans bouger pendant un instant. La température à l'intérieur de la grotte était beaucoup moins élevée que dehors ou dans l'eau, et Berl commença à frissonner. Jamais un rayon de soleil n'y pénétrait, qui eût pu dispenser un peu de chaleur. Malgré tout, l'air était bon et frais, il devait donc y avoir une communication avec l'extérieur.

Il se demandait s'il n'était pas préférable d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'embarcation ou même de quitter définitivement la caverne lorsque quelque chose d'inattendu survint : la porte commença à s'ouvrir d'elle-même. Il eut l'impression que les plaques rocheuses glissaient les unes sur les autres pour libérer l'entrée du passage.

Berl Kuttner avait toujours pris des décisions rapides. Le chemin s'ouvrait devant lui, et nul n'aurait pu dire combien de temps il resterait ainsi dégagé.

Il entra.

A peine y avait-il mis le pied que la porte se referma derrière lui. Cette fois, malgré sa hardiesse, Berl sursauta d'effroi, car il eut aussitôt le sentiment d'être pris dans un piège. Des installations de surveillance cachées avaient certainement dévoilé sa présence. On l'observait, on lui avait ouvert la porte... et il s'était jeté aussitôt dans la gueule du loup.

Il fit demi-tour et essaya de trouver un mécanisme caché. Peine perdue, la porte ne révéla pas son secret.

S'il voulait à tout prix échapper à ce piège, il fallait qu'il trouve une autre sortie, à condition toutefois qu'il y en eût une. Aussi poursuivit-il son chemin.

L'air circulait normalement dans ce couloir, malgré son étroitesse.

Berl en conclut qu'il était équipé d'un système de climatisation. Il se demanda soudain comment Kusenbrin avait appris l'existence et la présence de ces étrangers. Il ne pouvait pas imaginer que l'administrateur des colons fût complice de ces gens-là.

Le chemin devint de plus en plus raide et le revêtement du sol changea. Il était fait à présent d'une matière synthétique à rainures qui se mit à remuer sous le poids de l'intrus, en avançant de plus en plus vite. « Une bande transporteuse », pensa Berl. La vitesse s'accrut au point qu'il dut faire très attention pour ne pas perdre l'équilibre. Les parois rocheuses paraissaient parfaitement lisses.

La déclivité était maintenant de près de quarante-cinq degrés. Une lumière crépusculaire venait du plafond, régulière et sans source apparente.

Au bout d'un certain temps, la bande ralentit progressivement son allure et finit par s'arrêter sur une surface plane. Berl fut bien forcé de reconnaître que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Il était attendu.

Six hommes en uniforme se dressaient devant lui, l'arme au poing — une arme d'une espèce inconnue — à l'entrée du corridor, beaucoup plus large à cet endroit que précédemment. Ils le fixaient tous d'un regard sombre. D'un geste impérieux, l'un d'entre eux lui fit comprendre qu'il devait quitter la bande transporteuse. De toute façon, Berl n'avait pas le choix. Il regretta d'avoir abandonné sa fidèle Christine dans son glisseur. Puis, une fraction de seconde plus tard, il s'en réjouit, car ces hommes la lui auraient certainement confisquée.

Le chef lui dit quelque chose, mais il ne comprit pas un traître mot de cette langue inconnue. Ce n'était pas de l'intergalacte en tout cas. Elle contenait tout de même quelques éléments connus qui lui firent dresser l'oreille. A coup sûr, avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, ils arriveraient à se comprendre.

Mais dans les heures qui suivirent, Berl ne sentit rien chez ses geôliers qui ressemblât à de la bonne volonté. Il fut présenté à plusieurs personnes qui ne firent pas le moindre effort pour répondre à ses nombreuses questions. Au contraire, c'était plutôt eux qui ne cessaient de lui en poser à lui. Puis ils allèrent chercher un traducteur en guise d'interprète. Cet appareil ne résolut d'ailleurs pas les problèmes de compréhension ; le sens de leurs questions lui demeura

tout aussi obscur.

On finit par l'enfermer dans une pièce.

Berl eut enfin le loisir de consulter sa montre-bracelet, que ses geôliers avaient sans doute oublié de lui confisquer. Il était presque minuit.

Doris allait se faire du souci parce qu'elle ne recevrait pas son appel quotidien ce soir-là.

CHAPITRE V

— Nous avons une heure devant nous, dit L'Emir lorsqu'il se retrouva en compagnie de Heinhoff et de ses hommes pour discuter des derniers détails de l'opération. L'affaire serait un jeu d'enfants si nous n'avions pas besoin de prendre des gants avec ces messieurs. Mais premièrement, il ne faut causer la mort d'aucun Téfrodien, et deuxièmement, il ne faut leur laisser ni l'occasion ni le temps de détruire leur station. Autrement dit, le point essentiel, c'est de poser les bombes à gaz le plus rapidement possible et avec suffisamment de discrétion pour que tout l'équipage s'endorme d'un seul coup. Où faut-il donc attaquer en premier lieu ? Si vous voulez mon avis, allons jeter un coup d'œil sur l'installation de climatisation. Certes le « tuyau » n'est pas d'aujourd'hui, je le sais, mais il n'a jamais cessé de faire ses preuves.

Heinhoff acquiesça d'un signe de tête approbateur.

— Oui, c'est un vieux truc. Mais je pense en effet que c'est la meilleure solution dans le cas présent. Toutefois une question se pose : comment trouver l'installation sans éveiller les soupçons des Téfrodiens ?

— J'irai tout seul, déclara L'Emir en jetant un regard triomphant de tous côtés. Dès que j'aurai posé les bombes, je reviendrai vous chercher.

— Nous n'avons d'ailleurs pas le choix puisque nous ne connaissons pas l'entrée. C'est peut-être idiot, mais on ne peut rien y changer. C'est bon, L'Emir, je vous donne mon accord. Néanmoins, soyez extrêmement prudent. Si vous vous faites remarquer trop tôt, tout sera perdu. Bien que j'aie du mal à croire qu'ils feront sauter toute leur station à la seconde même où ils vous apercevront !

L'Emir se demanda un instant si cette remarque était désobligeante à son égard et s'il devait se fâcher, mais il se dit *qu'il* ne lui restait plus tellement de temps pour s'appesantir sur ce genre de détail. Donc, il ne se vexa pas.

— Je peux sauter d'ici, car les mesures prises ces dernières heures sont d'une exactitude presque parfaite. John Marshall et moi, nous avons même réussi à capter des influx mentaux qui proviennent sans

aucun doute des Téfrodiens. Malheureusement, ils étaient très faibles et brouillés par des parasites. Nous n'avons pas pu les déchiffrer. Quand je me téléporterai, j'emmènerai André Lenoir avec moi. Le cas échéant, il pourra prendre un Téfrodien sous contrôle mental, si nous en rencontrons un, et lui imposer sa volonté. Ainsi apprendrons-nous où se trouve la cheminée d'aération principale du climatiseur.

Heinhoff présenta encore bon nombre d'objections, mais L'Emir les réfuta toutes avec des arguments sans réplique. Finalement, on lui donna raison, parce que personne ne trouva de proposition plus judicieuse. La téléportation de L'Emir était l'unique possibilité de pénétrer dans la station.

Ils se préparèrent au grand bond.

John Marshall avait envoyé son unique et bref message à Rhodan pour lui annoncer que tout allait se dérouler selon le plan établi. C'est ainsi que l'opération fut lancée, sans que rien ne puisse plus la stopper. ,

A minuit juste, L'Emir prit la main d'André Lenoir, se concentra sur les coordonnées fournies par le détecteur et se dématérialisa.

*

* *

Les choses se gâtèrent au moment de leur rematérialisation.

Le mulot sentit immédiatement la résistance mentale qui le bloquait. Elle n'était pas faite d'impulsions claires et catégoriques, mais tout simplement d'un mur infranchissable. Un mur qui l'empêchait d'agir, au sens propre du terme.

Durant les premières secondes cependant, il n'eut pas le temps de se pencher sur ce phénomène qui lui parut familier tout en lui restant étranger. Il lâcha la main de Lenoir et fit des yeux le tour de son environnement : un hall immense dont le plafond était constitué de roche nue. Le hall lui-même était bondé de machines et de générateurs, avec des tableaux de commande et des instruments de contrôle de toutes sortes. Selon toute vraisemblance, il s'agissait du

poste central et de la source d'énergie de la station.

Mais personne en vue.

— Il faut que tu ailles chercher les autres, dit Lenoir en saisissant son radiant. Dépêche-toi.

L'Emir se contenta d'approuver d'un signe de tête. Il avait perdu son assurance habituelle ; ce barrage mental qui bloquait ses facultés parapsychiques le perturbait profondément.

Il envoya un simple signe de tête à Lenoir, qui s'était mis à l'abri derrière un énorme bloc métallique. Puis il se concentra... et ne fit pas un mouvement. Sa physionomie trahit l'effroi et la panique. Au bout de quelques secondes, il se détendit. D'un geste nerveux, il tripota le sac contenant les bombes à gaz.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lenoir manifestement inquiet.

— Ça... ça ne va pas ! Je ne peux plus me téléporter.

Lenoir écarquilla des yeux affolés.

— Tu ne veux tout de même pas dire que...

Il s'en tint là. De l'autre côté du hall, des rumeurs se firent entendre. Quelqu'un venait d'entrer et s'approchait d'eux d'un pas lourd et régulier. Lenoir et L'Emir comprirent immédiatement qu'il s'agissait d'un robot.

— Je ne peux pas me téléporter, répéta L'Emir. C'est ce barrage que je sens depuis un certain temps déjà. Un blocage, un piège... Je ne sais pas. Voilà qui ruine tout notre plan. A nous maintenant de nous arranger pour en sortir tout seuls. Heinhoff va hurler, mais je n'y puis rien.

— Commençons par le robot, rappela Lenoir. Il faut le détruire avant qu'il alerte les autres !

Ils l'examinèrent attentivement. Sans aucun doute, c'était un robot de construction téfrodiennne. Il avait une forme humaine, ce qui n'était pas dû au hasard. Programmé pour servir les machines ou les contrôler quand elles étaient branchées en mode automatique, il ne

portait sans doute pas d'armes. Par contre, les Téfrodiens, à coup sûr, possédaient une armée de robots de combat qui, en cas de nécessité, défendraient la station. Toutefois, il était peu probable qu'on les ait chargés aussi de la détruire.

Dès que l'androïde fut arrivé à une distance raisonnable, Lenoir l'annihila d'une décharge de radiant.

— Il nous reste cinquante minutes encore jusqu'à l'attaque de Rhodan, dit L'Emir. D'ici là, il faut que nous ayons réussi notre mission. Allons-y. A moins que... Crois-tu que la cheminée principale d'aération pourrait se trouver ici, dans cette salle des machines ?

— Non, je ne crois pas. C'est une installation très différente, et donc séparée.

Ils finirent par trouver la sortie et aboutirent dans un véritable labyrinthe de corridors et de couloirs latéraux. Aussi en vinrent-ils à perdre complètement le sens de l'orientation. Il leur arriva à plusieurs reprises d'apercevoir des Téfrodiens et des robots, mais heureusement ils réussirent chaque fois à s'esquiver sans être vus. L'Emir commença à comprendre que, vu ses dimensions, cette station n'était pas récente. Il eût été impossible de la construire sans se faire remarquer par les colons terraniens, ce qui réduisait considérablement le champ des conclusions.

Une fois à l'abri dans une niche, le souffle court, ils se demandèrent quel corridor ils allaient choisir. C'est alors que L'Emir fit connaître ses soupçons à André Lenoir.

— Je suppose que tu te doutes aussi que cette station gigantesque ne peut dater que de l'époque de la fuite des Lémuriens. Ce sont certainement eux qui l'ont construite, et personne d'autre, lorsqu'ils cherchaient à se protéger des Halutiens. Puis ils ont dû s'enfuir encore plus loin et ont oublié Iago III. Ou plus exactement, les Lémuriens et les Halutiens ont oublié Iago III, mais pas les Maîtres Insulaires. Ceux-ci se déplacent depuis assez longtemps entre le présent et le passé pour pouvoir repérer tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'espace temps. C'est ainsi que l'on peut expliquer comment ces intelligences dangereuses trouvent toujours des bases à leur mesure quand elles en ont besoin. Cette caverne profonde, creusée sous le Mont des Turbulences de Iago III, leur est venue bien à point. Ils l'ont réaménagée pour y installer ensuite des Téfrodiens. L'affaire est claire, tu ne trouves pas ?

— Il est possible que tu aies raison, petit. Une question se pose alors : que font-ils ici ? Quel est leur objectif ?

— Le même que sur la Terre. Seulement, ils ne se sont pas douté que nous les découvririons aussi vite. Ici, ils se sentent en parfaite sécurité. Je ne serais pas étonné que la station soit dirigée par un des Maîtres Insulaires. La prochaine opération de déstabilisation monétaire de la Terre doit sans doute partir d'ici. (L'Emir secoua les pattes.) Eh bien, à nous maintenant de leur gâter leur plaisir !

— Ah, L'Emir, laisse-moi rire... pour commencer, riposta Lenoir.

— Il suffit de trouver le climatiseur, reprit le mulot comme s'il s'agissait d'aller acheter quelques petits pains chez le boulanger du coin. Et nous le trouverons !

Ils reprirent leur marche furtive.

L'Emir essaya une fois encore de se téléporter, mais sans succès. De même, les influx mentaux des Téfrodiens lui parvenaient brouillés. Une fois seulement, il les capta avec une clarté étonnante, puis de nouveau, ce fut une bouillie dont il ne put tirer aucun sens. L'Emir considéra ce phénomène comme la preuve que le barrage travaillait inconsciemment et par simple intuition préventive. Il n'était donc pas soumis à un mécanisme ou à un branchement automatique.

Il était provoqué par un homme. Un être intelligent qui ignorait sans doute cette faculté qu'il avait de bloquer les télépathes et les téléporteurs.

Au moment où ils passaient un embranchement avec une prudence redoublée, ils sursautèrent. A vingt mètres à peine devant eux se dressait un Téfrodien en uniforme. Une sentinelle qui, selon toute apparence, gardait la porte.

L'Emir et Lenoir reculèrent sans bruit pour se mettre à l'abri et converser à l'aise.

— Il doit y avoir quelque chose derrière la porte, quelque chose de particulièrement important. Sinon pourquoi y auraient-ils placé une sentinelle spéciale ?

— En effet, admit Lenoir. Le climatiseur ?

— Ce serait une bonne affaire pour nous, mais je n'y crois pas. Malgré tout, j'aimerais bien en avoir le cœur net. Allons-nous supprimer le Téfrodien ?

— Pourquoi pas ? Mais alors, les autres ne tarderont pas à s'en rendre compte.

— Qu'est-ce que ça changera ? Ils le sauront de toute façon dans une demi-heure, quand Rhodan attaquera. Il faut faire quelque chose. Nous ne pouvons continuer à nous promener ainsi sans agir. Je propose une décharge de paralyseur.

Lenoir régla son radiant de façon à ce qu'il se contente d'anesthésier la victime sans la tuer. Il aurait pu aussi prendre le Téfrodien sous contrôle hypnotique, mais contaminé par L'Emir, il avait perdu confiance dans ses facultés parapsychiques depuis que son petit compagnon ne maîtrisait plus les siennes.

Quelques secondes plus tard, le Téfrodien s'effondra sur le sol, inerte. Lenoir et L'Emir sortirent de leur cachette pour s'assurer qu'il était plongé dans un sommeil paralysant pour quelques heures.

Ils se retrouvèrent devant une porte fermée sans savoir comment l'ouvrir. Leur ultime recours restait le radiant à impulsion, puisque la télékinésie échouait aussi. Pour faire fondre le métal, Lenoir procéda par petites touches prudentes, afin de ne pas surchauffer la pièce voisine outre mesure.

Enfin, un trou se dessina dans la porte. « Pourvu que la serrure électronique cède aussi ! » se dit Lenoir. Du canon de son radiant, il frappa prudemment l'endroit fondu, et la serrure tomba de l'autre côté sur le sol, avec un bruit sourd.

L'oreille aux aguets, ils entendirent bientôt une respiration bruyante derrière la cloison, comme s'il y avait là quelqu'un qui retenait depuis longtemps son souffle. Des pas s'approchèrent. Lenoir se pencha pour voir l'intérieur de la pièce à travers le trou... et son regard rencontra un œil humain.

Un œil dans lequel il put lire la peur, la curiosité et aussi l'espoir.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, en se disant qu'il s'agissait sans doute d'un Téfrodien maintenu en captivité pour une raison ou pour une autre. Vous me comprenez ?

— Mon nom est Berl Kuttner. J'ai été pris par les types d'ici au moment où j'ai découvert l'entrée de leur station. De quel camp faites-vous partie ? Du nôtre ? Je ne vois qu'un de vos yeux, mais vous parlez la même langue que nous.

— Je suppose que vous êtes un colon de Iago III ?

— Vous pas ?

— Non. Je fais partie d'un commando spécial de l'Astromarine terranienne. Attendez, nous allons vous sortir de là.

D'un simple coup d'épaule, Lenoir réussit à ouvrir la porte sans peine.

Berl sortit de sa cellule, toujours méfiant et prêt à prendre la fuite, mais il finit par reconnaître l'uniforme d'André Lenoir. Au même moment, il aperçut L'Emir, qu'il ne connaissait pas.

— Qui est-ce ? demanda-t-il sidéré. Si petit, et il porte un uniforme ? La queue... Non, ce n'est pas possible ! Il ressemble à un mulot... Nous en avons déjà beaucoup entendu parler.

— Je vous présente l'officier spécial L'Emir, qui dirige cette opération. C'est à lui que vous devez votre libération.

Berl tendit la main à Lenoir, puis à L'Emir.

— Si je peux un jour vous rendre service, ce sera avec plaisir.

— Vous avez parlé de l'entrée de la station des Téfrodiens. Il faudra nous la montrer. Mais cela peut attendre. Avez-vous une idée de l'endroit où nous pouvons trouver la cheminée principale d'aération du climatiseur ?

Berl secoua la tête en signe de dénégation.

— Malheureusement non. Je n'ai pas eu le temps d'explorer les lieux. Les gars m'ont bousculé et violenté, avant de m'enfermer dans cette cellule. J'ai vu qu'il y avait des cheminées d'aération grillagées dans toutes les pièces. (Il observa le mulot d'un air pensif.) L'Emir serait de taille à y pénétrer et il n'aurait pas de mal à trouver la cheminée principale.

Lenoir approuva et regarda l'intéressé.

L'officier spécial exhala un profond soupir.

— Que deviendrait la Terre sans moi ? dit-il en effleurant le sac contenant les bombes à gaz. Si je ne reste pas coincé dans le tuyau, nous aurons vraiment de la chance. Mais il se peut aussi qu'en cas de nécessité absolue, j'arrive à enfoncer ce mystérieux barrage et à me téléporter de nouveau. J'entends d'ici Heinhoff pousser des hurlements !

Lenoir semblait avoir livré un combat intérieur, et ce qu'il avait à dire ne lui paraissait certainement pas facile.

— Ecoute, L'Emir. Nous n'avons pas le choix. Il faut que tu arrives à résoudre le problème des bombes à gaz, et moi, j'irai prévenir Heinhoff. Kuttner connaît la sortie. Il va m'y conduire. Une fois dehors, je peux joindre le capitaine par radio. D'ici là, peu importe que les Téfrodiens nous entendent ou pas... Ou ils sont tous endormis, ou ils sont déjà au courant.

— Pour revenir par l'extérieur, il nous faudra nager, expliqua Kuttner. On m'a confisqué mon masque, mais on m'a laissé la cartouche d'oxygène. Je me demande bien pourquoi d'ailleurs. Il y en aura assez pour deux, Monsieur Lenoir.

— Quelle distance devons-nous parcourir sous l'eau ?

— Une centaine de mètres.

— Il suffit de reprendre son souffle de temps en temps.

J'ai une lampe, cela nous aidera. L'essentiel, c'est que vous retrouviez le chemin de la sortie.

— Je ne sais pas où commence la descente, avoua Berl, mais quand je serai devant, je la reconnaitrai sûrement. J'ai été amené en haut par une bande transporteuse qui se met à rouler automatiquement dès qu'on pose le pied dessus.

— Ah bon ! Et quand on est en haut, elle descend ? C'est très astucieux.

L'Emir continuait à contempler le grillage sous le plafond.

— J'ai l'impression d'être bigleux. Est-ce que l'un de vous peut me soulever pour que j'enlève la grille ?

Quelques secondes plus tard, Berl la posa sur le sol. L'Emir disparut dans le tuyau. Ils l'entendirent encore remuer un instant, puis tout redevint calme.

— Alors ? demanda Lenoir d'un air tendu.

— C'est assez large, ne vous faites pas de soucis. (La voix du mulot leur parvenait déjà très affaiblie par la distance.) Disparaissez à votre tour avant que quelqu'un n'arrive et ne vous capture. La station est pour ainsi dire déjà conquise !

Ce dont, à vrai dire, Lenoir n'était pas tellement convaincu, mais il envoya à Berl un signe de tête encourageant. Après s'être assurés que le corridor était vide de tout occupant, les deux hommes s'y engouffrèrent et se sauvèrent en courant. Ils voulaient retrouver la sortie le plus rapidement possible, car si L'Emir allumait les bombes au bon endroit, toute la station serait contaminée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Or, ni l'un ni l'autre ne disposait d'un masque à gaz. Ils ne pouvaient compter que sur la cartouche d'oxygène.

— Nous sommes passés par ici, murmura Berl en ralentissant le pas. Je me rappelle parfaitement l'ordonnance des portes et les surplombs des rochers. Je crois qu'il faut continuer tout droit.

Lenoir était tout à fait conscient du risque qu'il prenait. Certes le colon possédait un sens de l'orientation étonnant et une bonne mémoire, mais s'ils ne trouvaient pas bientôt la sortie, il serait trop tard pour prévenir qui que ce soit.

Rhodan lancerait son attaque alors que la forteresse n'était même pas neutralisée.

Pire encore, le Stellarque ne savait pas exactement où elle se trouvait !

A une heure moins dix, heure de Iago, ils atteignirent enfin la bande transporteuse qui les emporta rapidement vers les profondeurs. Pour

ne pas perdre la moindre seconde, ils coururent même dans le sens de la descente, mais il leur fallut se tenir aux parois pour ne pas être propulsés contre les rochers.

Le mutant se demandait comment ils allaient réussir à ouvrir la porte donnant sur l'extérieur. Il fut d'ailleurs vite rassuré : elle s'ouvrit automatiquement au moment où ils s'approchèrent. Ils franchirent les derniers mètres du couloir à la course et se retrouvèrent enfin dans l'immense grotte, à bout de souffle.

Le sous-marin était toujours à la même place.

Lenoir se préparait à ôter sa veste lorsqu'il arrêta son geste et montra l'embarcation du doigt.

— Prenons-le, Kuttner. Pourquoi nous faudrait-il nager ?

— Vous saurez le piloter ?

— Oui, je pense. Les principes de construction des Téfrodiens ne se différencient pas beaucoup des nôtres. J'y arriverai bien. Allez, vite, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Ils pénétrèrent par l'écouille, qu'ils refermèrent soigneusement, et s'installèrent aux commandes. Lenoir étudia le pupitre pendant un bref instant. Puis il procéda à quelques manipulations, et très rapidement, le sous-marin vogua à la surface de l'eau. Berl lui indiqua la direction à prendre. Ils retrouvèrent le canal, et quelques secondes plus tard, voguaient sur le léger ressac.

Le mutant n'hésita pas une seconde à brancher son appareil radio. Mais avant même que Heinhoff lui répondît, un émetteur puissant s'interposa et couvrit tous les autres bruits. Une voix bien connue se fit entendre.

Celle de Perry Rhodan.

Il donnait l'ordre d'attaquer, empruntant pour cela la longueur d'onde convenue.

*

* *

Après la troisième bifurcation, le puits d'aération s'élargit de sorte que L'Emir eut une plus grande latitude de mouvement. Pour un peu, il aurait pu se mettre debout. De temps en temps, il passait devant des grillages qui donnaient sur des pièces ou des corridors dans lesquels pouvaient se tenir des Téfrodiens. C'est dire s'il redoublait de précautions.

Bien entendu, il aurait déjà pu poser son masque et allumer ses bombes, mais dans ce cas, le gaz aurait été propulsé dans une seule direction et n'aurait sans doute paralysé que la moitié de la station. Pour s'assurer une réussite totale, il lui fallait trouver l'orifice d'arrivée de l'air frais, ce qui n'était possible que s'il continuait à avancer dans le même sens.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

Plus que quelques minutes avant le lancement de l'attaque.

Le puits s'élargit encore et se termina dans une grande rotonde dans laquelle débouchaient d'autres puits. L'un d'eux montait vers le plafond à la verticale. C'est de là que L'Emir sentit venir le flux d'air frais. Enfin, il était parvenu à son but.

Il essaya une fois encore de se téléporter, mais y renonça vite. En outre, il découvrit des espèces de crampons métalliques sur les parois latérales.

L'Emir s'y connaissait suffisamment en matière de systèmes d'aération pour savoir que cette rotonde servait de salle de dispatching. C'était donc l'endroit idéal pour allumer les bombes, avec la certitude que la station tout entière serait contaminée en même temps. Quant à lui, il lui suffirait de remonter quelques mètres plus haut, où il pourrait même se passer de son masque. Il n'aurait plus alors qu'à attendre tranquillement les événements.

L'officier spécial ouvrit le sac contenant les bombes. Il les dégoupilla l'une après l'autre, les alluma et les lança sur le sol de la rotonde. Le gaz invisible et inodore se mêla au courant d'air dans les différents puits d'aération, et de là, se dispersa dans tous les recoins de la station.

D'après ses calculs, il lui fallait attendre une dizaine de minutes pour que le gaz fît son effet. Mais dix minutes... c'était trop long pour L'Emir. Alors qu'à la même seconde, l'opération de Rhodan commençait, si rien n'était venu l'entraver entre-temps.

Aussi escalada-t-il le puits vertical, jusqu'à ce que le flux d'air, dont la puissance ne faisait qu'augmenter, lui coupât quasiment la respiration. Heureusement pour lui, il trouva un grillage à vingt mètres au-dessus de la salle de distribution.

Un coup d'œil prudent lui suffit pour constater que la pièce qui s'ouvrait sous ses yeux était vide. Il dégagea le grillage et le suspendit à un crampon, puis il se glissa à travers l'ouverture. Pour franchir les trois derniers mètres qui le séparaient du sol, il se laissa tout simplement tomber. Toute possibilité de retraite lui était coupée tant qu'il ne pouvait pas se téléporter.

Ce qui frappait dans cette pièce de forme ovale, c'était son aménagement fantastique à tous points de vue, notamment ses murs couverts d'écrans intégrés, tous plongés dans l'obscurité. Au-dessous d'eux s'étaient les postes de contrôle, et devant un tableau de commande trônait un fauteuil confortable, orientable de tous côtés et posé sur des rails fixés dans le sol. Le plafond montrait une projection tridimensionnelle en couleurs de la Galaxie. Deux portes donnaient sur d'autres pièces ou sur des couloirs.

Debout au milieu de cette salle extraordinaire, L'Emir se demanda ce qu'il allait faire. Privé de ses facultés parapsychiques, il se sentait doublement abandonné. En outre il se rendit compte soudain qu'il ne captait plus d'influx mentaux, que les impulsions qui n'avaient cessé d'affluer jusqu'alors dans son esprit s'étaient tues, elles aussi. En échange, il en recevait d'autres, plus faibles il est vrai, mais toujours aussi distinctes.

Et parmi elles, il y en avait une qu'il ne connaissait que trop bien.

John Marshall !

« John ! Réponds-moi, si tu m'entends ! »

Le courant d'influx mentaux s'interrompit, puis se réveilla avec une intensité redoublée.

« L'Emir, c'est toi ? Où te caches-tu donc ? Que s'est-il passé ? »

L'Emir poussa un soupir de soulagement, même s'il n'y comprenait rien. Il raconta en quelques mots rapides tout ce qui lui était arrivé. Pendant un instant il ne reçut aucune réponse, puis la pensée de Marshall le rejoignit.

« Les vaisseaux de Rhodan lâchent des commandos entiers de robots sur le Mont des Turbulences. Après avoir attendu en vain un signe de vie de ta part, Heinhoff vient de lancer une opération de recherche de sa propre initiative. Il a découvert un puits qui doit mener dans la station. En ce moment, il est en train d'essayer d'y pénétrer avec ses hommes et le soutien des robots. Espérons qu'entre-temps, ton gaz aura fait l'effet escompté. »

Puis, après un bref silence, Marshall ajouta :

« En fait, je ne reçois plus aucun influx de la station. »

L'Emir attendit encore, mais plus rien ne lui parvint.

Que cachait la dernière remarque de Marshall ? Il était normal que lui non plus, il ne reçoive plus d'influx mentaux...

Cela signifiait-il que les Téfrodiens étaient déjà tous endormis ? Ce gaz, L'Emir le savait, paralysait aussi les fonctions cérébrales.

— Je suis un pauvre imbécile, murmura L'Emir pour lui seul, heureux que personne ne puisse l'entendre. Je cours ici comme un damné et je me casse la tête alors que les Téfrodiens sont endormis depuis longtemps. (Il sursauta soudain et se frappa deux fois le front de la patte.) Un double imbécile, devrais-je même dire ! Est-ce que je n'ai pas eu une communication télépathique parfaite avec Marshall ? Tonnerre de Brest, je vieillis...

Il visualisa l'autre côté de la salle... et se téléporta sans difficulté.

Il avait retrouvé ses pouvoirs, il recommençait à fonctionner sans

problème !

Le barrage avait disparu.

« Cette fois, vous allez voir ce que vous allez voir ! gronda-t-il, de nouveau en pleine possession de ses forces... et de sa valeur. Imbécile si l'on veut, il n'empêche que j'ai réussi tout seul à conquérir la station, et c'est l'essentiel. Les copains roupillent, et pendant ce temps, le gaz se sera envolé lui aussi. Je vais aller sonner le rassemblement. »

La pièce dans laquelle il se trouvait devait dominer de très haut la station proprement dite, et donc approcher de la surface. S'il se téléportait vers le bas...

Un flux mental en provenance de la pièce située derrière la porte de gauche le frappa avec une telle puissance qu'il en éprouva une violente douleur dans la tête. Il n'en comprit pas le sens car il s'agissait d'une sorte d'impulsions mentales codées, telles que L'Emir n'en avait encore jamais rencontré. Il ne pouvait même pas s'imaginer que l'on puisse coder des flux mentaux comme des messages radio.

Et soudain il se rappela avoir déjà eu une fois une expérience identique. Des influx mentaux avaient été ainsi interrompus et tronqués sans discernement au moment où ils traversaient un champ énergétique ondulatoire. Si les vibrations étaient en phase, les influx étaient clairs. Dans le cas contraire, ils étaient interrompus et incompréhensibles.

Quelqu'un pensait dans la pièce voisine, quelqu'un qui était séparé de lui, L'Emir, par une paroi énergétique.

Du même coup, la paralysie générale de l'équipage de la station perdait de son importance. Les Téfrodiens resteraient sans connaissance pendant plusieurs heures si on ne les réveillait pas au moyen d'injections. Tandis que le gars de la pièce voisine, lui, n'avait pas été touché par le gaz. Le voilà prévenu à présent, et il pouvait peut-être même repousser l'attaque de Rhodan s'il possédait pour cela les moyens techniques nécessaires. En outre, il était capable d'alerter les Maîtres Insulaires. Justement ce qu'il fallait éviter à tout prix.

L'Emir se rappela alors qu'il possédait un radiant à impulsion coincé dans son ceinturon. Il le prit en main et l'arma. Puis il alla jusqu'à la porte et examina la serrure électronique par procédé télékinésique... La porte finit par s'ouvrir.

Le premier objet qui attira son attention fut l'énorme transmetteur de matière posé au centre de l'immense pièce. Impossible de se méprendre sur la cage grillagée dont la porte était grande ouverte. Le léger scintillement de l'air révélait de toute évidence que l'appareil était activé.

Au premier abord, la profusion d'appareils et d'instruments qui encombraient la salle le déconcerta. Mais il comprit aussitôt qu'il se trouvait au cœur même de la station. De là les ordres étaient distribués ; de là aussi on pouvait à tout moment être transporté n'importe où et débarquer de n'importe où ; et les influx qu'il avait captés provenaient également de ce transmetteur.

Les écrans collés sur les murs brillaient. Ils montraient les différentes pièces et salles des machines de la station dans lesquelles évoluaient des robots ouvriers. Par contre, les Téfrodiens couchés sur le sol dans les positions les plus inattendues ou effondrés sur leurs sièges ne remuaient plus du tout. Le gaz les avait paralysés avant qu'ils aient eu le temps de réagir !

Sur un grand écran, L'Emir reconnut les halls de dépôt des robots de combat. Une impulsion d'alerte les avait tirés de la position de repos qu'ils occupaient jusqu'alors. Leur programmation s'activa, et ils se mirent à agir automatiquement, comme il leur était prescrit. Chacun d'eux avait sa mission spéciale à remplir, et rien ne pourrait les retenir de l'exécuter.

Rien... sauf l'anéantissement.

Le point d'origine des influx mentaux interrompus se mit à déambuler. En d'autres termes : l'« émetteur » s'agitait. Qui que ce fût, celui qui avait échappé aux bombes à gaz se déplaçait.

L'Emir se blottit dans un petit coin d'où il voyait toute la salle sans être vu lui-même. Il pouvait suivre en toute sécurité les évolutions de l'autre.

C'était vraisemblablement le chef de la station, un Téfrodien.

Celui-ci quitta la pièce contiguë à la salle du transmetteur, et à partir de ce moment, les influx provinrent du poste de contrôle que le mulot avait quitté quelques minutes auparavant. Mais ils n'en restèrent pas là.

Ils continuèrent à se rapprocher.

L'Emir attendait, tendu à craquer. Sa main ne trembla pas lorsqu'il la leva en brandissant son radiant. Il n'hésiterait pas une seconde à en faire usage, car il connaissait le danger que représentaient les Téfrodiens, en particulier lorsqu'ils se sentaient acculés, ce qui était effectivement le cas.

Enfin, il le vit lorsqu'il entra dans la salle du transmetteur.

Un Maître Insulaire !

Impossible de se méprendre sur l'uniforme et l'insigne symbolisant les deux galaxies. Ainsi la station avait bien été construite par les Maîtres Insulaires, et elle était même gardée personnellement par eux, cela ne faisait plus de doute.

Le Maître avait branché son écran protecteur individuel, il était donc inattaquable. Il n'existait aucun moyen de le neutraliser. L'Emir lui-même fut bien obligé d'admettre qu'il était complètement désarmé en face de lui.

En face d'un être qui ressemblait comme un frère à un homme et qui pourtant n'en était pas un.

Le nouveau venu jeta un coup d'œil sur les écrans sans remarquer la présence de l'intrus et en éveilla encore quelques autres. Certaines parties du massif montagneux apparurent, ainsi que des vues aériennes extrêmement nettes des sommets et du plateau. On pouvait en déduire qu'ils recevaient leurs images de caméras de télévision installées dans des satellites géostationnaires.

Ils montraient aussi les commandos de robots de l'Astromarine terranienne lancés dans l'attaque. Les troupes de débarquement suivaient avec des glisseurs aériens et, sous la protection des robots, s'approchaient de l'entrée de la station dont avait parlé Marshall.

L'Emir, qui ne quittait pas des yeux le Maître Insulaire, remarqua son désarroi. Les influx mentaux se firent encore plus violents et plus indistincts, trahissant l'émoi de l'émetteur.

Les robots de combat terraniens arrivèrent à l'entrée de la station et pénétrèrent à l'intérieur.

Le Maître s'approcha d'un tableau de contrôle et pianota fiévreusement sur plusieurs touches. Sur les autres écrans, L'Emir vit les robots de surveillance des Téfrodiens se mettre en mouvement. Ils avaient reçu leurs ordres de mission et commençaient à les exécuter.

Le temps pressait. Il fallait absolument qu'il intervienne avant que le Maître Insulaire n'ait l'idée de détruire la station.

Il sortit donc de sa cachette et dirigea son arme sur l'homme, tout en sachant que c'était absurde et inutile.

— Rendez-vous, dit-il, dans l'espoir que l'autre pourrait l'entendre. (La plupart des écrans de protection individuels possédaient un minuscule petit trou pour laisser passer les ondes sonores.) Et tournez-vous lentement.

L'Emir l'observa, en se demandant ce que le Maître allait faire.

Il obéit effectivement et fit demi-tour. En reconnaissant son adversaire, ses lèvres se détendirent en un sourire ironique qui faillit mettre L'Emir hors de ses gonds. Il avait rarement vu un visage exprimer un tel mépris de sa personnalité que cette physionomie hostile.

Mais il ne reçut pas de réponse. Le Maître Insulaire se sentait parfaitement en sécurité à l'abri de son écran énergétique. Il savait que personne n'avait de prise sur lui.

Il ignora l'arme braquée sur lui et se dirigea à pas lents et mesurés vers le transmetteur de matière prêt à fonctionner. Point n'était besoin d'être un devin pour savoir ce qu'il projetait : un pas encore et il allait se mettre en sécurité en abandonnant ses complices téfrodiens à leur destin.

A moins qu'il ait une autre raison de disparaître si rapidement ? Quels ordres avaient reçus les robots ? Détruire la station ? Contre-attaquer ? Ou... ?

L'Emir tira deux fois sur le Maître Insulaire, mais les rayons énergétiques, réglés sur la dose mortelle, glissèrent sans effet sur l'écran scintillant.

Aussi ne lui resta-t-il qu'une solution : détruire le transmetteur.

C'était le seul moyen d'empêcher la fuite du Maître. Il le fit avec un sentiment de profond regret.

Il lui fallut tirer sept fois avec une grande précision pour anéantir le champ du transmetteur. La moitié de la cage grillagée se mit à fondre, les câbles en lambeaux pendaient lamentablement. Le générateur d'écran dimensionnel explosa avec un vacarme assourdissant. Le transmetteur fut bientôt réduit à un amas de pièces détachées, totalement inutilisable.

Pour la première fois, le Maître Insulaire eut l'air effrayé et désespéré. Il n'avait pas bougé de sa place. Les débris de l'explosion ne pouvaient le mettre en danger. L'Emir en revanche dut s'abriter pour ne pas recevoir sur la tête l'un ou l'autre des éléments incandescents. Force lui fut de quitter l'ennemi des yeux pendant une fraction de seconde.

Mal lui en prit.

Lorsqu'il se redressa, le Maître s'était envolé.

Ses influx mentaux se turent. Impossible de détecter l'endroit où il se trouvait.

L'Emir courut jusqu'au poste central. Personne. Il ne restait plus qu'une seule porte, que le mulot n'hésita pas à ouvrir par télékinésie. Il ne lui vint même pas à l'idée de s'y téléporter, tant l'effroi de ses précédents échecs était encore ancré en lui.

Cette pièce-là était vide également, mais une porte grande ouverte lui indiqua le chemin emprunté par le fugitif.

Il courut jusqu'à elle, le radiant au poing pour le cas où il rencontrerait un robot. Devant lui s'étendait un corridor qui allait en montant. D'après sa direction, il devait mener nu plateau sommital.

L'Emir ne réfléchit même pas. Le Maître Insulaire n'avait pas pu prendre un autre chemin. Il ne fallait pas qu'il lui échappe. Certes le transmetteur était inutilisable, mais le mulot se rappela les trois glisseurs que Berl Kuttner avait observés dans la nuit. Ainsi l'ennemi possédait-il encore d'autres moyens de s'enfuir.

Afin de réduire la distance qui le séparait du fugitif, L'Emir se

téléporta à vue, ce qui ne lui servit à rien. Il n'aperçut personne à l'horizon.

Par contre, une détonation effrayante secoua la station, et l'onde de choc, balayant les corridors, vint le frapper durement. Il fut projeté contre le mur et faillit perdre connaissance. Pendant quelques minutes, il demeura inerte sur le sol, afin de reprendre ses esprits. De toute évidence, les robots avaient commencé leur œuvre de destruction. La volonté de Rhodan de recueillir une station intacte ne se réaliserait pas. Le coup était manqué.

Ce que L'Emir ignorait, c'est que cette détonation avait détruit un gigantesque multi-duplicateur à l'aide duquel devait être lancée la prochaine attaque contre la monnaie terranienne. Les androïdes, en se sacrifiant, avaient déclenché l'autodestruction de l'appareil.

Lorsque L'Emir reprit sa poursuite, il avait perdu la trace du fugitif. Il se contenta de longer le corridor en courant, dans l'espoir de le retrouver enfin. Il se téléporta aussi à plusieurs reprises, mais ne rencontra que des Téfrodiens paralysés au sol ou des robots marchant au pas.

Pour finir, après un bond un peu plus puissant que les précédents, il se rematérialisa dans une salle circulaire. Au plafond, à au moins cent mètres de hauteur, bâillait l'orifice d'un puits dont un berceau de décollage placé au-dessous de l'ouverture, trahissait la fonction.

Une dizaine de robots de combat étaient là. Dès qu'ils remarquèrent la présence de l'intrus, ils passèrent à l'attaque.

L'Emir arrivait trop tard, il le savait. Il prit quelques grenades dans sa poche, les dégoupilla et les jeta sur eux. Puis il se téléporta à l'autre extrémité de la salle.

L'explosion en détruisit sept. Les trois autres furent anéantis par les tirs de radiant précis du mulot.

Pendant ce temps, le Maître Insulaire s'était envolé avec un petit vaisseau spatial à travers le puits, sorte de rampe de lancement qui débouchait sur un sommet de la montagne soigneusement camouflé et découvert trop tard par les Terraniens. On ne pouvait plus espérer le rattraper. Il fonçait à la verticale dans le ciel nocturne, et lorsqu'il fut repéré par le *Krest* et les unités qui orbitaient autour de Iago III à haute altitude, il était aussi trop tard.

Avant qu'on ait pu prendre les dispositions pour le poursuivre, le petit vaisseau incroyablement rapide disparut dans l'espace linéaire sans laisser de traces.

Le chef de la station leur avait définitivement échappé.

CHAPITRE VI

Le capitaine Heinhoff pénétra avec ses dix spécialistes de la Défense dans l'entrée du plateau. Peu de temps auparavant, il avait reçu un message radio de Lenoir : le mutant se dirigeait vers la base avec une chaloupe téfrodiennne et accompagné du brave Kuttner enfin libéré.

John Marshall et le major Beham étaient toujours dans la station de détection ; ils restaient en communication radio avec Rhodan. En même temps, Marshall essaya de nouveau d'entrer en contact télépathique avec L'Emir.

Mais le mulot ne répondait pas.

Rhodan largua les commandos de robots, puis les troupes de débarquement.

La bataille pour la conquête de la station des Téfrodiens avait commencé.

*

* *

Heinhoff et ses hommes étaient armés jusqu'aux dents, bien qu'ils ne s'attendissent pas à une résistance sérieuse de la part des Téfrodiens. Ils savaient néanmoins qu'ils se heurteraient à une armée de robots de combat avec lesquels il n'était pas question de plaisanter.

Les attaquants n'avaient pas de temps à perdre. Tout laissait à penser qu'un dispositif d'auto destruction se cachait quelque part dans la station. Il fallait absolument le découvrir avant que quelqu'un ne le déclenche ou qu'il ne s'amorce de lui-même.

Les onze hommes empruntèrent l'ascenseur antigrav à fonctionnement automatique pour gagner rapidement les profondeurs inconnues. Dès que l'obscurité totale les enveloppa, ils allumèrent leurs lampes. Par mesure de précaution, Heinhoff les prévint que le gaz était tenace et ne se dissiperait pas d'ici longtemps. Il leur donna

l'ordre de mettre leurs masques respiratoires.

Le commando atteignit enfin le niveau inférieur de la station principale. Heinhoff poussa un soupir de soulagement lorsqu'il découvrit les premiers Téfrodiens profondément endormis. Ainsi L'Emir avait réussi à poser ses bombes à gaz, tout au moins dans ce secteur. Le capitaine laissa un de ses hommes de garde à l'entrée du puits antigrav avec, pour mission principale, de renseigner les troupes de débarquement qui n'allaient pas tarder à arriver, au cas où elles prendraient contact avec lui. Lui-même, accompagné des neuf hommes restants, pénétra plus profondément dans la station pour empêcher toute destruction inutile.

L'onde de choc provoquée par l'explosion du multi-dupli-cateur n'épargna pas le moindre recoin du labyrinthe. Elle frappa aussi bien Heinhoff et ses hommes que L'Emir, même s'ils se trouvaient à des endroits différents. Lorsqu'ils se furent remis de leur surprise, ils entendirent la marche bruyante et régulière des robots qui s'approchaient.

Heinhoff se rendit compte que ses hommes devenaient nerveux. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, car après tout, s'ils étaient attaqués de plusieurs côtés à la fois, ils seraient pris en étau. Tout le monde n'était pas capable de maîtriser une telle perspective.

— Lieutenant Müller, prenez l'embranchement de gauche et détruisez tous les robots qui chercheront à vous surprendre à l'improviste. Je suivrai, moi, le couloir principal avec le reste de l'équipe. Il faut absolument essayer de maintenir la liaison entre nous, c'est essentiel. Et d'avancer coûte que coûte.

Ils découvrirent le grand hall détruit dans lequel se trouvait le multi-duplicateur. Les décombres les empêchèrent d'aller plus loin. Sur la droite, le bruit provoqué par l'avancée des robots ne faisait que croître.

Heinhoff n'avait plus qu'une seule alternative : reculer ou foncer.

Il décida de passer à l'attaque.

— Attention, Müller ! Protégez nos arrières. Ici, la bagarre commence !

— D'accord, capitaine. Nous avons trouvé trois Téfrodiens

endormis.

Avant même l'apparition des androïdes téfrodiens, l'homme de garde à l'entrée du puits antigrav annonça que les robots de combat de Rhodan avaient atteint la station et qu'ils étaient déjà en train de rassembler les adversaires inconscients.

Heinhoff était rassuré de voir que cette « étape » du plan se déroulait à merveille, mais cela ne résolvait pas pour autant le problème de l'apparition imminente des robots téfrodiens.

Il posta ses hommes de telle façon qu'ils puissent faire feu en tir concentré sur l'entrée du corridor d'où provenait le martèlement des bottes des androïdes. Ils approchaient. Huit lourds robots de combat pénétrèrent dans le hall détruit. Ils ouvrirent aussitôt le feu sur les hommes qui s'étaient couchés pour se mettre à l'abri des armes ennemies.

Le combat dura près de dix minutes. Heinhoff eut le dessus, mais il dut uniquement cette victoire au fait que les androïdes combattaient à découvert sans prendre aucun égard pour leur existence. Ils ne quittaient pas la place que la programmation leur avait assignée, uniquement préoccupés de jeter la mort et la destruction sur l'ennemi. Ainsi offraient-ils une cible excellente aux hommes de la Défense qui étaient tous des tireurs d'élite.

Heinhoff fit arrêter le tir lorsque le dernier se mit à fondre ou roula sur le sol. Par la suite, il apprit que cette colonne de robots avait précisément pour mission de détruire toute la station en mettant le feu à un système explosif caché.

Il rejoignit Müller avec ses hommes, et tous ensemble, ils partirent en exploration dans la forteresse souterraine. Le soldat de garde au puits leur expliqua que les robots de Rhodan avaient déjà commencé à ramener une trentaine de Téfrodiens inconscients à la surface. Les autres commandos de débarquement attendaient là-haut et le premier vaisseau de transport avait déjà atterri. On commença à y transborder les prisonniers.

Heinhoff et son groupe trouvèrent la bande transporteuse qui menait à la grotte sous-marine. Elle ne pouvait leur être d'aucune utilité car le submersible avait disparu. Du reste, ils devinèrent aussitôt qu'il devait s'agir d'une sortie de secours.

De retour dans la station proprement dite, ils découvrirent un ascenseur normal dont la porte était ouverte.

— Il mène vers le haut, remarqua le lieutenant Müller.

— Remarque très judicieuse, approuva Heinhoff non sans ironie. Si nous essayions de voir où il nous conduit ?

— Quelqu'un arrive, reprit soudain Müller.

Heinhoff brancha aussitôt sa radio. Quelques secondes plus tard, il sourit, soulagé.

— Ce sont les troupes de débarquement. Le commando de nettoyage, si je puis m'exprimer ainsi.

L'ascenseur les emporta dans le poste central où ils décelèrent les traces de l'activité de L'Emir. Bien entendu, Heinhoff ne savait pas que le transmetteur avait été détruit par le poseur de bombes à gaz lui-même. Il posta deux de ses hommes sur les lieux, avec l'ordre impératif de ne laisser entrer personne dans le central, à l'exception des troupes de débarquement, d'observer sans interruption les écrans et d'envoyer des rapports réguliers.

Puis il repartit en exploration. Le corridor n'en finissait pas. Il arriva finalement dans la salle où se trouvait le berceau de décollage. Les restes des dix robots étalés sur le sol composaient un spectacle pittoresque.

— Quelqu'un est passé ici avant nous, constata Müller. Peut-être le mulot.

— Ce bon travail porte en effet sa marque.

Heinhoff montra du doigt le puits qui s'ouvrait dans le plafond, cent mètres plus haut.

— Voilà un chemin de fuite qui nous a échappé. Qui a bien pu s'en servir pour se mettre à temps en sécurité ?

— Je peux vous le dire, si vous voulez le savoir !

En entendant cette voix, Heinhoff sursauta, une lueur d'effroi dans

les yeux. Puis il vit L'Emir émerger de derrière une pile de caisses et s'approcher dignement.

— C'était le chef de la station, un Maître Insulaire. Malheureusement, il m'a échappé. Il était protégé par un écran énergétique individuel, donc inattaquable. Ce doit être ce gars-là qui a établi la base sur la Terre.

— Bien joué, L'Emir, le félicite Heinhoff. Si le type s'est envolé, vous n'y pouvez rien. La station est déjà pratiquement entre nos mains. Etes-vous en contact avec John Marshall ?

— Oui. Il discute présentement avec André Lenoir et un certain Berl Kuttner, un colon en quête d'aventures. Apparemment, tout se passe bien dehors. Rhodan n'a pas l'intention d'appeler un supplément de troupes à la rescousse, parce que c'est inutile. Et d'après ce que m'a dit Marshall, il va convaincre Kuttner de tenir sa langue pour ne pas inquiéter les colons.

Heinhoff embrassa les lieux d'un regard circulaire ; il semblait indécis.

— Que faisons-nous encore ici ? Nous pouvons monter, nous aussi. Les hommes de Rhodan viendront bien à bout des Téfrodiens endormis tout seuls.

— Nous avons reçu l'ordre de rester en bas jusqu'à ce que tout soit terminé, lui rappela L'Emir. Vous avez trouvé le système d'auto destruction ?

— Seulement les robots, programmés sans doute pour anéantir la station. Il y avait là un multi-duplicateur que nous n'avons pas pu sauver.

— Un multi-duplicateur ? Tiens donc ! Comment est-il venu jusqu'ici ?

— Depuis la Nébuleuse d'Andromède, répliqua froidement Heinhoff. A moins que ce ne soit une vieille machine qui ait toujours occupé cette place.

— Nos spécialistes nous donneront la réponse, le consola L'Emir.

A ce moment-là, une idée lui traversa l'esprit. Malheureusement il n'avait pas le temps de s'y attarder pour l'instant, et il décida d'en parler ultérieurement à Rhodan.

— Si nous faisons encore un peu le tour du propriétaire ? proposa Heinhoff.

L'Emir accepta sans hésitation.

*

* *

Berl Kuttner se mit instinctivement au garde-à-vous lorsqu'ils entrèrent dans la hutte. John Marshall se leva et lui tendit la main.

— Je vous dois une grande reconnaissance pour votre initiative, Monsieur Kuttner. Permettez-moi de me présenter : John Marshall.

— Je sais, répondit Berl, fort impressionné par la personnalité de Marshall. Vous êtes le chef de cette fabuleuse Milice des Mutants. J'ai déjà fait la connaissance de L'Emir. Je vous avoue que j'en suis très fier.

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, que je vous demande le secret absolu sur les événements de cette nuit, même à l'égard de vos amis les plus intimes. Il ne faut pas inquiéter les colons. Il est préférable, pour le développement futur de la colonie, que personne ne soit au courant de ce qu'il s'est passé ici.

Berl fit la moue.

— Oui, je comprends, bien sûr. Mais de quoi aurai-je l'air, moi ? D'un pauvre crétin qui a vu des fantômes.

— A qui en avez-vous déjà parlé ? A votre femme et à Kusenbrin. A votre femme, vous pouvez expliquer que vous vous êtes trompé. Quant à Kusenbrin, il est de toute façon au courant. Il sait que vos observations étaient tout à fait fondées et judicieuses, et à l'avenir, il soutiendra vos expéditions. Nous allons le lui conseiller.

Berl poussa un soupir de soulagement.

— Alors, tout va bien. Ce qui m'importe le plus, c'est Kusenbrin. Je ne voudrais pas qu'il pense que je déraile. Il me considère déjà comme un original parce que j'aime me promener seul sur la planète, mais après tout, si je me suis porté volontaire pour être colon, c'est afin de pouvoir entreprendre ce genre d'expéditions sur un terrain inexploré. S'il devait penser maintenant que j'ai pris des vessies pour des lanternes ou que je suis tombé dans le piège de feux follets fantomatiques, j'aurais des ennuis dans l'avenir.

— Vous ne craignez rien, le rassura Marshall. Avec Kusenbrin, vous pourrez parler à cœur ouvert... à condition d'être en tête à tête. (Il tourna les yeux vers la porte.) André Lenoir va vous ramener chez vous avant le lever du jour.

Ce qui ne convenait pas du tout à Berl.

— Qu'il me ramène au bord de la mer, ça me suffira. J'ai là-bas un glisseur qui m'attend. Comme je l'ai emprunté, je ne voudrais pas le laisser moisir dans la baie. Si jamais quelqu'un le trouve et se l'approprie, j'aurai des ennuis. L'argent, ce n'est pas mon fort, vous savez...

— Lenoir va vous conduire jusque-là. Mais ensuite, vous filerez directement chez vous, n'est-ce pas ?

Berl ricana gentiment.

— Vous ne m'empêcherez pas d'aller encore plonger près du Mont des Turbulences. Si vous saviez tout ce qu'il y a à découvrir dans ce coin !

— Plongez tant que vous voulez, mais pas demain matin. Nous avons besoin de notre liberté de mouvement pour vider la station. Si quelqu'un vous voyait, il pourrait vous prendre pour un Téfrodien en fuite. Ce qui risquerait de tourner mal pour vous, vous ne croyez pas ?

— En effet, admit Berl troublé par l'argument. Bon, alors, je file à la maison pour tranquilliser ma femme. J'ai de la chance de ne pas être sur la Terre, ma femme ne me pardonnerait jamais une pareille nuit de patachon !

— Oui, dit Marshall plein de compréhension. Il y a des choses qui ne changeront jamais, même dans mille ans !

Ils bavardèrent encore un moment, ce qui n'empêcha pas Marshall de se servir régulièrement de son émetteur radio pour transmettre des messages ou pour en recevoir. Puis il prit congé de Kuttner. Lenoir ramena ce dernier à proximité de « sa » baie avec la chaloupe héritée des Téfrodiens. Après une poignée de main chaleureuse, les deux hommes se quittèrent, puis la chaloupe disparut dans l'obscurité de la nuit.

Berl dévala les rochers pour rejoindre son petit coin de paradis où il retrouva son glisseur sain et sauf. Malgré l'heure tardive — trois heures du matin —, il appela sa femme. Il dut attendre un bon moment avant qu'une voix endormie lui réponde.

— Tu n'as pas eu le temps hier soir ? Appeler à une heure pareille...

— J'étais en plongée. C'était merveilleux, tu sais, et je n'ai pas vu le temps passer. Puis j'ai voulu revenir sur terre et je me suis tordu la cheville. Je suis resté longtemps allongé sur la rive avant de pouvoir recommencer à nager. Voilà pourquoi j'ai un peu de retard.

— Quoi de neuf ?

— Rien. Que veux-tu qu'il y ait de neuf dans cette région, Doris ? Des rochers, des récifs et de l'eau claire... C'est tout.

— Tu n'as pas revu de lumières ?

Berl dut avaler sa salive.

— Non, je n'ai pas revu de lumières. Il n'y a absolument rien ici, pas la moindre lumière.

— Ah bon ! Me voilà rassurée. A propos, George a repris du poil de la bête. J'avais déjà peur que nous soyons obligés de le changer.

— Je vais bientôt rentrer, assura Berl. Et pendant quelques jours, je ne m'occuperai que de la ferme, c'est promis.

Doris connaissait bien son bonhomme, mais cette déclaration inattendue lui fit perdre un instant l'usage de la parole.

— Tu vas t'occuper de la ferme, Berl ? Eh bien, que t'est-il arrivé ? Est-ce que par hasard tu aurais mauvaise conscience ?

— A quoi penses-tu, mon petit ? Tu ne peux tout de même pas assumer seule tout le travail, n'est-ce pas ? Allons, à bientôt !

Il éteignit son appareil et le fixa d'un regard sombre.

« Ce Marshall, il a bien raison, murmura-t-il à part lui. Les êtres humains ne changeront jamais. Pas même dans mille ans. Pourquoi avoir mauvaise conscience quand on fait quelque chose de bien ? Comme si j'avais des raisons d'avoir mauvaise conscience, moi ! C'est ridicule ! »

Il se roula en boule sur le siège arrière du glisseur et essaya de trouver le sommeil.

Non loin de lui, les troupes terraniennes ratissaient la station des Téfrodiens.

CHAPITRE VII

Cette nuit-là, Rhodan n'eut pas une minute de repos.

Sans interruption, il lui fallut donner des ordres et des directives, et recevoir des messages. La station était pour ainsi dire conquise. Mis à part quelques échauffourées avec les robots, il n'y avait pas eu de contre-offensive. Le Maître Insulaire s'était malheureusement enfui, mais un jour ou l'autre, il réapparaîtrait à un autre endroit.

Ainsi les soupçons de L'Emir s'étaient confirmés... Rhodan ne pouvait s'ôter cette idée de l'esprit. Il avait sous-estimé le mulot en ne prenant pas suffisamment au sérieux ses déductions. Une fois de plus, il avait cru que le petit ne cherchait qu'à se rendre intéressant et à prouver qu'on ne pouvait pas se passer de lui.

Les Téfrodiens endormis avaient été transportés dans le *Krest*. Rhodan alla dans la grande salle commune où les médecins se préparaient à leur donner une injection pour les réveiller.

Le médecin chef vint à sa rencontre.

— Nous les avons classés selon leur grade, commandant. Vous voudrez certainement interroger d'abord les officiers. Ce sont eux que nous allons réveiller les premiers.

Le regard de Rhodan quitta le médecin et s'arrêta sur un jeune homme maigre, couché au milieu des autres. Il avait des cheveux noirs et la peau sombre. Son physique ascétique révélait une force et une endurance peu communes.

— Que fait-il parmi les Téfrodiens, celui-là ? demanda Rhodan. Il ne leur ressemble pas du tout. Donnez-lui une injection tout de suite, docteur.

Lorsque le jeune homme reprit ses esprits, il ouvrit les yeux, des yeux de fanatique, noirs et brillants. Il se redressa, regarda de tous côtés et prit conscience de sa situation. Puis il se recoucha et fixa Rhodan d'un regard sombre.

— Qui êtes-vous ? lui demanda le Stellarque en intergalacte. Vous n'êtes pas un Téfrodien ?

— Non. Je suis Hogar Menit, répondit le jeune homme sur un ton boudeur. C'est trop bête tout de même. Si nous avions été prévenus, vous ne nous auriez pas roulés aussi facilement !

Rhodan plissa les yeux.

— Vous êtes un Anti, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi nos mutants ont eu des difficultés. Pour quelles raisons pactisez-vous avec les Téfrodiens ? Les ennemis de notre Galaxie ?

— Je me refuse à toute déclaration. En outre, je ne sais rien.

— J'en suis intimement persuadé, riposta Rhodan sur un ton ironique.

Puis il lui jeta encore un coup d'œil et s'éloigna. Il savait qu'il n'obtiendrait rien de l'Anti s'il n'arrivait pas à gagner sa confiance ou à le convaincre que le bon droit n'était pas de son côté.

— Réveillez les autres, docteur, dit-il au médecin. Je m'occuperai plus tard de l'interrogatoire.

Il revint dans le poste central de commandement.

Rhodan comprenait maintenant pourquoi L'Emir ne pouvait plus se téléporter dans la station et pourquoi le contact télépathique avait été interrompu. Un Anti était capable d'annihiler presque totalement les facultés de téléportation. Et c'est précisément ce qu'il s'était passé. Si celui-ci avait été prévenu de l'attaque imminente fomentée par les Terraniens, il s'en serait pris directement à L'Emir et l'aurait totalement neutralisé. Par chance, il avait été surpris par le gaz... et à partir de cet instant précis, L'Emir avait retrouvé l'usage de toutes ses facultés.

Le radio de service au poste central attendait Rhodan depuis un certain temps déjà.

— Dernier message, commandant. L'équipe de Heinhoff a rencontré L'Emir. André Lenoir a ramené Kuttner à son glisseur après que Marshall l'eut convaincu de tenir sa langue. Les commandos de nettoyage sont tombés sur des stocks de fausse monnaie et ont scellé les pièces en question. Enfin, le commandant Kays Rasath demande depuis *l'Alda-bon* si vous avez des instructions à lui donner.

— Nous n'avons plus besoin de *l'Aldabon*. Donnez à Rasath l'ordre de retourner sur la Terre et de se présenter à Mory Abro. Le groupe de Heinhoff peut rentrer à sa base... et L'Emir aussi. Nos commandos de débarquement s'occuperont du reste. Transmettez ces messages immédiatement, je vous prie.

Rhodan s'assit.

L'opération était terminée.

Du moins, c'était ce qu'espérait Rhodan.

*

* *

Pendant vingt-quatre heures, les commandos fouillèrent les moindres coins et recoins de la forteresse. Des spécialistes s'installèrent dans le poste central où se trouvait le transmetteur avant sa destruction et essayèrent en vain d'établir une communication radio avec les Maîtres Insulaires. Personne ne répondit. Les écrans restèrent obscurs et les haut-parleurs muets.

Pourtant, les spécialistes se rendirent compte que les appareils radio étaient des hypercoms gigantesques avec lesquels on pouvait à coup sûr recevoir des messages en provenance de la Nébuleuse d'Andromède. Les câbles avaient été raccordés à des antennes cachées entre les sommets les plus hauts du massif du Mont des Turbulences.

Progressivement, on finit par comprendre que cette immense base servait uniquement de dépôt aux Téfrodiens. Les coordonnées prouvèrent l'existence d'autres stations, approvisionnées par celle-ci. Malheureusement, on ne trouva aucune indication permettant de les localiser.

Une chose était certaine, toutes les marchandises entreposées dans la station de Iago étaient perdues pour les Téfrodiens et leurs mandants. Rhodan détacha un officier supérieur et cinquante hommes des troupes de débarquement pour l'occuper et la reconstruire, dans la mesure où les moyens techniques dont ils disposaient le leur

permettaient. On prévoyait aussi d'y installer un nouveau transmetteur.

La petite base de détection de Heinhoff fut démontée, les éléments rassemblés dans les triscaphes et envoyés sur le *Krest*. Parfaitement conscient de l'importance du rôle qu'il avait joué dans cette expédition, L'Emir se réjouit de l'annonce d'une grande réunion au sommet de l'état-major. Cette fois, Rhodan devrait enfin admettre que lui — L'Emir — avait été le meilleur stratège.

A l'heure prévue — le *Krest* et les autres vaisseaux continuaient à orbiter au-dessus de la planète Iago III —, les officiers supérieurs et les scientifiques se réunirent dans le mess pour écouter le rapport final de Perry Rhodan.

L'Emir était assis entre Wuriu Sengu et André Lenoir, les deux mutants « en congé ». Il se tenait tellement droit et raide sur son siège qu'il repoussa d'un geste méprisant la pile de revues que John Marshall voulut lui glisser sous les fesses.

— Qu'est-ce que cela signifie, John ? Je suis assez grand pour pouvoir m'en passer. Si c'est nécessaire, je peux me débrouiller tout seul.

Marshall sourit et se retira discrètement.

Rhodan fit un bref résumé de toute l'opération et ne manqua pas d'insister sur le fait que les premiers soupçons avaient été conçus par L'Emir. Quelques-uns des officiers applaudirent poliment et jetèrent des regards approuvateurs vers le mulot, auxquels L'Emir répondit avec reconnaissance. Il tenait tout spécialement à être placé sur un pied d'égalité avec les Terraniens.

Puis Rhodan aborda le thème du résultat de l'opération Iago III.

— Le transmetteur de matière a été détruit par L'Emir au cours de l'intervention, pour empêcher le Maître Insulaire de s'enfuir. Opération qui s'avéra inutile, puisque le Maître a quand même réussi à s'échapper avec un petit vaisseau spatial capable d'atteindre des vitesses étonnantes. De même, le multi-duplicateur a été détruit par les commandos de robots. Je ne considère pas cela comme une catastrophe, mais je le regrette malgré tout. Cet appareil aurait pu nous donner bien des indications précieuses. Heureusement, l'anéantissement de la station tout entière a pu être évité grâce à la

circonspection du capitaine Heinhoff. C'est lui qui a exterminé les robots programmés pour effectuer cette destruction.

Le capitaine Heinhoff jugea le moment venu de présenter sa théorie. Il avait eu largement le temps d'y réfléchir.

Il se leva. Rhodan lui fit un signe de tête approbateur.

— Qu'y a-t-il, capitaine ?

— Vous venez d'évoquer le duplicateur détruit par les robots, commandant. Voudriez-vous demander à L'Emir ce qu'il en pense ? Les spécialistes prétendent qu'il s'agissait d'un duplicateur flambant neuf.

— C'est parfaitement exact, lança la voix perçante du mulot. Mais ses éléments constitutifs n'ont pas été construits chez nous, ni même dans la Voie Lactée. Il provient donc de la Nébuleuse d'Andromède. Or, le grand transmetteur galactique est sous notre contrôle. Il ne peut donc y avoir qu'une conclusion : il a été apporté d'Andromède jusqu'ici *sans* l'aide d'un transmetteur !

Rhodan se contenta d'approuver d'un signe de tête. Les autres auditeurs semblaient ne pas avoir compris où L'Emir voulait en venir. Ils restèrent assis sur leurs sièges, muets, les yeux fixés sur le mulot.

L'Emir poursuivit :

— Nous avons examiné le multi-duplicateur, ou plutôt ce qu'il en reste. L'explosion n'a détruit que la partie supérieure, et je puis vous assurer que c'était aussi la plus petite partie. L'infrastructure atteignait cent mètres de profondeur, dans les entrailles des rochers. Le diamètre de toute la machinerie se montait à deux cents mètres environ. Il va de soi qu'un appareil de cette envergure est composé d'éléments multiples, mais vu dans son ensemble, un tel multi-duplicateur est beaucoup trop grand pour pouvoir être transporté, même par étapes, dans un petit vaisseau. Cela nous permet de déduire que les Maîtres Insulaires ont trouvé un moyen de franchir *sans transmetteur* la distance qui sépare la Nébuleuse d'Andromède de notre Voie Lactée. Je pense que je n'ai pas besoin de vous expliquer ce que cela signifie pour nous.

L'Emir s'inclina de tous côtés et se cala sur le dossier de son fauteuil.

Les hommes se plongèrent dans une profonde réflexion.

Et finalement, Rhodan reprit la parole.

— Heinhoff y avait pensé, et moi-même, j'avais aussi réfléchi à cette éventualité. Si vraiment les Maîtres Insulaires, pour une raison ou pour une autre, ne dépendent pas d'un transmetteur galactique, on peut en déduire que nos difficultés ne font que commencer. Il est tout à fait possible que nous soyons à la veille d'une invasion, une invasion comme nous n'avons jamais pu l'imaginer, même en rêve. Les Maîtres Insulaires ont tout intérêt à nous humilier. Ils ne veulent pas nous anéantir d'un seul coup, bien qu'ils en soient sans doute capables. Non, ce qu'ils veulent nous montrer, c'est qu'ils sont les plus forts. En conséquence, je crois qu'à l'avenir nous devons nous pencher davantage sur la psychologie, et moins sur la stratégie militaire. Il faut que nous cherchions et que nous trouvions les motifs qui les poussent à agir comme ils le font, et nous connaîtrons aussi la réponse à cette énigme.

— Quel est le résultat de l'interrogatoire des prisonniers ? demanda l'un des officiers.

— Des plus maigres. Peut-être parleront-ils si nous employons des moyens énergiques, mais pour des raisons diverses, je voudrais éviter de recourir à ces méthodes. Une chose en tout cas est certaine, ils ont réussi à monopoliser un Anti à leur service, c'est donc qu'ils séjournent depuis assez longtemps déjà dans notre Galaxie. Il va falloir que je m'occupe tout particulièrement de cet Hogar Menit. Il me paraît être un personnage clef, même s'il joue le rôle d'un pauvre inoffensif, pour ne pas dire d'un débile. Il ne faut pas oublier qu'il a donné pas mal de fil à retordre à L'Emir.

— Ça, on peut le dire, minauda le mulot en s'agitant. J'ai bien cru que j'avais perdu mes facultés. C'en aurait été fini de moi.

— Tu exagères, jeta aussitôt Rhodan. Après tout, ce n'est pas la première fois que tu es confronté à un Anti.

— Ah, je te le dis, un Anti comme celui-là, c'est horrible ! Il n'y a rien de pire.

Rhodan ne réagit pas à cette déclamation digne d'une tragédie grecque.

— S'il n'y a plus de questions à poser, je vais lever la séance. Nous partons dans une heure. Objectif : Terrania.

Allan D. Mercant venait de quitter son bureau et de rentrer chez lui lorsque le *Krest* se posa sur l'astroport de Terrania. Il se demanda pendant un instant s'il devait retourner à son bureau. « Après tout, se dit-il, Rhodan me fera appeler s'il a besoin de moi. »

Dix minutes plus tard à peine, L'Emir se rematérialisa dans sa salle de séjour. Il examina le vieux sapin desséché qui trônait toujours à sa place, puis se tourna vers le maître de maison.

— J'espère que je ne te dérange pas, vieux frère.

— Pas le moins du monde, petit. Dis-moi, comment tout cela s'est-il passé ?

— C'est une longue histoire... Alors, tu vois bien que j'avais raison !

Mercant sourit.

— Je sais. J'ai déjà lu les rapports. Tu as fait du bon travail, je dois le dire. Es-tu satisfait de Heinhoff et de ses hommes ?

— Tout à fait. Mais en réalité, tout cela n'a pas été tellement difficile. Une affaire de routine, je dirais même. Du moins pour moi.

Mercant soupira.

— Bon, eh bien, maintenant, je sais tout. Bien entendu, c'est toi qui as découvert la station, et en fin de compte, qui l'as conquise, n'est-ce pas ? Ou bien... les autres ont-ils eu eux aussi leur rôle à jouer ?

— A peine, répondit L'Emir en s'asseyant. Malgré tout, il faut que je reconnaisse la performance de Heinhoff et des troupes de débarquement de Rhodan. Ils n'y pouvaient rien, les pauvres, si j'avais déjà fait presque tout le travail auparavant. Presque, je précise !

— Tiens, tiens ! (Mercant se bourra une pipe, puis la posa sur la table. En fait, il ne fumait que pour sentir l'odeur du tabac.) Mais le Maître t'a échappé, d'après ce que j'ai entendu dire ?

— Je n'y peux rien, protesta L'Emir, vexé de ce reproche à peine

voilé. Il portait un écran protecteur individuel. Qu'est-ce que tu veux faire dans ces conditions ?

— Toi qui es capable de téléportation, à ta place, je l'aurais téléporté à la surface.

— Ah oui, téléporté ! Il y avait là un Anti qui m'en a empêché.

— C'est juste, reconnut Mercant sans cesser de sourire. Mais les recherches ont conclu que l'Anti était dans les pommes depuis longtemps au moment où tu as rencontré le Maître.

L'Emir considéra la pipe bourrée, posée sur la tablette de la cheminée.

— Depuis combien de temps fumes-tu ? demanda-t-il d'un air innocent.

— Eh bien ? fit Mercant, décidé à ne pas se laisser distraire. Alors, que s'est-il passé avec cet Anti ?

— J'ai remarqué trop tard que j'étais de nouveau capable de téléportation, Allan. Est-ce de ma faute ? Nous arriverons bien à rattraper le gars un jour ou l'autre.

— Oui, comme autrefois ce type qui avait tout simplement disparu dans l'Univers ! Même si son nom m'échappe, je m'en souviens bien. Mais c'était une affaire toute simple.

Il ne s'agissait pas d'un Maître Insulaire. Ce n'était qu'un crâneur. On ne peut pas comparer avec cette affaire-ci.

— Je te dis que je l'attraperai un jour ou l'autre ! protesta encore L'Emir, têtu comme une bourrique.

Mercant n'insista pas.

— Mory m'a chargé de te saluer de sa part. Si tu as de nouveau un problème, m'a-t-elle dit, tu peux venir la trouver directement, au cas où Rhodan n'aurait pas le temps. Tu sais, L'Emir, je crois qu'elle est amoureuse de toi.

L'Emir se mit à ricaner.

— Oh, grands dieux ! Eh bien, il va falloir que je sois prudent. Si Rhodan s'en aperçoit, il *me* vos sera ! Les hommes sont vraiment comiques. Je me rappelle qu'une fois, Bully s'est fâché tout rouge. Il connaissait une dame qui aimait trop me caresser, à son gré. Fou furieux, il a saisi une chaise et me l'a lancée à la figure. Tu comprends cela, toi ?

Mercant toisa le mulot de la tête aux pieds.

— Non, dit-il finalement sur le ton de la conviction. Non, je ne comprends vraiment pas.

En même temps, il s'efforça de camoufler ses pensées. Mais L'Emir était beaucoup trop occupé de lui-même et de ses problèmes pour prêter attention aux pensées de Mercant.

— Est-ce que, malgré le retard, nous allons fêter le Nouvel An ? demanda-t-il au bout d'un certain temps. Je n'ai pas encore eu le temps d'y penser.

— Et moi, je n'en ai pas eu envie. D'accord. Qu'allons-nous boire ?

L'Emir se leva, ôta sa veste d'uniforme et se jeta sur le canapé tout en relevant les manches de sa chemise.

— Ce que nous allons boire ? Ce que tu as de plus fort dans tes réserves.

— Bien. (Mercant se leva.) Je l'ai déjà mis au frais. Une bonne surprise pour toi, tu vas voir. Du jus de carottes glacé !

— Ah ! Chouette alors ! Il y a si longtemps que je n'en ai pas bu ! (Il eut un mouvement de surprise.) Et toi, qu'est-ce que tu prends pour fêter la nouvelle année ?

Mercant disparut dans la cuisine.

— Oh ! Rien de bien original. Un champagne tout ce qu'il y a de plus commun.

Rassuré et satisfait, L'Emir se laissa retomber sur son siège.

— Heureusement pour toi. Je pensais déjà que tu allais choisir

quelque chose de spécial une fois de plus. Tu ne peux jamais faire comme les autres. Dépêche-toi, je meurs de soif. Après les grandes opérations, j'ai toujours très soif.

Mercant posa les deux bouteilles sur la table.

— A ta santé, petit ! Je te souhaite une bonne et heureuse année 2405 ! dit-il avec un grand sourire.